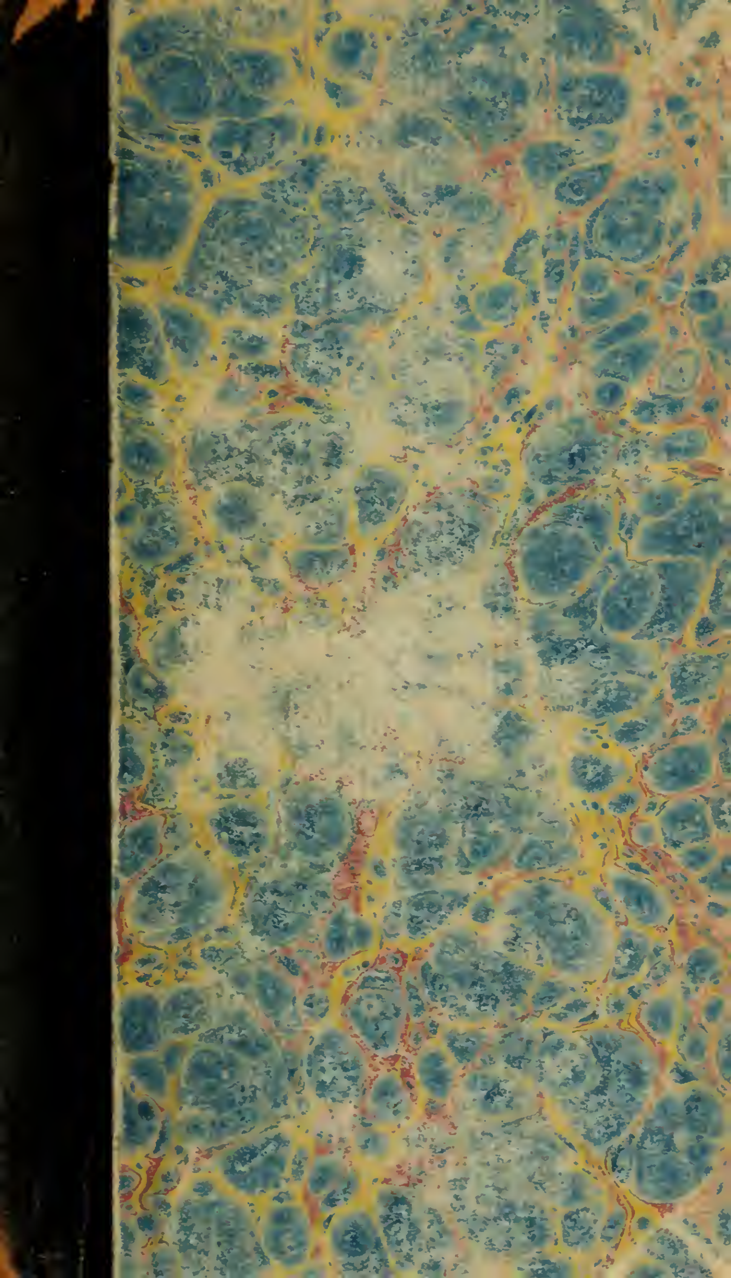
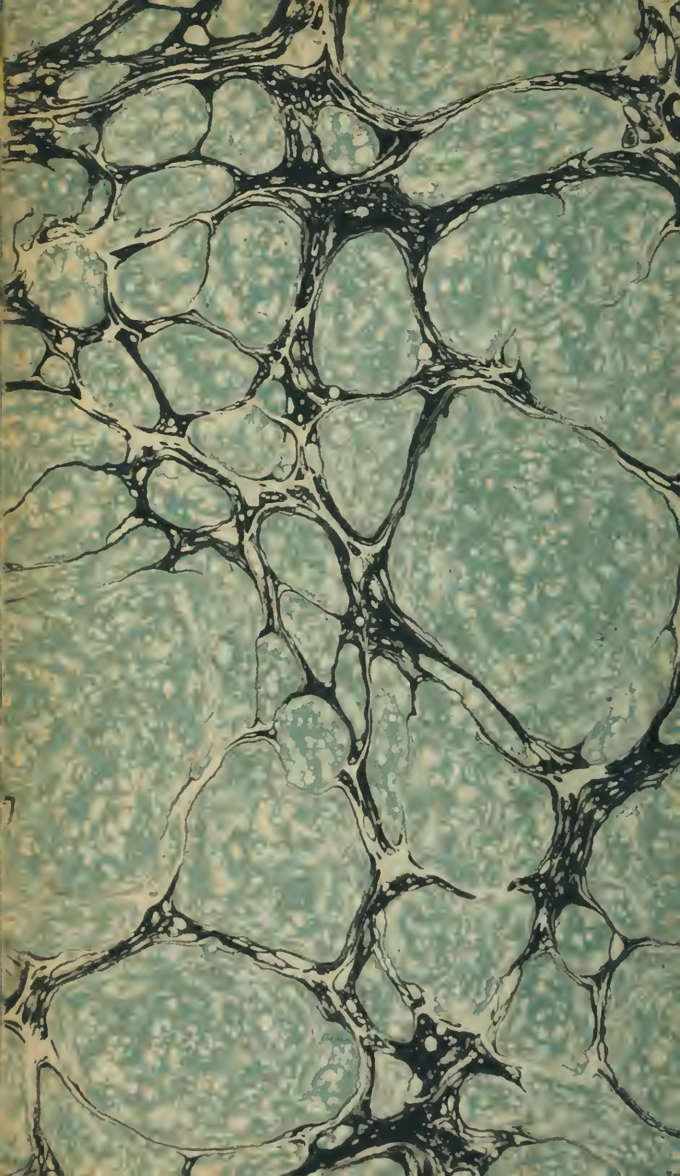
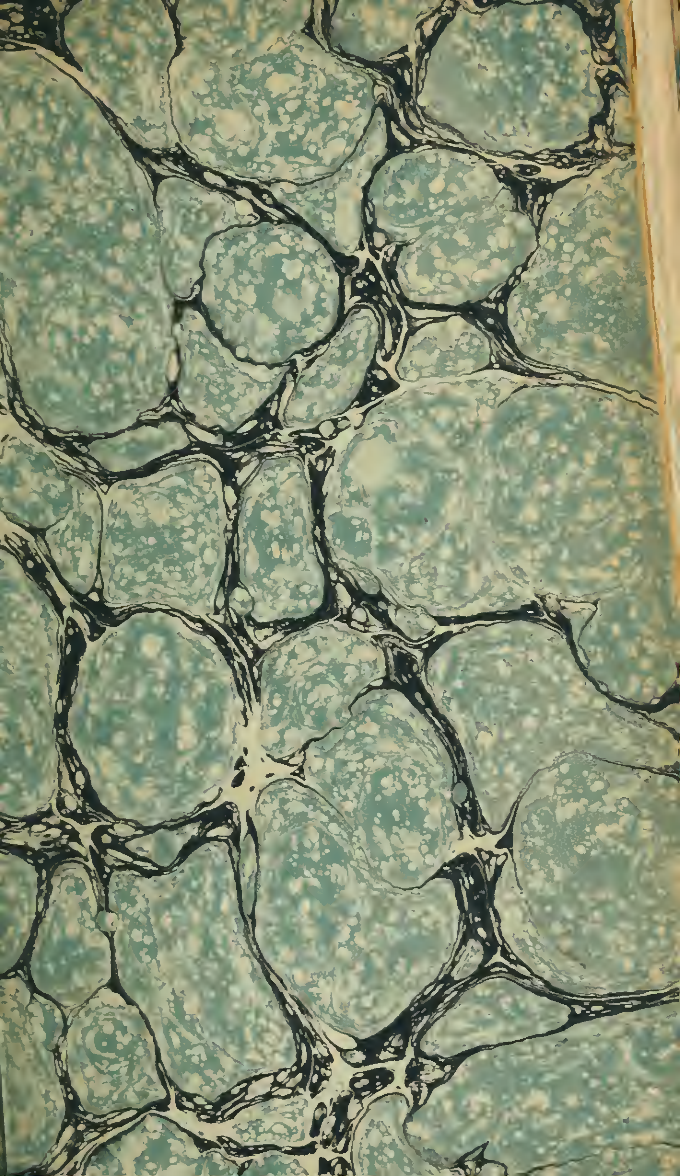






ŒUVRES

DE

C. MAROT

DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

TOME QUATRIÈME



PARIS
DELARUE, LIBRAIRE-EDITEUR
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

C. MAROT

Il a été tiré de cette édition :

50	exemplaires sur papier de Chine. .	4 fr »
100	exemplaires sur papier vergé à la forme	3 fr. 50
25	exemplaires sur papier vergé teinté.	3 fr. 50
25	exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue).	3 fr. »

ŒUVRES

DE

C. MAROT

DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

TOME QUATRIÈME



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE DE SEINE, 23



LIVRE SECOND

DE LA METAMORPHOSE D'OVIDE



E grand palais ou Phebus habitoit[1],
Haut eſlevé ſur colonnes eſtoit,
Tout luyſants d'Or, & d'Eſcarboucles fines,
Qui du clair feu en ſplendeur ſont affines.
De blanc Yvoire eſtoit la couverture :
Le grand Portail fut à double ouverture
De fin Argent, eſpandant mille rais :
Moult ſomptueux eſtoit, & de grans frais :
Mais la façon les eſtoffes ſurpaſſe,
Car Mulciber, des Fleurs l'outrepaſſe,
Y entailla de la Mer la claire onde,
Qui tournoyoit la Terre ferme & ronde :

1. Deſcription du Palais de Phebus.

Et y grava des terres le grand tour,
Avec le Ciel qui ſe courbe à l'entour.
En ceſte Mer les dieux marins voit-on,
C'eſt à ſavoir le reſonant Triton :
Puis Protheus, qui ſe transforme ainſi
Comme il luy plaiſt : & Egeon auſſi,
Dequel eſtraînt parmy les ondes pleines
De ſes grans bras, les gros dos des Baleines :
Doris auſſi, & ſes filles enſemble,
Dont l'une part en la Mer nouër ſemble :
L'autre, ſeant en quelque Iſle, ou Rocher,
Ses verts Cheveux ſemble faire ſecher :
L'autre au vif ſemble eſtre ſur un Poiſſon.
Viſages n'ont toutes d'une facon,
Non pas auſſi trop differens à voir,
Mais comme il faut entre ſœurs les avoir.
La Terre apres, qui là eſtoit empraínte,
Hommes portoit, Fleuves, & Ville mainte,
Beſtes, Foreſts, Nymphes illec cherchans
Leur demeurance, & autres Dieux des champs.
Puis là deſſus eſtoit fort bien gravée
Du Ciel luiſant la figure eſlevée :
Et y avoit deſſus la Porte dextre
Six ſignes clairs, & ſix à la feneſtre.
En la maiſon que j'ay cy racomptée,
Vint Phaëton [1] par une grand' montée,
Et de prinſaut devant les yeux ſe boute
Du pere ſien, dont il eſtoit en doute :
Si ſe tint loing, car de plus pres eſtant
N'euſt peu ſouffrir clarté qui luiſoit tant.
Le clair Phebus, à la barbe dorée,

1. Phaëton.

Robe portant de Pourpre colorée,
Seoit en Trofne à fa hauteur duifant,
Garny de mainte Efmeraude luifant.
Autour de luy font en ce beau fejour
L'An & les Mois, les Siecles, & le Jour :
Les Heures la tiennent auffi leurs places
Toutes de reng par egales efpaces.
Là eft debout Printemps : le nouveau né,
Qui d'un Chappeau de fleurs eft couronné.
La eft fur piedz l'Efté nud, fans chemife,
D'efpics de bleds la couronne au chef mife,
Automne auffi, qui les membres tachez
Avoit par tout, de raifins efcachez,
Avec Yver, qui tremble & qui friffonne,
Et dont le poil tout chenu heriffonne.
Au milieu d'eux Phebus fon fiège avoit :
Lors de fes yeux, dont toutes chofes voit,
Voit ce jeune homme eftonné à merveilles
De voir là haut chofes fi nompareilles :
Si luy ha dit à chef de temps ainfi :
Que cherches tu en ce Palais icy,
O Phaëton, enfant trefrecevable
De moy ton Pere, & non defavouable?
Que cherches tu? O lumiere pudique,
Ce refpond il, Phebus mon pere unique,
S'il eft ainfi que tu vueilles que j'ufe
De ce nom là, fans ce que j'en abufe :
Et s'il eft vray que ma mere, qui fait
Tant de fermens, ne couvre fon mesfait
Sous couleur faulfe : en te monftrant vray Pere
Fay moy un don par lequel il appere
Que je fuis tien : & hors de ma penfée
Soit, je te pry, cefte doute chaffée.

Ces mots finis Phebus, qui l'efcouta,
Ses clairs rayons eftincellans ofta
D'entour du chef : & luy cõmande apres
De s'approcher hardiment de plus pres :
Puis l'accolla : difant, En verité,
Mon cher enfant tu n'as point merité
Que te renonce, & Clymene ha produit
Vray naturel & legitime fruict,
S'il en fut onc : or fans autres tefmoins,
A celle fin que tu en doutes moins,
Demande un don tel que tu le voudras :
Tien toy certain que de moy ne faudras
A l'obtenir. O grand ferment des Dieux !
Paluds d'Enfer, incongnus à mes yeux,
Soyez prefens à ce que j'ay promis.
A peine avoit à fin fon propos mis,
Que Phaëton, d'une ardeur jeune & grande,
Le Chariot de fon Pere demande :
Avec la charge & le gouvernement
De fes Chevaux, pour un jour feulement
Dont tout acoup Phebus fe repentit
D'avoir juré, & du grief qu'il fentit
Son Chef luifant secoua plufieurs fois,
Difant : Mon fils, ma parolle & ma voix
Trop de leger s'accorda à la tienne :
Que pleuft aux Dieux que la promeffe mienne
Retinfe encor : je confeffe ce poinct,
Que ce feul don ne t'accorderois point.
Or eft befoing de ton propos changer :
Car ton defir eft plein de grand danger.
O Phëton, ton fens peu raifonnable
Quiert un haut don, voire mal convenable
A cefte force, encor fi peu virile,

Et à ceſt aage encor ſi puerile.
Tu es mortel, & ſubiet à treſpas :
Ce que tu quiers mortel certes n'eſt pas :
Ainçois te dy qu'il y ha plus d'affaire
Qu'il n'eſt permis aux Dieux d'en povoir faire.
Brief, tu ne ſais que tu vas affectant :
Les autres Dieux auront du povoir tant
Qu'il leur plaira : Mais celuy ſeul je ſuis
Qui le flambant Chariot mener puis.
  Le Roy du Ciel, dont la main merveilleuſe
Jette ou luy plaiſt la foudre perilleuſe,
Ne s'y pourroit luy meſme habiliter :
Et qu'eſt il rien plus grand que Juppiter?
  Si difficile eſt la voye premiere
Que mes Chevaux ont peine coutumiere
A la monter, partans au poinct du jour,
Combien qu'ilz ſoient tous frais & de ſejour.
  Le haut chemin eſt du Ciel au milieu
D'ou bien ſouvent moy meſmes qui ſuis Dieu,
Tremble & fremy de frayeur & d'eſmoy,
Voyant la Terre & la Mer deſſous moy.
  L'autre chemin dernier, eſt en deſcente,
Et ha beſoing de conduite decente :
Auſſi Tethys, qui en Mer me reçoit,
Tousjours s'effraye, alors qu'elle aperçoit
Que je deſcens : & entre en peur ſubite
Que je ne tombe, & ne me precipite.
  Et, d'autre part, du haut Ciel la rondeur
Inceſſamment tourne de tell' roydeur
Qu'aveques ſoy les Eſtoilles il tire,
Et d'un grand branle impetueux les vire
Mais j'y reſiſte, & la force, qui dompte
Les autres tous, jamais ne me ſurmonte :

Ains en allant du Ciel tout au contraire,
On voit du bas au plus haut me retraire.
Pren donc le cas que le Chariot mien
Je t'ay donné : entreprendras tu bien
Tirer devers les deux Poles, en ſorte
Que la roideur du haut Ciel ne t'emporte?
Tu crois (peult eſtre) en tes diſcours debiles,
Que là haut ſont Foreſts, Temples & Villes :
Je t'adverty (afin que ne trebuches)
Qu'aller y ſaut par dangers & embuches :
Et que paſſer te faut devant les formes
Des animaux horribles et difformes,
Donques, afin que tu tiennes la voye
Si ſeurement que rien ne te deſvoye
Paſſer aupres des cornes conviendra
Du fier Toreau, qui contre toy viendra :
Du Sagitaire ayant l'arc en la Main,
Et du Lyon cruel & inhumain :
Puis le chemin du Scorpion ſuyvras
Qui d'un grand tour courbe ſes villains Bras.
Celuy du Cancre auſſi finalement,
Qui les deux Bras courbe tout autrement.
Et n'eſt en toy povoir par nuls travaux
Du premier coup regir mes fiers Chevaux :
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poitrines,
Et qui leur ſort par Bouches & Narines.
Certes depuis que leur aigres courages
Sont eſchaufez tant ſont fols & vollages,
Qu'à bien grand peine ilz ſouffrent pour leur guide
Ma propre Main, & tirent à la bride.
Donques afin que d'un don mortifere
Je ne t'eſtrene, helas mon fils differe :
Pren garde à toy, & refrain ton déſir

Ce temps pendant que tu as le loiſir.
Tu veux afin d'avoir la congnoiſſance,
Comme tu as de mon ſang pris naiſſance,
Qu'un gage ſeur en tes mains j'abandonne :
Las, en craignant, gage ſeur je te donne.
Et ceſte peur, que celer je ne puis,
Teſmoigne aſſez que ton Pere je ſuis.
Jette un petit ſur ma face tes yeux,
Et voy mon taint, que pleuſt ores aux Dieux
Que juſqu'au cueur me peuſſes voir auſſi,
Et la dedans comprendre mon ſoucy.
Au demourant voy tout ce qui abonde
En ceſtuy riche & univerſel monde,
Et de ſi grans & tant d'autres richeſſes
Dont Terre, & Mer, & Ciel, font leurs largeſſes,
Demande m'en ce que bon tu verras :
D'eſtre eſconduit au danger ne cherras,
Fors qu'en cecy je ne te diray, non,
Qui n'eſt que peine (à bien dire ſon nom)
Non point honneur : ô mon Enfant treſcher,
Peine pour don tu viens icy chercher :
Qui te fait tant eſtre à mon Col pendu ?
Oſte tes bras, flateur mal entendu :
Tu obtiendras (& t'en tien aſſeuré,
Puis que les eaux d'Enfer j'en ay juré)
Ce que voudras tant ſoit la choſe grande :
Mais ſois au moins plus ſage en ta demande.
Ainſi Phebus ſon fils admonneſtoit
Qui à ſes dits fort repugnant eſtoit,
Opiniaſtre en ſon premier propos,
Et le beau Char convoitoit ſans repos.
Donc quand ſon Pere avec peine indicible
Eut differé tant qu'il luy fut poſſible,

Il le mena au lieu haut, ou rengé
Eſtoit ce char, par Vulcanus forgé.
D'Or fut l'aiſſeul, d'Or luyſoient tout autour,
Les deux Limons, d'Or eſtoit le haut tour
De chaſque roué, & l'ordre bel & gent
De chacun ray, fut eſtoffé d'Argent.
Sur les coliers ſont belles chryſolites
Miſes par ordre, avec gemmes eſlites,
Deſquelles fut grande lumiere iſſant
Pour le Soleil contre reſplendiſſant.
Et ce pendant que l'Oeil & haut courage
De Phaëton contemploit ceſt ouvrage,
Aurore vint ouvrir les Portes cloſes
De l'Orient, toutes pleines de Roſes.
Si vont fuyant les Eſtoilles par routes
Que Lucifer devant ſoy chaſſe toutes
A grans troupeaux : & apres tout le reſte
Sort le dernier de la maiſon celeſte.
Lors auſſi toſt que Phebus apperçoit
Que Terre & Monde à rougir commençoit,
Et qu'il eut veu toutes paſles & mornes
Eſvanoüir du croiſſant les deux cornes,
Il va ſoudain les heures appeller,
Et les chevaux leur commande atteller,
Ce qu'elles font : & les chevaux ſuperbes
Fort bien repeus d'ambroſiennes herbes,
Hors de l'eſtable ont tirez & guidez,
Et de leurs freins bien reſonnans bridez
Le pere adonc d'un unguent precieux
Oingnit le blanc viſage gracieux
De ſon cher fils & de tendre & ſenſible
Contre l'ardeur le rendit deſſenſible :
Si lui ha mis les rais autour du Chef,

Et les mettant redoubla derechef
Mille foufpirs, qui fon prochain martyre,
Pronoftiquoient, & fur ce luy va dire :
Au moins mon fils à l'advis que ton Pere
Te veult donner, fi tu peux, obtempere.
  Les fiers chevaux piquer donne toy garde,
Ains par la refne à force les retarde :
De leur gré vont, voire fi roide & fort
Qu'à les tenir faut merveilleux effort.
Et ne faut pas que d'aller t'aventures
Directement le long des cinq Arctures :
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge
Va de travers en curvature large,
Et feulement jufqu'à l'extremité
De trois cerceaux fon but eft limité.
Du Pole Auftral, tant qu'il peut, s'efloignant,
Auffi de l'Ourfe à l'Aquilon joingnant.
D'aller par là, non par ailleurs t'advoüe :
Tu verras bien les traces de la roüe.
Et pour donner efchauffoifon égale
A Terre & Ciel, ne monte ne devale :
Car fi ton Char en l'air hault monter laiffes,
Le Ciel ardras : fi auffi tu l'abbaiffes,
Par mefme feu la Terre deftruiras :
Tien le moyen, à feurté tu iras.
Auffi afin que la roüe qui tourne,
Du cofté droit, ne te mene & deftourne
Au Serpent tors, & qu'au figne de l'Arc,
La gauche roüe auffi point ne t'egare,
Tien l'entredeux, ne fay deftorfe aucune :
Le demourant je laiffe à la fortune,
Laquelle puiffe à ton fecours veiller,
Et mieux que toy te vueille confeiller

Or cependant que t'ay propos tenu
L'humide nuict parattaindre eſt venu
L'extremité de l'Heſperide Mer :
Honneſtement ne pouvons plus chommer.
On me demande, & Aurore advancée
Reluit desja, toute obſcurté chaſſée.
Pren ceſte reſne, il eſt temps de partir :
Ou ſi tu vois que puiſſes divertir
Ta fantaſie, uſe pour ton grand bien
De mon conſeil, non du Chariot mien.
Outre, tandis qu'as d'y penſer le terme,
Et que tu es encores en lieu ferme,
Sans que mal duit tu ſois encor jetté
Deſſus le Char follement convoité,
Concede moy clarté en terre eſpandre
Laquelle voir tu puiſſes ſans eſclandre.
Lors Phaëton de corps jeune & habile
Sauta dedans le chariot mobile [1].
Sur pieds ſe plante, & grand plaiſir prenoit
A manier la reſne qu'il tenoit.
Puis mercia ſon Pere, plein d'ennuy,
Contre et maugré la voulonté de luy.
Ainſi s'en va le jeune Phaëton.
Lors Pyroïs, Eous & Aëthon,
Phlegon auſſi [2], Chevaux du Soleil clair
En henniſſant de feu remplirent l'air :
Et du Ciel clos les barres grans & lées
Heurtent des Piedz, leſquelles reculées,
Furent ſoudain par Tethys, qui encore
De ſon Nepveu les fortunes ignore.
Donc quand le Ciel ainſi par elle ouvert

1. Phaëton monté au Chariot.
2. Les quatre chevaux du Soleil.

Se fut monſtré bien large & deſcouvert,
Les fiers Chevaux deſlogeans galoperent
Parmy les airs, & les nuës coupperent,
Outrepaſſans, tant fut prompt leur depart,
Le Vent yſſu d'icelle meſme part.
Mais trop à l'aiſe, & peu chargez ſe treuvent,
Ne, qui pis eſt, bien congnoiſtre ne peuvent
Qui les conduit, & pas ne leur peſoit
Le joug, ainſi que paravant faiſoit.
Ains comme danſe en la Mer le Navire
Sans juſte pois, & ſur l'eau tourne & vire,
Puis çà, puis là, inſtable & ſans arreſt,
Pource que vague & par trop leger eſt :
Ainſi n'ayant l'accoutumée charge
Ce chariot par le Ciel haut & large
Saute & reſſaute, & l'air le pouſſe & guide
Encontre mont, comme une choſe vuide.
Ce que ſentans les Chevaux attellez
Hors du chemin batu s'en ſont allez
Et d'un grand cœur leurs frains vindrent à mordre
Sans plus courir ſelon le premier ordre.
Dont Phaëton ſe print à eſtonner :
Ne ſçait la bride à quelle main tourner,
Ne ſçait la voye, & quand il la ſçauroit,
Sur les Chevaux nulle puiſſance auroit.
  Les ſept Trions, tous gelez de froidure,
Furent ſurpris de chaleur aſpre & dure.
Et ſe bagner pour neant ont tendu
En l'Ocean, qui leur eſt deffendu.
La grand' Serpente au pole arctique emprainte
Morne de froid, & à nul donnant crainte,
Sentit ardeur, & du chaud irritée
Conceut en ſoy fureur inuſitée.

On dit auſſi par tout (ô Bootes)
Que moult troublé alors enfuï t'es,
Quoy que courir ne pouvois, ne vouluſſes,
Et qu'empeſché à ta charette fuſſes.
Donc auſſi toſt que du haut des clers Cieux
Le miſerable en bas jetta ſes yeux,
La Terre veit en rondeur bien formée
Totalement deſſous luy abyſmée :
Si devint paſle, & de peur promptement
Aux deux genoux luy vint un tremblement :
Et par ſi claire & grand' reſplendiſſance
Obſcurité print en ſes yeux naiſſance.
Ja voudroit-il qu'en ces lieux ſupernelz
N'euſt onc mené les Chevaux paternels :
Ja ſe repent dont ſa race ha congnuë,
Et plus d'avoir ſa requeſte obtenuë,
Ja ſouhaitant de Merops eſtre né,
Le malheureux eſt ainſi pourmené
Que le Navire agité des orages,
Auquel le maiſtre a laſché les cordages,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraiſons, des vœux, des Dieux auſſi.
Que fera-il ? il ha laiſſé derriere
Beaucoup de Ciel, & ſi en voit arriere
Plus devant ſoy : il meſure, il compaſſe
En ſon cerveau & l'une & l'autre eſpace :
Aucunesfois vers l'Occident ſe tourne :
Aucunefois ſon œil iette & ſejourne
Sur l'Orient : mais il eſt fort à craindre
Que jamais plus ne les puiſſe reſtraindre :
Car rien ne fait de ce que faire taſche,
Tant il eſt neuf : la bride point ne laſche,
La tenir court ne luy ſert d'aucun poinct :

Et des Chevaux les noms ne congnoiſt point :
Puis tout tremblant voit les merveilles ſacres
Qui ſont là ſus, & les grans ſimulacres
Des monſtres fiers, qui en diverſes pars
Par tout le Ciel ſont ſemez & eſpars.
Là eſt un lieu où parmi ceſte tourbe
Le Scorpion ſa queuë & ſes Bras courbe
En forme d'arc, & juſques aux manoirs
De ſes voiſins eſtend ſes membres noirs.
Quand l'enfant veit la beſte monſtrueuſe
De noir venin toute moite & ſueuſe,
Le menaſſant à luy de pres ſe joindre,
Et de ſa queuë aguillonnant' le poindre,
Povre de ſens tellement s'eſtonna,
Que de frayeur la bride abandonna.
Quand ſur le dos les Chevaux la ſentirent,
En s'eſcartant parmy les Airs bondirent
Et librement d'allées, & venuës
Vont galopant regions incongneuës.
Là où leurs cours impetueux les porte,
Là ſans compas chacun d'eux ſe tranſporte.
Juſques au Ciel des Eſtoilles ilz vont :
Le chariot trainent & rouller font
A travers lieux où n'ha chemin ne ſente :
Plus toſt vont haut, plus toſt vont en deſcente,
Et de droit fil viennent fondre grand' erre
Juſques à l'Air plus prochain de la Terre :
Si qu'esbahie eſt la Lune en ſa Sphere,
De voir courir les Chevaux de ſon frere
Deſſous les ſiens : & les Nuës eſparſes
Parmy les Airs fument à demy arſes [1] :

1. Le monde en feu.

Mesmes la Terre au plus bas lieu affife,
De flambes eft (comme le refte) efprife :
Toute fe fend pour l'humeur qui tarit :
L'herbe fe fene, arbre & fueille perit :
Le champ du blé, à fon dommage, baille
Au feu ardant foifon de feche paille.
Cela n'eft rien, les grans Villes & fortes
Murs & rempars bruflent jufques aux portes :
Et pour neant du feu les gens fe gardent,
En cendre vont Bois & Montagnes ardent :
Tmolus, en ard, le mont Athos s'enflambe,
Taurus fe brufle, Oita eft tout en flambe,
Si fut Ida, pour lors, feche & fans eaux,
Qui paravant triomphoit en ruiffeaux :
Et Helicon, des neuf Mufes aymé :
Auffi Emus, non encor' furnommé
Eagrien : grand' flambe feit Etna,
Car pour un feu à ce coup deux en ha :
Cynthus, Eryx, Parnaffus à deux teftes,
Cytheron propre à celebrer les feftes,
Mimas, Othrys, & Dindyma s'allument :
De Rhodopé les neiges fe confument,
En feu s'en va & Mycale & Caucafe :
Maugré fon froid la Scythie s'embrafe :
Le grand mont d'Offe avec Pindus brufla,
Votre Olympus plus grand que ces deux là :
Si feirent bien les grans Alpes cornuës :
Et Apennin, lequel fouftient les nuës.
Lors Phaëton va avifer le monde
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
Si que du chaud grand' angoiffe portoit :
Et anhelant, de sa bouche fortoit
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine :

Son Char s'enflambe, intolerable peine
Luy ont en l'Air les bluettes donné,
Et de fumée efpeffe environné :
Ne fçait où va, n'où il eft, & l'emmenent,
Les prompts chevaux où leurs plaifirs le menent.
On tient qu'alors les Ethiopes prindrent [1]
Taint fi haflé, que Mores ils devindrent :
Et que du chaud qui l'humeur eftancha,
Comme on la voit, la Lybie fecha.
Nymphes adonc, pleurans efchevelées,
Faifoient le dueil des Sources efcoulées.
La Beotié avec une foif grande
Cherche Dircé, Argos par tout demande
Amymoné, fa fontaine liquide :
Ephiré quiert fa fource Pirenide.
Les Fleuves grans, grans de rives & fons
Ne furent pas en leurs canaux profons
Bien affeurez : mais trop plus qu'esbahis.
Au fil de l'eau ha fumé Tanaïs,
Auffi ha fait Peneus l'ancien,
Et Caycus fleuve Teuthrancien,
Et Ifmenos, riviere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xantus clair, qui devoit ardre encor,
Et Lycormas qui eft auffi blond qu'Or,
Et Meander qui va s'esbanoyant
Dedans fon eau çà & là tournoyant.
Eurotas brufle, & Melas de Mygdone,
Et Euphrates arroufant Babylone :
Thermodoon, Phafis, Ganges, Ifter,
A cefte ardeur ne peurent refifter.

1. Pourquoy les Ethiopes font noirs.

Orontes ard : d'Alpheus les eaux vives
Et Sperchius ardent jufques aux rives :
Et le fin Or, qui en Tagus fe treuve,
Fondu du feu couloit comme le fleuve.
Les Cygnes blancs qui de leur melodie
Solennifoient les fleuves de Lydie,
Ardoient, avec nombre infiny d'oyfeaux,
Dedans Cayftre, au beau milieu des eaux.
Le Nil fuït, effrayé du mefchef
Au bout du monde, & retira son chef,
Si bien que point n'apparoit aujourd'huy :
Encor voit-on fept entrées de luy
De qui les eaux s'en font toutes allées :
Maintenant font fept poudreufes Vallées.
Pareil malheur ha les hondes taries
D'Herbe & Strymon, aux terres Ifmaries :
Et des plus beaux qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rofne Lyonnois :
Auffi du Tybre, à qui eftoit promis
Qu'à luy feroit tout le monde fouzmis.
La terre fend, & parmi les fendaces
La grand' lueur jufqu'aux regions baffes
A penetré, & fi cler y raya,
Que Proferpine & Pluton s'effraya :
La Mer fe ferre, & ce qu'on difoit Mer,
De fable fec un champ fe peult nommer.
Les monts terreux fous l'eau profonde eftans
Sont defcouvers, & fe manifeftans
Le nombre accreu ont des Cyclades Ifles.
Aux fons s'en vont les Poiffons moult debiles,
Nobles Dauphins pour la chaleur n'ofoient
Saillir en l'air, comme devant faifoient.
Maint Bœuf de Mer, & mainte grand' Baleine,

Au fons de l'eau gisent mors sur l'areine :
  Doris, Nerée, & leurs filles sachées,
Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachées
Dessous l'eau tiede, & le grand Neptunus
Tout enfrongné osa ses bras tous nuds
Trois fois hors l'eau mettre & avanturer,
Trois fois ne sceust l'Air ardant endurer.
  Finalement Terre, dame tressainte,
Des eaux de Mer environnée & ceinte,
Et des Ruisseaux que l'infortune amere
Feit retirer au ventre de leur Mere,
La mettre hors parmy une crevace
Jusques au col sa liberale face,
La main au front, & d'un grand tremblement
Esbralant tout universellement,
Plus bas un peu s'assit & s'avalla
Que de coutume, & puis ainsi parla :
  Si tout cecy (supreme Deïté) [1]
A gré te vient, & je l'ay merité,
A quel propos cesse à present ta foudre ?
Puis que finir me convient, & resoudre
Par feu cruel, vien moy du tien ferir :
Regret n'auray de telle main perir.
A peine puis dire un mot (& sans doute
La grand vapeur quasi l'estouffoit toute)
Regarde moy, & enten à mes vœux,
Grillez & ards sont desja mes cheveux :
Flambe & fumée aussi mes yeux affolent,
Et sur mon chef les estincelles volent.
Est-ce l'honneur, le fruict, le benefice,
Que tu me rends de mon fertile office ?

1. Oraison de la Terre.

Et pour l'ennuy, la froiſſure, & l'ahan
Que j'ay de Herce & de Soc d'an à an ?
O Dieu des Dieux, me traites tu ainſi,
Pour mon loyer d'adminiſtrer icy
L'herbe aux troupeaux, les fruicts meurs & recens
Au genre humain, & à toy de l'encens?
Or pren encor que merité je l'aye,
Qu'ont fait les eaux pour ſouffrir ceſte playe ?
Qu'ha deſſervy ton bon frere Neptune ?
Pourquoy la Mer (qui luy eſt par Fortune
Eſcheüe en lot) va elle en deſcroiſſant,
De jour en jour loing du Ciel s'abbaiſſant?
Las ſi l'amour de moy, & de ton cher
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde
A ton clair Ciel. O Dieu puiſſant, regarde !
Bas & haut fume, l'un & l'autre Pole.
Si tant ſoit peu, la flambe les viole,
Vos beaux manoirs ruineront, helas
Ne vois-tu point comment ahane Atlas?
A peine peult ſouſtenir ſur l'eſchine
Du Ciel treshaut l'enflambée machine.
Si Mer, ſi Terre, & Ciel s'en vont perdus,
Au vieil Chaos retournons confondus :
Retire donc du feu ſi peu de choſe
Qui reſte encor, & le tout mieux diſpoſe.
A tant ſe teut la Terre douloureuſe,
Car endurer la vapeur chaleureuſe
Plus ne pouvoit, ne parler nullement :
Parquoy ſon chef retira promptement
Tout dedans ſoy, aux foſſes ſouſterraines,
Qui des Enfers eſtoient les plus prochaines.
Lors Juppiter miſericordieux

Apres avoir bien fait entendre aux Dieux,
Mefme à celuy qui le Char ha donné,
Que fans fecours tout s'en va ruiné,
Droit au plus haut de la Tour fe retire,
Dont d'icy bas les Nuës il attire,
Et de laquelle, en tel endroit qu'il veult,
Lance la foudre, & le tonnerre efmeut.
Mais pour celle heure, il n'euſt pas fçû ou querre
Nuës qu'il peuſt attirer de la Terre,
N'aucunes eaux que du Ciel feiſt plouvoir :
Parquoy tonna, & de tout fon pouvoir,
Darda la foudre aveques le bras dextre
Sur le nouveau Charretier mal adextre,
Luy oſta l'Ame & le Char embrafé,
Et par le feu, ha le feu appaifé.
Les forts Chevaux qui de peur trebufcherent,
Culebutans tous enfemble, arracherent
Leurs cols des jougs, les harnois ont laiffez
Sur le chemin, rompus & defpecez,
Loing d'un coſté giſt le mort tombé feul,
De l'autre giſt hors des Limons l'ayffeul,
Roües & raiz, & pieces efclatées,
Du Chariot au loing font efcartées :
Et Phaëton, à qui les afpres feux
Faifoient flamber les beaux crefpez cheveux,
Cheut renverfé [1], Fortune ainfi le traite,
Et parmy l'air fut porté longue traite :
Comme par fois des fereins & clairs Cieux
Chet une Eſtoille, ou choir femble à nos yeux.
A la fin s'eſt fa cheute rencontrée
Loing de fa Terre, en contraire contrée,

1. Cheute de Phaëton.

Où le receut le Pau, fleuve fameux,
Et luy lava ſon viſage fumeux.
Les Nymphes lors Naïades d'Italie
En Tombeau faict de pierre bien polie,
Le corps fumant poſerent à l'envers,
Et au deſſus feirent graver ces Vers :
Cy deſſous giſt Phaëton, conducteur
Du Chariot de ſon clair geniteur :
S'on dit que mal ſeut conduire ſa priſe,
Si tomba il ayant fait haute empriſe.
Le Pere alors miſerable & faché,
Son larmoyant viſage avoit caché :
Voire & tient lon (ſi croire ainſi le faut)
Que de Soleil au monde y eut defaut
Un jour entier : la flambe ſeulement
Du ſurvenu cruel embraſement
Donna clarté en Terre longue poſe,
Et ce malheur ſervit de quelque choſe.
Clymene apres avoir dit par grand' ire [2],
D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
Hors de ſon ſens en habit deſchiré,
Par tout le monde ha couru & viré,
Cherchant par tout, premier le corps ſans Ame,
Et puis les os. Enfin la bonne Dame
Trouva les os ſous dur tombeau ſerrez
Et ſur rivage eſtranger enterrez.
Lors ſur le lieu, quaſi paſmée tombe,
Et ayant leu le nom deſſus la Tombe,
Le Marbre froid de larmes ha couvert,
Et l'eſchauffa de ſon ſein deſcouvert.
Ses ſœurs auſſi les Heliades belles,

1. Clymene.

Non moins pleurans, feirent des larmes d'elles,
Dons à la mort inutiles & vains :
Et fe frappant l'eftomac de leurs mains,
Ont appellé, par jours & par nuicts maintes,
Leur frere cher Phaëton, qui leurs plaintes
Ne peult oüir : puis de douleur touchées
Se font deffus le Sepulchre couchées.
  Ja quatre mois ce dueil plein d'amertume
Avoient mené à leur mode & coutume
(Car ja la mode eftoit faite d'ufage).
Des fœurs adonc, celle qui eut plus d'aage [1],
Se voulant feoir deffus la Terre froide,
Crie & fe plaint que des pieds devient roide :
Vers qui tafchant la feconde venir,
Ses plantes fent racines devenir.
  La tierce ainfi que fes cheveux tafchoit
Rompre des mains, des fueilles arrachoit.
L'une fe plaint, dont fes cuiffes charnuës
En tronc de bois tout court font retenuës :
L'autre fe plaint dequoy fes bras tant beaux
A veüe d'œil deviennent longs rameaux.
Et cependant qu'elles font en ces peines
L'efcorce verte leur croift autour des aynes,
Des aynes monte au ventre bellement,
Au fein, aux bras, & aux mains, tellement,
Que plus n'appert finon leur bouche belle :
Qui au fecours encor la mere appelle.
  Mais que fera la mere martyrée
Sinon courir là où elle eft tirée
D'amour d'enfans, puis deçà, puis delà,
En les baifant, fi l'aifement elle ha?

1. Les fœurs de Phaëton muées en arbres.

Ce n'eſt pas tout, elle ha taſché adonc
A retirer les corps hors de leur tronc.
Et pource faire, aveques ſes mains blanches
De tous coſtez rompoit les jeunes branches,
Dont il ſaillit deſſus l'eſcorce verte
Goutes de ſang, comme de pluye ouverte.
Chacune adonc qui ſent ce mal, s'eſcrie,
Laiſſez cela, ma mere, je vous prie,
Laiſſez cela, & vos mains retirez,
Car noſtre corps en l'arbre deſchirez.
Adieu diſons. Lors l'eſcorce & le bois,
Couvrit leur bouche, & empeſcha la voix.
De ces nouveaux arbres encor degoutte [1]
Journellement, de larmes mainte goutte,
Larmes de Gomme en Ambre durciſſant
Lequel le Pau, fleuve clair & puiſſant,
Souvent envoye aux Dames d'Italie
Pour le porter ſur leur gorge polie.
Là fut preſent Cygnus, filz de Sthenel,
Parent ſans plus du coſté maternel
A Phaëton, toutesfois ſon plus proche
En zele vray d'amitié ſans reproche.
Luy donc ayant ſon regne abandonné
(Car de Ligure eſtoit Roy couronné),
Avoit remply de grans clameurs plaintives
D'Eridanus les verdoyantes rives,
Et la foreſt qui d'arbres & ramées
Accreuë eſtoit, par les ſœurs transformées,
Meſmes le fleuve en avoit retenty :
Quand le dolent ſa voix d'homme ha ſenty
Attenuer, & ſon chenu pelage,

1. L'Ambre provenu des larmes des filles du Soleil.

Se tranſmuer en ſemblable pennage :
Son col vit loing de leſtomac s'eſtendre,
Ses doigts rougir & l'un l'autre ſe prendre :
Puis eut un aiſle à chacun coſté jointe,
Et faite fut ſa bouche un bec ſans pointe [1].
Enfin Cygnus entierement devint
Un Oyſeau blanc, auquel depuis n'advint
D'avoir au Ciel, n'ha Juppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tout ſur Phaëton jetté.
Parquoy depuis ha ſon refuge eſté
Parmy eſtangs & grans lacs ſpacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux,
Qu'il s'eſt depuis tousjours voulu retraire
En l'eau, qui eſt au feu toute contraire.
Tandis Phebus terny, de dueil attaint,
Et auſſi fort decheu de ſon beau taint,
Que quand il ſouffre eclipſe bien extreme,
La clarté hait, hait le jour & ſoymeſme,
Pleure, & pleurant tant ſe deſpite & deult,
Que plus au monde eſclairer il ne veult :
Ma deſtinée ha (ce dit-il) aſſez
Eu de travaux par les ſiecles paſſez,
Et me repen du labeur que j'ay pris,
Labeur ſans fin, ſans honneur, & ſans pris.
Qui voudra, voiſe à ceſt' heure conduire
Le chariot qui le monde fait luire :
Et ſi aucun des Dieux ne le peult faire,
Vienne luy meſme entreprendre l'affaire :
Au moins tandis que mes reſnes tiendra,
De faire outrage il ne luy ſouviendra,

1. Cygnus changé en Oyſeau.

Et chommeront ſes foudres trop ſeveres,
Dont ſi bien ſait priver d'enfant les peres :
Lors ſaura il ayant experience
De mes Chevaux trop pleins d'impatience,
Que ceſtuy là qui regir ne les ſeut,
N'avoit gagné, que la mort en receut.
Comme Phebus ſe plaint de ſes moleſtes,
Circuy l'ont les autres Dieux celeſtes.
Le ſupplians d'affection profonde
De ne laiſſer en tenebres le monde.
Juppiter meſme à luy bien fort s'excuſe
Du feu jetté, & de prieres uſe,
Finalement d'une royale audace
A la priere adjouſta la menace.
Sur ce Phebus ſes grans Chevaux r'aſſemble,
Dont le plus ſeur de peur encores tremble,
Les bat, les frappe, en colere les broche,
Et le treſpas de ſon filz leur reproche.
Le tout puiſſant adonc de toutes pars
A tournoyé du Ciel les hauts rempars,
Pour viſiter aveques providence
Si le feu ha rien mis en decadance.
Puis quand il veit que de chacun quartier
Tout eſtoit ſeur, ferme, & en ſon entier,
Du Ciel s'en vint auſſi bas que nous ſommes,
Pour voir la terre & le labeur des hommes.
Mais par ſus tout il mit ſon eſtudie
A reparer ſon païs d'Arcadie,
Et r'eſtablir les fleuves & ruiſſeaux
Qui n'oſoient faire encor couler leurs eaux :
Herbes & fleurs à la terre rendit :
Fueilles & fruits ſur les arbres pendit :
Et les foreſts gaſtées de l'ardeur

Feit reveſtir de nouvelle verdeur.
Tant il alla, & tant il en revint,
Qu'ardentement amoureux il devint
De Caliſto vierge, qui de Nonacre
Native eſtoit[1] : ceſte pucelle ſacre
Pas ne faiſoit ouvrages delicats :
Parer ſon chef auſſi n'eſtoit ſon cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau ſerré :
Et ſe ceingnoit d'un gros tiſſu ferré :
Aucunesfois un dard elle tenoit,
Aucunesfois un arc elle prenoit,
Car elle eſtoit de Diane compagne :
Et n'y eut fille en toute la montagne
De Menalus, d'elle plus fort aymée,
Mais grand' faveur paſſe comme fumée.
Ja le Soleil hautement eſlevé
Son mychemin avoit plus qu'achevé,
Quand elle entra dans un bois, dont nul aage
N'avoit fait cheoir ne branche ne fueillage,
Là ſur un l'eu feutré d'herbe & de mouſſe
Va deſpouiller de l'eſpaule ſa trouſſe :
Puis ſon bel arc bien tendu deſtendit,
Et deſſus l'herbe à terre s'eſtendit
Tout de ſon long, de repoſer contrainte,
Faiſant chevet de ſa trouſſe bien painte.
Quand Juppiter qui de loing la regarde,
La veit ſeulete & ſans aucune garde,
Ja (ce dit il) ne ſçaura mon eſpouſe
Ce coup d'emblée, & n'en ſera jalouſe :
Ou s'ell' le ſçait, elle aura beau s'en plaindre
Sont les courroux de Dames tant à craindre ?

1. Juppiter amoureux de Caliſto.

En ce difant il va prendre fubit
De Diana le vifage & l'habit[1].
Puis s'approcha de la vierge, en difant :
Ma chere fœur, que fais tu cy gifant ?
Et en quel bois ás tu cherché ta prife ?
Lors fe leva la vierge bien aprife
Et luy refpond : De cueur je te faluë
Déeffe chafte, & de plus grand' valuë
Que Juppiter, j'en dy ce qu'il m'en femble,
Me deuft-il or' ouïr, & voir enfemble.
Et luy de rire, aveques joye extreme
D'ainfi fe voir preferer à foy mefme :
Puis la baifa non affez chaftement,
Ne comme font vierges communement,
Et comme eftoit de luy racompter prefte,
Dedans quel bois avoit efté en quefte,
Il l'empefcha, l'embraffant ferme & fort :
Si fe declaire, ufant de grand effort,
Elle de luy met peine à fe deffaire
Autant pour vray que femme fauroit faire :
Que pleuft aux Dieux, Juno, que voir la peuffes !
Vers elle ufé de plus grand douceur euffes.
Moult fe debat : mais où pourroit on prendre
Fille, qui peuft d'un tel Dieu fe defendre ?
Au Ciel apres victorieux il monte,
Et Califto pleine d'ennuy & honte,
Faifant en l'Air fa complainte & querelle,
En haine print la foreft maquerelle :
D'ou s'en allant, tant eut le cueur faifi
Et partroublé, qu'elle oublia quafi
Ses dards, fa trouffe, & fon arc deftendu

1. Juppiter transformé en Diane.

Qui là eſtoit contre un arbre pendu.
  Sur ce voicy (avec ſa chaſte bande)
Venir Diane aval la foreſt grande
De Menalus bien fiere en ſon courage
D'avoir occis mainte beſte ſauvage,
Si aperceut la Nymphe, & l'appella :
Elle l'oyant ſoudain ſe reculla,
Et de prinſaut qu'eut Diane adviſé
Craignit que fuſt Juppiter deſguiſé :
Mais quand ſes yeux en ſe retournant, veirent
Les Nymphes ſœurs, qui leur Dame suyvirent,
Elle congneut que ce n'eſtoient cautelles,
Parquoy s'en vint droit en la troupe d'elles.
  O combien eſt malaiſé qu'on ne face
Congnoiſtre aux gens ſon crime par la face!
Les yeux en haut à grand' peine elle dreſſe,
Ne n'oſoit plus coſtoyer ſa maiſtreſſe,
Ne cheminer en ſon reng la premiere,
Comme elle eſtoit paravant coutumiere :
Ains ne dit mot, & rougiſſant teſmoingne
Qu'en ſon honneur elle ha receu vergoingne :
Voire, & ne fuſt que Diane eſt pucelle,
Juger euſt peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, & dit on que ſes ſœurs,
Congnurent bien du fait des ſignes ſeurs.
  Le temps coula, & la Lune cornuë
Juſqu'à neuf fois eſtoit ja revenuë,
Quand il advint qu'au retour de la chaſſe,
Diane eſtant du chaut peſante & laſſe,
Entra dedans une foreſt ramée,
D'arbres eſpais à lentour bien fermée,
Ou murmurant un cler ruiſſeau couloit,
Du quel le ſable au fons de l'eau rouloit

Apres qu'elle eut de ſa divine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche :
Puis dit ainſi, Loing de nous pour le moins
Sont à preſent regardeurs & teſmoings :
Je ſuis d'avis, mes filles chertenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues.
A ce mot là rougit la povre fille :
Toute la troupe adonc ſe deshabille
Fors Caliſto, qui triſte & penſive eſt :
Voyant cela, chacune la deveſt,
Et dès que fut miſe jus ſa veſture,
Avec le corps parut ſa forfaiture :
Donc plus avant en trouble & peur elle entre.
Et comme veult des mains cacher ſon ventre,
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
Et le ſacré ruiſſeau ne vien ſouiller :
Luy commandant puis qu'elle eſtoit enceinte,
De s'en aller hors de ſa bande ſainte.
Juno Déeſſe arrogante & auſtere
De longue main ſavoit tout ce myſtere,
Et attendit l'heure propre & le poinct,
Pour s'en venger grievement & appoint,
Or de tarder n'avoit plus cauſe aucune,
Et ce qui plus augmentoit la rancune,
Son ennemie avoit ja fait l'enfant
Nommé Arcas, en beauté triomphant [1] :
Devers lequel Juno pleine de rage
Tourna ſes yeux, & ſon cruel courage,
Diſant ainſi : Adultere villaine,
Encor falloit qu'euſſes la place pleine,
Et que le tort que de toy j'ay receu

1. Arcas.

Fuſt par ton fruict manifeſté & ſeu,
Et que par là fuſt auſſi teſmoingné,
Le deshonneur qu'ha mon mary gagné.
Mais impunie or' ne te laiſſeray,
Car pour jamais ta forme effaceray,
Qui trop te plaiſt, & qui trop fut priſée
De mon mary, garſe mal adviſée.
Ces mots finis de main cruelle & forte
La prend au poil, & par terre la porte
Le front premier[1] : elle la ſuppliant,
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.
Ses bras adonc, ainſi qu'ilz s'avancerent
Un gros poil noir à veſtir commencerent :
Ses mains, ſes doigts, à ſe courber ſe prindrent,
Et peu à peu crochus ongles devindrent,
Servans de piedz pour marcher en tous lieux.
Sa bouche auſſi, que le plus grand des Dieux
Baiſa jadis, changea ſa belle forme
En gueule grand, rechignée, & difforme.
Auſſi afin que par humble prier,
Elle ne peuſt les courages plier,
Oſté luy fut le povoir de rien dire :
Une voix rauque, une voix pleine d'ire
Et de terreur, luy ſortoit ſeulement
Hors du goſier eſpouventablement :
Mais nonobſtant que du tout devinſt Ourſe,
Son premier ſens ne perdit elle pource,
Ains teſmoingnant ſes douleurs & tourmens
Par continus aigres gemiſſemens,
Elle ha levé, comme font les humains,
Devers le Ciel ſes telles quelles mains :

1. Caliſto transformée en Ourſe.

Et quand ne peut ſon Juppiter abſent
Nommer ingrat, ingrat elle le ſent.
  Las, quantesfois en la prairie ſienne
Et par devant ſa demeure ancienne
Se pourmena ſans repos ny arreſt!
N'oſant coucher ſeulete en la foreſt.
Las, quantesfois par rochers & par bois
Les chiens courans l'ont tenue aux abbois!
Las, quantesfois elle qui fut chaſſeuſe,
Devant chaſſeurs fuit toute paoureuſe!
Souvent voyant mainte beſte champeſtre,
S'alloit cacher, ne ſe ſouvenant eſtre
Ce qu'elle eſtoit, ſi qu'en mont ne rocher
L'Ourſe n'oſoit des Ourſes approcher :
Et voyant Loups de peur ſe deſeſpere,
Combien qu'entr'eux fuſt Lycaon ſon pere.
  A chef de temps ſurvint ſon filz Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
Qui en allant les beſtes pourchaſſer,
Et eliſant propre Bois pour chaſſer,
Des que ſes retz & filez eut tendus
Aux environs du bois d'Erimanthus,
Par grand hazard ſus à ſa mere il court,
Qui le voyant, ſur piedz s'arreſta court,
Comme ſi elle euſt congnoiſſance bonne
De ſon enfant. Arcas adonc s'eſtonne,
Et recula de crainte eſpouvanté,
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté,
Et non ſachant que ſa mere fuſt elle,
Il ne voulut plus pres s'approcher d'elle.
Lors de ſon dard frechement eſmoulu,
Par l'eſtomac enferrer l'ha voulu.
Mais Juppiter, ſouveraine defenſe,

Retint le coup, empeſchant ceſte offenſe [1] :
Puis par le vent en l'air haut emportez
En un moment il les ha tranſportez
Juſques au Ciel, où il en feit deux Signes
Clairs & luiſans, en manſions voiſines.
Juno s'enfla : des que devant ſes yeux
Veit reſplendir ſon adverſaire aux Cieux :
D'ou deſcendant en Mer s'en eſt venue
Devers Tethys la Déeſſe chenue,
Et l'Ocean : tous deux pour leurs vieilleſſes
Moult reverez des Dieux & des Déeſſes.
Si ont prié Juno qu'elle leur diſt
Pourquoy venoit, laquelle reſpondit :
Vous demandez pourquoy ſi diligente
Je vien ça bas, qui du Ciel ſuis regente :
Savoir vous fay qu'une autre maintenant
Eſt au clair Ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir veux, ſi des que fera nuict,
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuict)
Deux aſtres neufz qui d'amour favorable
Ont eu n'aguere au Ciel place honorable,
Droit au cerceau, dont la rondeur accole
En petit tour, des Cieux le dernier pole.
O Dieux marins, eſt cela pour penſer
Qu'on ne voudra Juno plus offenſer :
Eſt ce par là qu'on craindra ma puiſſance,
Qui fay proufit quand je porte nuiſance ?
O combien grande & habile je ſuis !
O que j'ay bien monſtré ce que je puis !
D'eſtre plus femme ay gardé la traiſtreſſe,
Et maintenant elle eſt faite Déeſſe :

1. Arcas, filz de Caliſto, mué en eſtoille.

Ainſi punis ſont ceux qui me font faute :
Voila comment eſt ma puiſſance haute.
Je ſuis d'avis que femme il la reface,
Et que de beſte il luy oſte la face :
Ainſi qu'il feit à Yo mugiſſant.
A quoy tient il qu'en me forbanniſſant,
Il ne l'eſpouſe, & qu'il ne delibere
De recevoir Lycaon pour beaupere ?
O puiſſans Dieux, ſi la grieve pointure
Et le meſpris de voſtre nourriture
Vous touche au cueur, commander vous prions
A voſtre Mer, que les Septentrions
N'y entrent point, & les Aſtres chaſſez
Qui par mal faire au Ciel ſont avancez.
A celle fin que l'orde concubine
Point ne ſe bagne en l'eau pure marine.
Juno tresbien ſa demande impetra
Des dieux de Mer : puis dedans l'air entra
En chariot ayant limons dorez,
Tiré par Paons bien paints & colorez
Auſſi bien paints des yeux d'Argus tué,
Comme en noir fut ton pennage mué,
Corbeau jaſeur : qui avois de coutume
Par cy devant de porter blanche plume.
Certes l'oyſeau par moy ores chanté,
Eſtoit jadis ſi blanc & argenté,
Qu'egal eſtoit aux Colombelles quoyes,
Et de blancheur ne devoit rien aux Oyes,
Qui preſerver devoient le Capitole,
N'au Cygne avec, qui loing des eaux ne vole :
Mais tant luy feit ſa langue de dommage,
Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.
Jadis n'y eut fille en toute Emonie

Qui fuſt de grace & beauté mieux garnie
Que Coronis, la Nymphe Lariſſée,
Que Phebus eut ſur toutes en penſée [1].
Elle eſtant Vierge, ou elle ayant forfait :
Mais le Corbeau s'apperceut de ſon fait,
Et ne ſeut on jamais le divertir
D'aller Phebus ſon maiſtre en advertir,
En y allant la Corneille eſvolée
(Pour ſavoir tout) apres luy eſt volée,
Et auſſi toſt que la cauſe entendit
De ſon chemin, rondement luy ha dit :
Tu vas tresmal, croy moy ſi tu es ſage,
Sans meſpriſer de mon bec le preſage :
Eſcoute un peu ce que je fu un temps,
Voy ce que ſuis, & le pourquoy entens :
Tu trouveras que ma fidelité
M'ha fait nuiſance en diſant verité.
  Pallas un jour par ſon ſens & pratique,
En corbillon tiſſu d'ozier Attique,
Avoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel ſans Mere avoit eſté formé :
Et defendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les Mains de trois pucelles, nées
Du Roy Cecrops, ſans ce qu'acertenées
Pallas les euſt de l'eſtrange merveille,
Qui enfermée eſtoit en la corbeille.
Je, qui eſtois de fueilles bien cachée,
Du haut d'un Orme où je m'eſtois branchée
Les eſpioys : les deux, Herſe, & Pandroſe
Gardoient tresbien ceſte corbeille cloſe :

1. Coronis transformée en Corneille.

Mais Aglauros, l'une de ces trois gardes[1],
En appellant les deux autres couardes,
La defferma, ſi bien que l'enfant veirent
Demy Serpent : la faute qu'elles feirent
Je rapportay à la ſage Pallas,
Qui m'en rendit ſi dur loyer, helas,
Que, pour jamais, par tout ſuis appellée
De Minerva la garde reculée :
Et par avoir eſté mal taciturne,
Va devant moy la Cheveche nocturne.
Certes ma peine, & ma punition
Doibt eſtre exemple & admonition
A tous Oyſeaux de quelconque plumage
De ne chercher par leur langue dommage.
  Tu me diras, qu'en mon premier degré,
Jamais Pallas ne me print de ſon gré,
Ne ſans l'avoir de ce bien fort requiſe :
Quand tu l'auras elle meſmes enquiſe,
Point ne voudra (quoy qu'irritée l'aye)
Nier, ce croy je, une choſe ſi vraye.
  Car ſavoir doibs, que jadis je fu née
Dedans Phocis, du noble Coronée,
Qui me nourrit en triomphant arroy :
Chacun le ſçait, j'eſtois fille de Roy :
Et mains Seigneurs (je le dy ſans vantance)
Riches & grans cherchoient mon accointance.
Las, ma beauté me cauſa dueil amer :
Car comme un jour ſur le bort de la Mer
Je m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme je fay encores maintenant,
Le Dieu des eaux me veit, & m'eſcria,

1. Aglauros.

Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :
Puis quand ſon temps, & ſa douce requeſte
Perdre ſentit, la force mit en queſte :
Me ſuyt, je fuy, j'abandonne la rive ;
Et en fuyant je voy qu'en vain j'eſtrive :
Dont j'appellay & Dieux, & humains. Somme,
Ma voix ne vint en nulle Oreille d'Homme :
Pallas, ſans plus, en ſouvenance m'eut
(Pour une vierge une vierge s'eſmeut),
Et me donna ſecours que j'attendoye,
Les Bras au Ciel en pleurant je tendoye :
Mes Bras ſoudain je vins à meſcongnoiſtre,
Et aperceu plumes noires y croiſtre
Mes veſtemens deſpouiller je preſume,
Mais je trouvay que c'eſtoit desja plume,
Dont la racine en la peau je cachois :
Frapper des Mains l'eſtomac nud taſchois,
Mais il eſtoit ja, certes, advenu,
Que plus n'avois, ne Mains, n'Eſtomac nud :
J'allois courant, & mes Piedz ne fouloient
Plus le ſablon, ainſi comme ilz ſouloient :
Ains ſouſlevée eſtois à fleur de Terre :
Puis haut en l'air je m'envolay grand' erre,
Et de Minerve, en qui prudence abonde,
Faite je fu ſervante chaſte & monde.
Mais quel proufit m'en vient, ne quel ſervice,
Quand Nyctimene eſtant pour ſon grief vice
Faite Cheveche, ha eu tant de bon heur,
Qu'elle ſuccede à mon premier honneur ?
Ne ſais tu point le propos qu'on demene
Par tout Lesbos, de ceſte Nyctimene [1],

1. Nyctimene muée en Chouette.

Fille lascive, ayant par grief delict,
Contaminé de son Pere le lict?
Vray est qu'elle ha d'oyseau receu la forme,
Mais du remors de son forfait enorme
Craint qu'on la voye, & la lumiere fuit
Cachant sa honte à l'ombre de la nuict :
Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent,
Et hors de l'air de tous costez la chassent.
Lors le Corbeau, se moquant, respondit,
A toy, sans plus, puisse nuire ton dit :
Quant est à moy, ces presages menteurs
J'ay à mespris, & tous leurs inventeurs :
Puis acheva son chemin commencé,
Et à Phebus compter s'est advancé,
Que Coronis ha veuë, en acte sale,
Couchée avec un beau fils de Thessale.
Dès que Phebus entendit que s'amie
Estoit tombée en si lourde infamie,
Du Chef tomba sa couronne laurée,
Luy cheut aussi la beauté colorée
De son clair vis, & l'archet de sa Lire.
Lors à la chaude, enflé d'une telle ire,
Enfonsa l'arc d'une force robuste,
Et de sa fleche inevitable & juste
Tout à travers ha la poictrine pointe.
Qui tant de fois à la sienne fut jointe :
Sentant le coup, la dolente gemit [1] :
Le fer trenchant hors de la playe mit,
Dont en maints lieux sa chair blanche & polie
De rouge sang fut trempée & salie :
Disant, Amy, bien me pouvois deffaire :

1. Coronis transpercée par Apollo.

Mais tu devois l'enfant me laiſſer faire :
Or nous convient, puis qu'il plaiſt à Fortune,
Preſentement treſpaſſer deux en une.
Sur ce poinćt l'Ame avec le ſang rendit :
Et la froideur par le corps s'eſpandit.
  Las de ſi dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition :
Grand mal ſe veult dont le rapport ouït,
Et dont ſi fort ſon ire l'ésblouït :
Maudit l'oyſeau, qui ha contraint ſavoir
Ce qui luy fait tant de triſteſſe avoir :
Sa trouſſe hait, & ſon arc, & ſa main,
Avec le trait qui trop fut inhumain,
S'amie eſchauffe : & nettoyant ſa playe
Par un ſecours, trop tard venu, s'eſſaye
A ſurmonter la Mort dure & perverſe,
Et l'art en vain de Medecine exerce.
  Ce que voyant, & le feu alumer
Pour le corps ardre, & la cendre inhumer,
Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux
Mouiller leur face aveques larmes d'yeux)
Mais un ſouſpir tira de cueur profond,
Non autrement, ne moins grand que les font
Ceux qui les Bœufs, avec un maillet tuent,
Lors que le coup, pour les aſſommer, ruent.
Apres (pourtant) que ſa jadis aymée
D'ingrate odeur Phebus eut embaumée,
Que plainte l'eut, & embraſſée aveques,
Et mis à fin l'injuſte droit d'obſeques,
Pas ne ſouffrit ſa divine clemence
Au meſme feu voir perir ſa ſemence :
Ainçois l'Enfant, prochain de Mort amere,
Tira du feu, & du ventre à ſa Mere :

Puis le porta luy mefme en fon giron,
Dedans la Foffe au Centaure Chiron.
Et le Corbeau, qui pour avoir vray dit,
Penfoit avoir recompenfe & credit,
Il condemna d'une colere grande,
Des blancs Oyfeaux n'eftre plus de la bande[1].
Ce temps pendant Chiron s'esjouïffoit,
Dont d'un tel Dieu l'Enfant il nourriffoit :
L'aife qu'il ha de peine le defcharge,
Voyant honneur joint aveques fa charge :
Sur ce voicy venir efchevelée
Sa propre fille, Ocyroë appellée,
Dont une Nymphe accoucha (comme on treuve)
Deffus le bort de l'impetueux Fleuve
De Caïcus : elle ne fut contente
D'avoir appris, & mis en fon entente
Du Pere fien l'art de medeciner,
Ains tout fon cueur mit à vaticiner[2].
Donc quand fureur de deviner l'eut prife,
Et qu'efchauffée elle fut, & efprife
De ceft efprit qui bouilloit dedans elle,
L'Enfant petit regarda d'un grand zelle :
Difant, Enfant, en qui vertu abonde,
Croiffance prens pour l'heur de tout le monde :
Les corps mortelz grans, moyens, & menus,
A toy feront plufieurs fois bien tenus :
Puiffance auras, par ta fcience arduë,
Rendre la vie à qui l'aura perduë.
Et dès qu'auras une fois l'ofé faire,
Les Dieux du Ciel, defpits d'un tel affaire,
Feront que plus faire ne le pourras,

1. Le Corbeau devenu noir.
2. Ocyroë devinereffe.

Et par le feu de ton ayeul mourras :
Et que d'un Dieu un corps mort feras fait,
Puis d'un corps mort un puiffant Dieu parfait
Renouvellant encor' un coup ta vie,
Apres que mort l'aura de toy ravie.
  Et toy, Chiron, mon Pere que j'honore,
Qui n'es fubjet à mort qui tout devore,
Ains par la loy de divin parentage,
Fait, & creé pour durer en tout aage,
De trefpaffer te prendra le defir
Lors que viendra la douleur te faifir,
Que fentiras par la cruelle atteinte
D'une fagette au fang de l'ydre teinte :
Et d'immortel par les Dieux tu feras
Rendu mortel, & fi trefpafferas.
  Voulant encor prophetifer & dire
Quelque autre cas, un foufpir elle tire
Du fons du cueur : & fentant peine & dueil,
Deffus fa face efpandit larmes d'œil[1] :
Difant, helas, les chofes divinées
Font avancer trop toft mes deftinées.
Je fens en moy la parolle faillir :
Plus de mon corps ne peult ma voix faillir,
Maudit foit l'art (tant peu vaut & merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
Las, beaucoup mieux m'euft valu abftenir
De tant favoir des chofes advenir.
Ja m'eft avis que de fille la face
En moy fe perd & peu à peu s'efface.
Ja de defir, ja d'appetit fuis pleine
D'herbe manger, & courir en la plaine :

1. Ocyroë en Jument.

Ne fçay quel Dieu en Jument me transforme :
Prendre m'en vois de mon pere la forme.
Mais pourquoy doy-je eftre toute Jument?
Demy Cheval mon pere eft feulement.
Ainfi parlant la Nymphe jeune & tendre
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,
Car de fa bouche eft fon parler forty
Confufément, toft apres amorty :
Ny ne fembla de Jument fa voix faite,
Ains de Jument quelque voix contrefaite.
Puis peu à peu hennit de grand courage,
Et fes deux bras marchoient dedans l'herbage :
Chacun des doigts l'un à l'autre s'affemble,
Ses ongles plats tout cinq liez enfemble
Feirent un ongle efpais & endurcy :
Luy creut le Col, luy creut la Bouche auffi :
De fon habit la plus longue partie
Fut par derriere en queüe convertie :
Et fes Cheveux, volant de toutes pars,
Devindrent crins (comme devant) efpars
Deffus le Col, & la face & la voix
Elle mua toutes deux à la fois :
Brief, tous ces cas monftrueux la tournerent
Si bien, que nom de Jument luy donnerent.
Pleurs infinis fon cher Pere efpandit :
Et pour neant ton fecours attendit,
O cher Phebus : mais rompre l'ordonnance
De Juppiter n'eftoit en ta puiffance :
Et quand en toy euft la puiffance efté,
Tu eftois lors bien ailleurs arrefté :
Car par les champs Meffeniens à l'heure
Et en Elis, tu faisois ta demeure :
C'eftoit au temps que l'habit de Berger

Et la houlette il te convint charger,
Et que portois, à la mode rurale,
De ſept roſeaux la Fluſte paſtorale[1].
Or cependant qu'en tes amours penſois
Ou bien tandis que fluſtois ou danſois,
On dit qu'alors tes Vaches mal gardées
S'eſtoient aux champs Pyliens eſcartées,
Et que Mercure illec les apperceut
Qui en un bois tresbien cacher les ſceut.
Ce larrecin faict de grand artifice
D'homme vivant ne vint en la notice,
Fors d'un vilain, congneu en ce champ là :
Par ſon droit nom Battus on l'appella,
Qui garde eſtoit de l'herbeuſe vallée
Et du haras du riche Roy Nelée.
Mercure eut peur de ce vilain, parquoy
Il le tira doucement à requoy :
Et luy ha dit : Amy, quel que tu ſois,
Si d'aventure icy tu apperçois
Quelcun cherchant ſes Bœufs eſvanoüis,
Dy luy que veus tu ne les as, n'oüis :
Et pour loyer du tour que m'auras fait,
Pren ceſte Vache, & la bailla de fait.
L'autre la print & luy dit, l'ayant priſe :
Va hardiment, pourſuy ton entrepriſe,
Le larrecin duquel tu t'es meſlé,
Sera plus toſt compté & revelé
Par ceſte pierre : & luy en monſtra une.
Mercure encor n'y eut fiance aucune,
Parquoy il feit de s'en aller ſemblant :
Et puis revint en rien ne reſſemblant

1. Phebus habillé en Berger.

De voix ne corps à ſa premiere forme.
Lors au vilain, appuyé contre un Orme,
Va dire ainſi : Bon homme, ſi tu peux,
Enſeigne moy où ſont allez mes Bœufz
Que l'on m'ha pris : ce larrecin ne cache,
Je te donray un Bœuf & une Vache.
Quand le vilain qui promit de ſe taire,
Oüit parler de doubler ſon ſalaire,
Je les ay veus (dit-il) qui ſe jettoient
Deſſous ces monts, & de fait y eſtoient.
Adonc ſe print à ſouzrire Mercure :
Puis luy ha dit : double vilain parjure,
Me trahis tu ? m'accuſes tu à moy ?
Et tranſmua ſon eſtomac ſans foy
En un caillou, nommé Touche [1], ou Indice,
Qui d'accuſer fait encore l'office :
Et au caillou, qui pourtant n'en peult mais,
Demeurée eſt l'infamie à jamais.
De là s'en va, ſes aiſles esbranlant,
De Juppiter le meſſagier volant :
Et haut en l'Air d'Athenes il contemple
La belle aſſiette, & la ville, & le temple
Et les jardins de proufit & ſoulas,
Terre, pour vray, agreable à Pallas.
Advint ce jour que les vierges honneſtes
Au temple haut porterent ſur leurs teſtes
De Minerva les ſacrifices ſaints,
En beaux penniers de fleurs couvers & ceints.
A leur retour Mercure les voyant
Ne vola droit : mais (ainſi tournoyant
Que le Milan qui les poulets regarde,

1. Battus converti en Touche.

Quand il craint ceux qui en font bonne garde)
Il tourne, il rouë, & n'ose s'eslongner,
Bien s'attendant quelque proye empongner :
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
Faisoit en l'Air maints circuits & tours,
Et bassement sans s'eslongner voloit
Pour mieux choisir la proye qu'il vouloit.
D'autant qu'Aurore est reluisante & claire
Par sus toute autre Estoile qui esclaire,
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
La belle Herse d'autant, & plus encore
Outrepassoit ses compagnes pucelles,
Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la voir s'esmerveille,
Et s'embrasoit en la sorte pareille
Que la caillou qu'avec la fonde on tire,
Qui tant plus va, plus de chaleur attire :
Et font au cueur de Mercure advenuës
Flambes ardants dessous les froides nuës.
Ainsi espris son premier chemin laisse,
Descend de l'air, en la Terre s'abbaisse,
Sans que sa forme il change ne desguise,
Tant se fioit en sa beauté exquise,
Voire à bon droit : toutesfois par grand cure
Aydoit encor à sa beauté Mercure :
Peigna son chef, sa cappe il accoustra :
Si que par tout rien qu'Or ne se monstra :
Et sur l'espaule à dextre l'ha troussée
Afin qu'on veist en main son Caducée
Qui gens endort, & qu'à ses plantes belles
Reluire on veist ses beaux patins à aisles.
En la maison où demouroit Hersé
Sur le derriere estoit son lict dressé

Entre celuy de Pandrofe à la dextre,
Et ceftuy là d'Aglauros à feneftre :
Cefte Aglauros nota de prime face
Venir Mercure, & euft bien cefte audace
De s'enquerir du nom d'un fi grand Dieu,
Et qui t'ha meu de venir en ce lieu.
Lors refpondit Mercure en cefte forte :
Celuy je fuis qui les nouvelles porte
Du pere mien, & celuy eft mon pere
A qui la Terre & le Ciel obtempere :
Ne defguifer te veux pourquoy je vien,
Pourveu, fans plus, qu'à ta fœur, pour fon bien,
Vueilles en brief te monftrer fœur fidelle,
Et eftre tante aux enfans qu'auray d'elle :
Sçais-tu que c'eft ? d'Herfé fuis amoureux :
Las favorife à l'amant douloureux.

Lors Aglauros vient à la regarder
Du mefmes œil qui ne fe fceut garder
De voir n'aguere en trop grand' hardieffe,
Le clos fecret de Pallas la Déeffe :
Puis, pour loyer du plaifir qu'il demande,
Luy demanda de l'Or quantité grande :
Et quant & quant de defloger le fomme,
Jufques à tant qu'il apporte la fomme.

Pallas qui veit tous ces actes pervers,
Contre Aglauros jetta l'œil de travers :
Et du profond de fon cueur courroucé,
Si puiffamment un foufpir ha poulfé,
Que branler feit l'eftomac en avant,
Et fon efcu qu'elle avoit au devant.
Si luy fouvint du corbillon couvert,
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
Lors qu'elle veit, par defobéïffance,

L'enfant lequel ſans mere print naiſſance,
Voit en apres qu'au celeſte annonceur
Elle eſt ingrate, & ingrate à ſa ſœur :
Et que de l'Or dont requeſte elle feit,
L'avare avoit desja fait ſon prouffit.
Que feit Pallas ? pour punir telle vie,
Delibera de parler à Envie [1] :
Et s'en alla tout droit à ſon manoir
Plaſtré de ſang melancolique & noir.
Son manoir eſt caché en un bas centre,
Où le Soleil ne le vent jamais n'entre.
Triſte en tout temps, en tout temps froid & ſombre,
Tousjours ſans feu, tousjours plein d'obſcure ombre.
Quand la Déeſſe au fait des armes crainte
De l'orde vieille eut la maiſon attainte,
Devant l'entrée arreſta court ſes pas,
Car d'y entrer à elle ce n'eſt pas :
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grand vigueur donna contre la porte :
La porte s'ouvre. Envie elle apperçoit,
Qui accroupie à Terre ſe paiſſoit
De gros ſerpens, viperes, & couleuvres,
Nourriſſemens de ſes iniques œuvres.
L'appercevant deſtourna ſon bel œil,
L'autre ſe leve, avec pareſſe & dueil,
Et ſes Serpens demy mangez laiſſa :
Puis lentement vers Pallas s'addreſſa.
Et la voyant armée, belle et blonde,
De grand deſpit au viſage luy gronde.
Sa face eſt bleſme, & ha le corps ethique,
La roüille aux dents, aux yeux la veüe oblique :

1. Deſcription d'Envie.

Toute de fiel eſt ſa poitrine verte :
De noir venin eſt ſa langue couverte :
Jamais ne rid, ſi elle ne rencontre,
Devant ſes yeux meſchef ou malencontre :
Tant ha de ſoing qui la pique & reveille,
Que point ne dort, ains ſon œil tousjours veille,
Pour voir s'il vient honneur ou bien à l'homme :
Et le voyant, ſe deſſeche & conſomme,
Si qu'offenſant enſemble eſt offenſée
Et ſon tourment ſe donne l'inſenſée :
Pallas, portant, quoy que ne l'aymaſt point,
Luy ha parlé brievement en ce poinct.
  De ton noir ſang empoiſonne & enchante,
Du roy Cecrops ceſte fille meſchante
Qu'on nomme Aglaure : or va ſi onc allas,
Ainſi le faut. A tant ſe teut Pallas,
Et repoulſant de ſa pique la Terre
Print à fuïr & deſlogea grand' erre :
Et s'enfuyant, Envie rechignée
D'un mauvais œil de travers l'a guignée,
Entre ſes dents murmurante & despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main ſon baſton plein de nœuds
Entortillé d'un lien eſpineux :
Et d'une nuë obſcure bien couverte,
Par où paſſoit renverſoit l'herbe verte,
Les champs fleuris çà & là deſſechoit :
Et des pavots les teſtes arrachoit :
Villes, maiſons, & peuples, la vilaine,
Contaminoit de ſa puante aleine.
Finalement de Minerve va voir
La grand cité triomphante en ſavoir,
D'entendemens & richeſſes puiſſante,

Pleine d'esbats, & en paix floriſſante :
Ce que voyant l'Envie l'execrable,
Quaſi pleura, n'y trouvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre ſe veit,
Ains que bouger, ſa commiſſion feit,
Et de ſa main, tainte de vieille roüille,
Premierement la poitrine luy foüille :
Puis luy emplit l'entour du cueur d'eſpines,
Et luy ſouffla juſques aux inteſtines
Son noir venin, qui aux os s'eſtendit,
Et au milieu de poulmon s'eſpandit.
Et puis (afin que la cauſe recente
De ſa douleur, loing d'elle ne s'abſente)
Devant ſes yeux luy met ſa fœur germaine :
Devant ſes yeux à tous coups luy ameine
Pourtraite au vif de Mercure l'image :
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faiſant bien grande une chacune choſe :
Dont Aglauros ſouffroit douleur encloſe
En cueur marry, ſi que triſte de jour,
Triſte de nuict gemiſſoit ſans ſejour,
Fondant ſur piedz, d'ennuy & maltalent,
Comme la glace au Soleil foible & lent :
Et de l'honneur de la bienheureuſe Herſe,
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverſe,
Qu'herbes de champs, qui au feu miſes fument,
Et peu à peu ſans flamber ſe conſument.
Par pluſieurs fois fut ſouhaitant la mort
Pour ne voir plus le bien qui tant la mord :
Par pluſieurs fois à ſon pere plein d'ire
Voulut en mal le cas compter & dire :
Enfin voyant Mercurius venir,
S'en va aſſiſe à la porte tenir

Pour le chaffer : il l'abborde, il la flatte,
Il la fupplie : Ofte toy, dit l'ingrate,
Car de ce lieu jamais ne bougeray,
Jufques à tant que t'en deflogeray :
Et bien, dit-il, fuyvant ton ordonnance,
Content je fuis de celte convenance.
Mercure adonc de fa verge charmée
Ouvrit la porte à gros verroux fermée[1] :
Et elle affife, en fe cuidant lever,
Sentit fon corps fi pefamment grever,
Qu'onques ne feut mouvoir une jointure :
Sur piedz fe mettre effaya d'aventure :
Mais fes genoux fe prindrent à roidir,
Et peu à peu fes ongles à froidir.
Confequemment, perdant fon fang, les veines
Luy devenoient bien fort pafles & vaines.
Et comme on voit que le chancre incurable
Gaigne païs fur un corps miferable,
Et tant s'efpand qu'aux parties gaftées
Sont bien fouvent les faines adjouftées :
Ainfi froideur & mortifere glace
Print peu à peu en fa poitrine place,
Luy eftoupant les conduits de la vie,
Et le refpit fans lequel on devie :
Ny ne fe mit en effort de parler :
Et ores quand s'en fuft voulu mefler,
Sa voix n'avoit paffage n'ouverture :
Son col, fa bouche, eftoient ja pierre dure.
Finalement affife, morte & roide,
Ce fut de marbre une ftatue froide :
Non marbre blanc : fon cueur d'Envie atteint,

1. Aglauros en pierre.

De ſang infect tout ſon corps avoit teint.
Apres qu'elle eut receu punition
De ſa parolle & male intention,
Mercurius d'Athenes ſe partit,
Et vers le Ciel ſon chemin convertit.
Au Ciel venu, ſon pere à part le huche :
Et ſans vouloir luy deſcouvrir l'embuche
De ſes amours, luy dit, pour abreger :
Mon treſcher fils, & feal meſſager,
Deſcens là bas, va t'en & point ne tarde,
Droit au païs qui à gauche regarde
Le Ciel où luit de ta mere le ſigne,
C'eſt en Sidon, Cité noble & inſigne.
Et le troupeau royal que tu vois paiſtre
Là loing deſſus la montagne champeſtre,
Fay le venir ſans bruit, & ſans chommer,
Là bas au long des rives de la Mer.
Ces mots finis, ſoudain du haut herbage
Les Bœufs chaſſez allerent au rivage,
Là où du Roy la fille treſcherie
Jouoit avec les filles de Tyrie[1].
Majeſté grande & amour mal conviennent,
Et en un ſiege enſemble ne ſe tiennent :
Parquoy laiſſant ſon Sceptre glorieux
Ce pere & Roy des hommec & des Dieux,
Qui main armée ha de trois feux enſemble,
Qui d'un clin d'œil fait que le monde tremble,
La forme print d'un Toreau mugiſſant,
Et chemina ſur l'herbe verdiſſant
Avec les Bœufs : bel eſtoit le poſſible
Sa couleur fut de blancheur indicible,

1. Europa, fille d'Agenor, aymée de Juppiter.

Neige sembloit, d'aucun pied non foulée,
Ne par Auster pluvieux escoulée :
De muscles ha un gros col evident,
Sur l'estomac est sa gorge pendant :
Cornes avoit certainement petites,
Mais à les voir un chacun les eust dites
Faites de main à bien ouvrer idoine,
Et transluisoient plus que pur Cassidoine.
Le front n'avoit ridé ne redoutable,
Ne tant soit peu la veüe espoventable :
Rien, sinon paix, en la face n'avoit.
  La fille au Roy, qui de bon cueur le voit,
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
Et qu'il ne fait guerre à nul du troupeau,
Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,
D'en approcher craingnit du premier coup :
Enfin s'approche, & fleurs, & herbe franche
Luy apporta pres de sa gueule blanche :
Dont eut l'amant un merveilleux plaisir,
Et attendant son esperé desir
Baise la main de la Vierge modeste :
Et peu s'en faut qu'il ne prenne le reste.
Ores se jouë à elle expressement,
Pour l'asseurer peu à peu doucement :
Ores il saute au milieu des prez vers :
Ores se veautre en l'areine à lenvers.
Puis quand il voit qu'elle n'est plus farouche,
A elle vient : elle sans peur le touche,
Et de sa Main virginale luy orne
De fresches fleurs, & l'une, & l'autre corne.
Enfin elle ha tell' hardiesse prise,
Que sur le Dos du Toreau s'est assise
Sans savoir, las, à qui elle se frotte.

Lors pas à pas droit à la Mer qui flotte
Il la porta, & dès qu'il y arrive,
A mis ses pieds dedans l'eau de la rive[1] :
De là, soudain, plus outre se transporte,
Et son butin parmy la Mer emporte.
La peur la prend, & regarde estonnée
Desja de loing la rive abandonnée :
De la main dextre une des cornes tient,
De l'autre main sur le dos se soustient :
Et ses habits, de soye & fine toile,
Branloient en l'air, & au vent feirent voile.

1. Europa ravie & forcée par Juppiter.





HISTOIRE

DE LEANDER ET ERO



Muse, dy moy le flambeau qu'on feit luire
Pour les amours fecretes mieux conduire :
Dy moy l'amant, qui, noüant en la Mer,
Alloit de nuict les nopces confommer :
Et le nocturne embraffement receu,
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne defcouvert. Declaire moy, au refte,
Les murs d'Abyde, & la grand' tour de Sefte,
La où Ero, par Amour, tant ofa,
Que Leander de nuict elle efpoufa.
J'oy Leander desja noüer, ce femble,
Et flamboyer le flambeau tout enfemble :
Flambeau luyfant, annonçant la nouvelle
De feure amour, & qui d'Ero la belle

Toute la nuict la feste decora,
Quand le doux fruict des nopces savora :
Flambeau d'Amour, le signal mis expres,
Que Juppiter devoit planter aupres,
Des Astres clers pour le haut benefice
D'avoir si bien de nuict fait son office,
Et le nommer l'estoile bienheureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse :
Car il servit Amour en ses negoces,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla & vint, par les ondes souvent,
Ains que le fort & trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc, ma Muse, afin
De me chanter le tout jusqu'à la fin :
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaingnit le flambeau, & Leandre.
Seste jadis fut Ville frequentée :
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée :
Et entre deux flottoit l'eau de la Mer.
En ces deux lieux Cupido, Dieu d'aymer,
Tira de l'arc une mesme sagette,
Rendant d'un coup à ses flammes subjette
Une pucelle, & un adolescent
Nommé Leandre, agreable entre cent :
Et l'autre Ero, pucelle desja meure :
Elle faisoit en Seste sa demeure :
Luy, en Abyde : & furent en leurs ans
Des deux citez les deux Astres luisans
Pareils entre eux. Je te supply, Lecteur,
Quand par la Mer feras navigateur,
Fay moy ce bien (si passes là autour)
De t'enquerir d'une certaine Tour,
Là ou Ero (un temps fut) demouroit,

Et des creneaux à Leandre eſclairoit.
De demander meſmement te ſouvienne
La Mer bruyant' d'Abide l'ancienne,
Qui en ſon bruit pleint encores bien fort
De Leander, & l'amour, & la mort.
Mais d'ou advint, que Leander eſtant
En la cité Abydaine habitant,
Fut amoureux d'Ero, jeune pucelle,
Juſques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?
Ero jadis pleine de bonne grace,
Née de riche & de gentille race,
Eſtoit nonnain à Venus dediée :
Et ſe tenoit Vierge, & non mariée,
En une Tour deſſus la Mer aſſiſe,
Où ſes parens bien jeune, l'avoient miſe.
C'eſtoit, de vray, une Venus ſeconde :
Mais ſi honteuſe & chaſte, que le monde
Luy deplaiſoit, & tant s'en abſenta,
Qu'onc l'aſſemblée aux femmes ne hanta.
Et d'avantage aux lieux jamais n'alloit,
Où la jeuneſſe amoureuſe balloit,
Ny aux feſtins, ny à nopces aucunes,
En evitant des femmes les rancunes :
Car pour raiſon des beautez gracieuſes,
Les femmes ſont voulontiers envieuſes :
Mais humblement elle faiſoit ſans ceſſe
Vœux, & offrande à Venus la Déeſſe :
Souvent auſſi alloit ſacrifier
A Cupido, pour le pacifier :
Non moins craingnant ſa trouſſe trop amere,
Que le brandon de ſa celeſte mere :
Mais pour cela ne ſeut finalement
Les traits à feu eviter nullement.

Or eftoient ja les mois & jours venus
Que Seftiens celebroient de Venus
La grande fefte, & du bel Adonis.
Là vindrent lors les peuples infinis,
Qui habitoient les petites & grandes
Ifles d'autour, tous y vindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie
Femme du monde en toute Cytherée
N'eft en faubourg, ne cité demourée :
N'y eut danfeur, ny autre demourant
Deffus Liban, le mont bien adorant,
Ne Phrygien (tant aymaft le fejour)
Qui ne couruft voir la fefte, ce jour.
Tous ceux d'Abyde, aux Seftiens voifine,
Tous jouvenceaux, qu'Amour tient en faifine,
Y font venus (car voulontiers ilz vont
Là où lon dit que les feftes fe font)
Plus pour y voir des Dames les beautez,
Que pour offrir leurs dons fur les Autelz.
Dedans le Temple ou fe faifoit la fefte,
Ero marchoit en gravité honnefte,
Rendant par tout de fa face amiable
Une fplendeur à tous yeux agreable.
Telle blancheur au vifage elle avoit,
Que Cynthia, quand lever on la voit :
Car fur le haut des jouës paroiffoient,
Deux cercles ronds, qui un peu rougiffoient,
Comme le fons d'une rofe naïve,
Meflé de blanche & rouge couleur vive.
Vous euffiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler un champ de rofes tout femé :
Car par deffous fa blancheur non pareille,

La vierge eſtoit des membres ſi vermeille,
Qu'en cheminant, ſes habits blancs & longs
Monſtroient par fois deux roſes aux talons.
D'elle au ſurplus ſortoient bien apparentes
Graces ſans nombre, & toutes differentes.
Vray eſt qu'en tout, trois Graces nous ſont paintes
Des Anciens : mais ce ne ſont que faintes
Veu que d'Ero un chacun œil friant,
Multiplioit cent graces en riant :
Si que Venus (ſi trop ne me deçoy)
Avoit trouvé nonnain digne de ſoy.
Ainſi paſſant de beauté toutes celles,
Qu'on eſtimoit en ſon temps les plus belles,
L'humble novice à Venus bien decente
Apparoiſſoit une Venus recente :
Dont il advint, quand ainſi ſe monſtra,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra :
Et n'en fut un, qui n'euſt en ſon courage
Deſir d'avoir Ero par mariage.
Chacun l'admire & chacun la contemple :
Si qu'en allant çà & là par le Temple,
L'œil, & le cueur de tous ceux qui la veirent
(Ou qu'elle allaſt) tout le jour la ſuivirent.
Et un jeune homme entre autres eſtoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla :
J'ay pluſieurs fois veu Sparte la Cité,
Lacedemone ay par tout viſité,
Là où on oyt, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chacun jour maint debat :
Mais telle fille encores n'ay je veuë,
Qui ſoit de grace & beauté ſi pourveuë :
Peult eſtre auſſi, que Venus en ces places
A fait venir quelcune des trois Graces.

Certes laſſé de regarder je ſuis,
Mais de la voir ſaouler je ne me puis :
Content ſerois d'eſtre en terre bouté,
Apres avoir au lict d'Ero monté :
Et Dieu du Ciel eſtre ne voudrois mie,
L'ayant chez moy pour eſpouſe & amie.
Helas, Venus, ſi c'eſt choſe odieuſe,
Que de toucher à ta religieuſe,
A tout le moins aveques moy aſſemble
Par mariage une qui luy reſſemble.
Ainſi diſoient maints gracieux & doux
Jeunes amans : Mais un autre ſur tous
Taiſant ſon mal, hors du ſens ſe jettoit,
Pour la beauté qui en la Vierge eſtoit.
O Leander, qui tant ſouffris, ſi eſt-ce,
Qu'apres avoir veu la demy Déeſſe,
Tu ne voulois ſous l'aguillon d'aymer,
Couvertement ta vie conſommer :
Ainçois eſtant à l'improviſte atteint
De traits chargez d'un feu qui ne s'eſteint,
Tu n'euſſes eu de vivre patience,
Sans de la belle avoir experience.
Aux raiz des yeux creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Bruſloit ſans fin le povre cueur paiſible.
Auſſi beauté excellente & bien née,
En femme honneſte & non contaminée,
Aux hommes eſt plus aigue & perſante,
Que trait volant tiré de main puiſſante.
L'œil eſt la voye, & quand frappé ſe ſent,
La playe coule, & droit au cueur deſcend.
Si devint lors l'amant, dont je vous compte,

Ravy, tremblant, tout honteux, & ſans honte :
Du cueur trembla, honte le tenoit pris,
Ravy eſtoit en beauté de tel pris.
Finalement amour l'ha tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.
Par amour donc de ſoymeſmes cherchant
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, & print l'audace apres
De coſtoyer la vierge d'aſſez pres :
Puis de travers tourne de bonne grace
Ses yeux tous pleins d'amoureuſe fallace :
En l'induiſant par ſignes, ſans mot dire,
A deſirer la choſe qu'il deſire.
Incontinent qu'elle ſe veit aymée,
Bien aiſe fut ſe ſentant eſtimée :
Et pluſieurs fois tout bellement baiſſa
Sa belle face, & puis la redreſſa,
Guignant de l'œil Leander doucement,
Qui en ſon cueur fut aiſe grandement,
De ce qu'Ero ſon amour entendit,
Et l'entendant, point ne ſe deffendit.
Donques tandis que ſon heure opportune
Il eſpioit pour ſuivre ſa fortune,
Le clair Soleil vers Occident tiroit,
Et peu à peu ſa clarté retiroit :
Si que Veſper en veit de l'autre part,
Qui ja du jour teſmoingnoit le depart.
Parquoy voyant le jouvenceau Leandre
De toutes parts les tenebres s'eſpandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher oſe :
Et luy ſerra les doigts plus blancs que roſe,
En ſouſpirant : & elle, ſans mot dire,
Comme en courroux ſa main blanche retire.

Dès qu'il ſentit aux geſtes la penſée
D'Ero, en branle & demy eſlancée,
De la tirer print tresbien l'adventure
Par l'un des plis de ſa riche veſture,
La deſtournant, & la menant adonc
A l'un des bouts du temple, grand & long :
Et elle alloit apres luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas.
Puis de propos feminins l'ha tencé
Diſant ainſi : Eſtes vous inſenſé,
Mon gentilhomme ? entreprenez vous bien
D'ainſi tirer une fille de bien ?
Croyez qu'icy fort mal vous adreſſez :
Allez ailleurs, & ma robe laiſſez,
Que n'eſprouviez, à voſtre grand dommage,
L'ire, & fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour eſt choſe deffendue
Nonnain, qui s'eſt vierge à Venus rendue :
Et n'eſt loiſible inventer achoiſon
D'aller au lict de fille de maiſon.
Telle parolle aux filles convenable
Tenoit Ero à l'amant bien aymable.
Et quand Leandre eut de la vierge ouy
Le doux courroux, il fut tout resjouy,
Sentant en elle (à ceſte occaſion)
Les ſignes vrais de perſuaſion :
Car lors que femme à un amant conteſte,
Son conteſter ſigne d'amour atteſte.
Donques apres qu'il eut de grand' ardeur
Baiſé ſon col, blanc, & de bonne odeur,
Deſir d'amour, qui l'aguillonne & poinct,
Le feit parler à ſa dame en ce poinct :
Chere Venus, apres Venus la gente,

Noble Pallas, apres Pallas prudente :
Je parle ainſi, car trop grandement erre
Qui t'accompare aux femmes de la terre :
Veu que tu es, à bien te viſiter,
Toute ſemblable aux filles Juppiter :
Bienheureux eſt celuy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :
Si te ſupply enten à mes clamours,
Et pren pitié des contraintes d'amours :
Tu te dis fille à Venus conſacrée :
Fais donc cela qui à Venus agrée.
Vien vien mamie, & d'une amour egale
Entrons tous deux en ſa loy conjugale :
Ce n'eſt pas choſe aux vierges bien propice
D'adminiſtrer à Venus ſacrifice :
Venus ne prend aux pucelles plaiſir :
Ses vrais ſtatuts (ſi tu as le deſir
De les ſavoir) & ſes myſteres dignes
Ce ſont anneaux, nopces, licts & courtines,
Puis qu'aymes donc Venus douce, & traitable,
Ayme la Loy d'amour tant delectable :
Et me reçoy, en laiſſant tous ces vœux,
Pour humble ſerf, ou mary, ſi tu veux :
Serf, que pour toy Cupido ha vené,
A coups de trait pourſuivy & mené,
Uſant, helas, en moy de tel effort
Que feit Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena ſous ſa verge dorée,
Servir la Nymphe en Lydie honorée.
Las quant à moy, Venus au beau corſage,
M'ha rendu tien, non Mercure le ſage.
O noble vierge, il ne faut qu'on te die
D'Athalanta, la belle d'Arcadie :

Tu ſais comment en amour ſoulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer tousjours vierge obſtinée :
Mais, au moyen de Venus indignée,
Elle devint de luy plus amoureuſe
Qu'auparavant ne luy fut rigoureuſe.
Pourtant, mamie, aux choſes que j'ay dites
Te faut renger, que Venus tu n'irrites.
  Ainſi l'amant perſuadoit de bouche
La belle Ero, encor toute farouche :
Si que les mots tant doux qu'ouis elle ha
Feirent ſon cueur vaciller çà, & là.
  La vierge adonc muette devenuë,
Sa veuë en terre ha longuement tenuë,
Cachant ſa face, en laquelle luy monte
Le ſang vermeil, teſmoingnage de honte,
Plus cheminant penſive ſe monſtroit,
Et ſans beſoing bien ſouvent acouſtroit
Ses veſtemens : tous ſignes en partie
D'une pucelle à aymer convertie :
Et ſilence eſt la promeſſe accordée
De toute fille ainſi perſuadée.
  Or ſentoit ja ceſte cy les ſecouſſes
Et aguillons des Amours aigreſdouces :
Pource qu'en cueur ſi noble & de haut pris
Facilement le doux feu s'eſtoit pris :
Puis esbahie eſtoit d'autre coſté
Du doux Leandre, & de ſa grand' beauté.
  Donc cependant qu'en la terre ſes yeux
Elle eut fichez, Leander curieux,
Et plein d'Amour, de voir n'eſtoit laſſé
Son tendre Col, qu'elle tenoit baiſſé :
Lequel pourtant finablement leva,

Puis rougiſſant, ainſi dire elle va.
  Je ne croy pas, ſeigneur, que le povoir
Tu n'euſſes bien d'une roche eſmouvoir
Par tes devis : qui t'ha fait ſi ſavant
A mettre mots deceptifs en avant?
O povre moy ! & qui t'ha incité
De venir voir mon païs & Cité ?
Si eſt ce en vain que m'as propos tenu :
Car veu qu'errant tu es & incongnu,
Et qu'en toy n'ha ſeureté ne fiance,
Comment peux tu avoir mon alliance?
Nous ne povons (pour bien te l'expoſer)
Publiquement tous deux nous eſpouſer,
Pource que j'ay mes parens au contraire :
Et quand voudrois par deça te retraire,
En te faignant perſonne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'Amour furtive :
Car en tout temps les langues ſont amies
De faux rapports & toutes infamies :
Et ce que faire en ſecret on pretend,
En plein marché Malebouche l'entend.
  Ce neantmoins je te pry que je ſache
D'ou tu es né, & ton nom ne me cache :
Si quiers le mien, ne te diray de non :
Sache de vray, qu'Ero eſt mon droit nom,
Et ma maiſon une Tour haute & droite,
Là où j'habite, en menant vie eſtroite,
Sans entretien de perſonne vivante,
Fors ſeulement d'une ſimple ſervante.
  Ceſte grand' Tour devant Seſte a ſon eſtre,
Sur creux rivage, auquel de ma feneſtre
Me ſont les flots de la Mer apparens :
Tel fut l'advis de mes rudes parens.

Autres voiſins autour de moy ne hantent :
Ne jeunes gens point n'y danſent ne chantent :
Mais ſans ceſſer, & de jour & de nuiċt,
La Mer venteuſe à l'Oreille me bruit.
Adonc Ero honteuſe derechef,
Vers ſon manteau baiſſa un peu le chef,
Et en couvrit ſa face illuſtre & claire,
Penſant en ſoy, Ero que veux tu faire ?
De l'autre part, Leander d'un extreme
Deſir qu'il ha, conſulte avec ſoy meſme,
Comme il pourra devenir ſi heureux,
De parvenir au combat amoureux.
Certes Amour, variable en conſeil,
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil,
Et luy, par qui ſommes tous ſurmontez,
Conſeille ceux qu'il ha pris & domptez.
Ainſi feit il, ainſi donna ſecours
A Leander, qui apres tout diſcours
Triſte, & faiſant d'un vray amant l'office,
Va dire un mot plein de grand artifice.
Vierge (dit-il) tant peu craintif feray
Que l'aſpre Mer pour toy je paſſeray,
Fuſt-ce un endroit d'innavigable gouffre :
Voire fuſt l'eau bouillante en feu & ſoulfre.
Je ne crains point la Mer deſeſperée,
S'il faut aller en ta chambre parée.
Et ſi n'auray frayeur en eſcoutant
L'horrible bruit de la grand Mer flottant,
Ains tous les ſoirs mouillé, ſans peur ne honte
Nageray nud en la Mer Helleſponte :
Car il y ha diſtance aſſez petite
De la Cité Abydaine où j'habite,
Juſques chez toy : fay moy, ſans plus, ce tour

De me monftrer fur le haut de ta Tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Devers la nuict, afin qu'en le voyant
Je fois d'Amour le navire fans voile,
Ayant fur Mer ton flambeau pour eftoille :
Auffi afin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ny Orion cruel & pluvieux,
Ne le train fec du chariot des Cieux,
Qui de venir me pourroit bien garder
A ce doux port, ou je veux aborder.
Mais par fus tout (helas ma chere dame)
Si tu ne veux qu'acoup je perde l'Ame,
Pren garde aux vents, vueilles avoir le foing,
Que trop efmeus n'eftaingnent au befoing
Le cler flambeau conducteur de ma vie.
Si au furplus de favoir as envie,
Quel eft mon nom, Leander je m'appelle
Mary d'Ero, la gracieufe & belle.
Ainfi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage entre eux clos & fecret,
Et de garder tout l'ordre taciturne,
Servant au fait de s'amitié nocturne,
Dont le flambeau feroit feul tefmoingnage :
En promettant tout d'un mefme courage,
Elle, de faire efclairer le brandon :
Luy, de fe mettre en l'eau à l'abandon.
Puis confirmans la nuict des efpoufailles,
Par un baifer donné en fianfailles,
Force leur fut (à regret & envis)
Se feparer, & rompre leur devis.
Si s'en alla Ero en fa Tour haute,
Et Leander (afin que par fa faute

Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Marquoit de l'œil le chemin de la Tour,
Et navigeoit vers Abyde tendant.
Pensez en vous quantesfois ce pendant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'Amoureux exercice.
Or avoit ja la nuict, d'eux attendue,
Sa robe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander, le plus beau des amans,
Qui sur le bort de la Mer pour nager
Attend, pied quoy, le luisant messager
De ses Amours : & guette, de ce pas,
Le luminaire & feu de son trespas,
Lequel luy doibt de loing monstrer par signes
Le droit chemin des nopces clandestines.
Si tost qu'Ero veit que la nuict ombreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Soingneusement, comme elle avoit promis,
Ha le flambeau en evidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé,
Que Leander né fust tout enflammé
Du feu d'Amour : si que son cueur ravy,
Et le flambeau, s'allumoient à l'envy.
Bien est il vray qu'oyant les sons horribles
Que font en Mer ces grands ondes terribles,
Il eut en soy frayeur de prime face,
Mais peu à peu, prenant cueur & audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :
Amour est dur, la Mer cruelle aussi :
Un bien y ha, ce n'est qu'eau en la Mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
Sus donc mon cueur, pren le feu de ta part,

Et ne crains l'eau, qui en la Mer s'efpart :
A ce coup faut qu'en Amours me fecondes :
De quoy crains tu les vagues, & les ondes?
O cueur d'amant, n'as-tu point congnoiffance,
Que Venus print des ondes fa naiffance?
Et qu'elle ha force & domination
Deffus la Mer, & fur l'affection
Qui nous conduit? Mis à fin ce propos,
Il defpouilla fes membres bien difpos :
Et des deux mains fes habits defliez
Autour du Col ha ferrez & liez :
Puis s'efloingnant du bort, un peu en ça,
D'un faut de courfe en la Mer fe lança,
Tirant tousjours vers la claire Lanterne :
Et tellement en la Mer fe gouverne,
Que luy tout feul navigant vers fa Dame,
Eftoit fa Nef, fon paffeur, & fa rame.
Ero tandis, que des Creneaux efclaire,
De fon Manteau couvroit la Lampe claire,
Quand s'eflevoit quelque nuifible vent,
Et la garda d'efteindre bien fouvent :
Jufques à tant que Leander paffé,
Au port de Sefte arriva tout laffé :
Et que la Vierge en fa tour haute & forte
Le feit monter : mais fçachez qu'à la porte
Elle embraffa d'Amour & d'aife pleine,
Son cher efpoux quafi tout hors d'aleine,
Ayant encor fes blancs cheveux mouillez
Tous degoutans, & d'efcume fouillez.
Lors le mena dedans fon Cabinet :
Et quand fon corps eut effuyé bien net,
D'huile rofat bien odorant l'oignit,
Et de la Mer la fenteur eftaingnit.

En un lict haut adonques il ſe couche,
Et elle aupres, qui ſa vermeille bouche :
Ouvrit, ainſi parlant à ſon eſpoux,
Auquel encor bien fort battoit le poulx :
Amy, tu as beaucoup de travail pris,
Plus qu'autre eſpoux n'en ha onc entrepris :
Amy, tu as de travail pris beaucoup
Aſſez te doibs contenter pour un coup
De l'eau ſallée, & de l'odeur mauvaiſe
De la marine : or te mets à ton aiſe,
Et en mon ſein (cher amy qui tant vaux)
Enſevely tes labeurs & travaux.
Leandre adonc la ceinture impollue,
Qu'elle portoit, ſoudain luy ha tollue
D'autour du corps, & entrerent tous nuds
Aux ſaintes loix de la douce Venus.
Helas c'eſtoient des nopces, mais ſans danſes.
C'eſtoit un lict, mais lict ſans accordances
D'hymnes chantez : nul Poëte on n'y veit,
Qui du ſacré mariage eſcrivit :
Cierge beneit aucun n'y fut poſé,
Pour illuſtrer le lict de l'eſpouſé :
Là meneſtriers ne ſonnerent aubades :
Là balladins ne getterent gambades :
Chants nuptiaux point n'y furent chantez
Par les amis, & les deux parentez :
Ainçois à l'heure à coucher diſpoſée
Silence feit le lict de l'eſpouſée :
Et l'ornement, & principale cure
De ceſte feſte, eſtoit la nuict obſcure :
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
Ne veit jamais couché dedans ce lict
Le marié, car ſans jour & ſans guide,

Tous les matins repaſſoit vers Abyde,
Inſatiable, & plein d'ardant deſir
De retourner au nocturne plaiſir.
  Quant à Ero, pour ſi ſeurement faire,
Que ſes parens ne congneuſſent l'affaire,
Tousjours d'habit de Nonnain ſe veſtoit,
Et de jour, Vierge, & de nuict Femme eſtoit.
  O quantesfois le beau jour evident
Ont ſouhaitté deſcendre en Occident!
  Ainſi leur grande amitié conduiſoient,
Et en plaiſir ſecret ſe deduiſoient :
Mais peu veſcu ont en ceſte maniere,
Et peu jouy de l'Amour mariniere,
Car dès que vint le bruineux Yver,
Voicy les vents tous eſmeus arriver,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile, & battoient juſqu'au fons.
Faiſans mouvoir d'Orage horriblement
Toute la Mer, çà & là, tellement
Que les Nochers, fuyans les eaux irées,
Avoient aux ports leurs voiles retirées.
  Mais le fort Vent, ne l'Yver, ne l'Orage
N'eſpouventa jamais ton fort courage,
O Leander! Ains la Lampe allumée
Deſſus la Tour à l'heure accoutumée,
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulſe, & la maligne.
  Helas Ero de bon ſens deſporveuē,
Devoit l'Yver ſe paſſer de la veuē
De ſon amy : ſans plus faire reluire
Le Brandon preſt à ſes plaiſirs deſtruire.
Mais deſtinée à ſon malheur la meine,
Si fait Amour : car de ſon plaiſir pleine

Mit ſur la Tour le flambeau, ſans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.
Or eſtoit nuict, quand les Vents vehemens,
Par merveilleux & divers ſoufflemens
Poulſans l'un l'autre, en Mer ſe remuerent.
Et, peſlemeſle, en fureur ſe ruerent
Sur le rivage : à celle mauvaiſe heure,
Le povre Amant, que Faux eſpoir aſſeure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Eſtoit porté des bruyantes & groſſes
Vagues de Mer. Ja les ondes enſemble
S'entrebattoient : l'eau ſallée s'aſſemble
Tout en un mot : les flots ſont juſqu'aux Cieux :
La Terre eſmeuë eſt des vents en tous lieux
Par leur combat : car Boreas ſe vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre :
Si que l'orage en Mer bruyante eſpars
Inevitable eſtoit de toutes pars.
Leandre alors, qui maux intolerables
Avoit ſouffert des ondes implacables,
Prioit Venus de luy eſtre opportune :
Prioit Tethys, ſe vouoit à Neptune :
Et n'oublia de dire à Boreas,
O Aquilon qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Entens à moy : mais nul Dieu aquatique
A ſon prier n'ha l'Oreille inclinée,
Et n'ha l'Amour ſceu vaincre deſtinée :
Car tout rompu de ceſte impetueuſe
Emotion de la Mer fluctueuſe,
Aux jambes eut les puiſſances debiles ·
Ses bras mouvans devindrent immobiles :
Et en ſa gorge entroit avec l'eſcume

Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
Finalement le vent par ſa rudeſſe,
Eſteindre vint la Lanterne traiſtreſſe,
Avec la vie, & l'ardante amitié
De Leander digne de grand' pitié.
Tandis Ero avoit ſes beaux yeux vers
Tousjours au guet, vigilans & ouvers,
Et lors ſur piedz pleurant, penſant, reſvant,
La miſerable, en ſa face levant,
Va voir du jour la claire eſtoille Aurore,
Et ne voit point ſon cher eſpoux encore.
Parquoy, eſtant ja eſtaint le flambeau,
Deçà, delà, jetta ſon œil tant beau
Sur le grand dos de la Mer, pour ſavoir
Si ſon amy navigant pourra voir :
Mais, las, ſi toſt qu'elle eut jetté ſa veuë
Encontre bas, la povre deſpourveuë
Va voir au pied de la Tour, deſciré
Contre les Rocs, ſon amy deſiré :
Dont par fureur rompit ſon veſtement
Autour du ſein : puis tout ſubitement,
Jettant un cry de perſonne inſenſée,
Du haut en bas de la tour s'eſt lancée
Ainſi Ero mourut le cueur marry,
D'avoir veu mort Leander ſon mary :
Et apres mort, qui Amans deſaſſemble,
Se ſont encor tous deux trouvez enſemble.





SIX SONNETS

DE PETRARQUE

SUR

LA MORT DE SA DAME LAURE

VOI CH'ASCOLTATE IN RIME SPARSE IL SUONO

Vous qui oyez en mes rimes le ſon
D'iceux ſouſpirs, dont mon cueur nourriſſoye,
Lors qu'en erreur ma jeuneſſe paſſoye,
N'eſtant pas moy, mais bien d'autre façon :
De vains travaux dont fey rime & chanſon,
Trouver m'attens (mais qu'on les liſe & voye)
Non pitié ſeule, ains excuſe en la voye,
Ou lon congnoiſt Amour ce faux garſon.
Si voy je bien maintenant & entens
Que long temps fu au peuple paſſetemps,

Dont, à part moy, honte le cueur me ronge :
Ainſi le fruict de mon vain exercice
C'eſt repentance, avec honte, & notice,
Que ce qui plaiſt au Monde n'eſt que ſonge.

O PASSI SPARSI, O PENSIER' VAGHI E PRONTI

O Pas eſpars ! O penſées ſoudaines !
O aſpre ardeur ! O memoire tenante !
O cueur debile ! O voulonté puiſſante !
O vous mes yeux ! non plus yeux mais fontaines !
O branche, honneur des vainqueurs capitaines !
O ſeule enſeigne aux Poëtes duiſante !
O douce erreur ! qui ſous vie cuiſante
Me fait aller cherchant & monts & plaines.
O beau viſage, où Amour met la bride !
Et l'eſperon, dont il me poinct & guide
Comme il luy plaiſt, & deffenſe y eſt vaine.
O gentils cueurs, & ames amoureuſes
S'il en fut onc ! & vous ombres paoureuſes,
Arreſtez vous pour voir quelle eſt ma peine.

CHI VUOL VEDER QUANTUNQUE PUO NATURA

Qui voudra voir tout ce que peult Nature,
Contempler vienne une qui en tous lieux
Eſt un Soleil, un Soleil à mes yeux,
Voire aux travaux qui de Vertu n'ont cure.

Et vienne toſt, car Mort prend (tant eſt dure)
Premier les bons, laiſſant les vicieux :
Puis ceſte cy s'en va du reng des Dieux :
Choſe mortelle & belle, bien peu dure.
S'il vient à temps, verra toute beauté,
Toute vertu, & meurs de royauté,
Joints en un corps par merveilleux ſecret :
Alors dira que muette eſt ma rime,
Et que clarté trop grande me ſupprime :
Mais ſi trop tarde, aura tousjours regret.

LASCIATO HAI MORTE SENZA SOLE IL MONDE

Mort, ſans Soleil tu as laiſſé le monde,
Froid & obſcur : ſans arc l'aveugle Archer :
Graces, beautez, preſtes à trebucher :
Moy deſolé en angoiſſe profonde.
Bas, & bannis ſont honneur & faconde :
Seul faché ſuis : ſeul né à me facher :
Car de vertu feis la plante arracher,
C'eſt la premiere, où prendrons la ſeconde ?
Plaindre devroient l'Air, la Mer, & la Terre,
Le genre humain, qui comme anneau ſans pierre
Eſt demeuré, ou comme un Pré ſans fleurs :
Le Monde l'eut, ſans la congnoiſtre à l'heure :
Je la congneu, qui maintenant la pleure :
Si feit le Ciel, qui s'orne de mes pleurs.



GLI ANGELI ELETTI, E L'ANIME BEATE

Le premier jour que trefpaſſa la belle,
Les purs eſprits, les Anges precieux,
Saintes & ſaints, citoyens des hauts Cieux,
Tous esbahis vindrent à lentour d'elle :
Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce diſoient ilz) apparoiſt à nos yeux ?
Nous n'avons veu du monde vitieux
Monter ça haut encor une Ame telle.
Elle, contente avoir changé demeure,
Se parangone aux Anges d'heure à heure :
Puis coup à coup derriere ſoy regarde,
Si je la ſuy : il ſemble qu'elle attend :
Dont mon Deſir ailleurs qu'au Ciel ne tend :
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

DA PIU BEGLI OCCHI E DAL PIU CHIARO VISO

Des plus beaux yeux, & de plus clair viſage
Qui onques fut, & des beaux cheveux longs,
Qui faiſoient l'Or, & le Soleil moins blonds,
Du plus doux ris, & du plus doux langage,
Des bras & mains, qui euſſent en ſervage,
Sans ſe bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef, juſqu'aux talons
Sembloit divin, plus qu'humain perſonnage,
Je prenois vie. Or d'elle ſe conſolent
Le Roy celeſte, & ſes courriers qui volent,

Me laiſſant nud, aveugle en ce bas eſtre :
Un ſeul confort attendant à mon dueil,
C'eſt que la haut, elle qui fait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puiſſe eſtre.

EPITAPHE DE MADAME LAURE

En petit lieu comprins vous povez voir
Ce qui comprent beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue, le devoir,
Furent vaincus de l'Amant par l'Aymée.
O gentil' Ame eſtant tant eſtimée !
Qui te pourra louër qu'en ſe taiſant?
Car la parolle eſt tousjours reprimée,
Quand le ſubjet ſurmonte le diſant.



LES

CINQUANTE-DEUX

PSEAUMES DE DAVID

Traduitz en rithme Françoise,
ſelon
la verité Hebraïque,

PAR

CLEMENT MAROT

AVEC PLUSIEURS AUTRES COMPOSITIONS,
TANT DUDIT AUTHEUR,
QUE D'AUTRES, NON JAMAIS ENCORES IMPRIMÉES.

NIC. BORBONII

VANDOPERANI POËTÆ, TETRASTICHON

Nemo negat, nihil esse sacris divinius odis.
Quas canit Hebræi regia Musa senis.
Has patrio interpres ita transtulit ore Marotus,
Prorsus ut Authoris pectus adesse putes.

DISTICHON

Desinite Hebræam nunc Galli discere linguam.
Discunt Hebræi Gallica verba loqui.

PSEAUME IX

Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion.



CLEMENT MAROT

AU ROY TRES-CHRESTIEN FRANÇOYS PREMIER DE CE NOM

SUR LA TRADUCTION DES PSEAUMES DE DAVID

SALUT

Ja n'eſt beſoing, Roy qui n'as ton pareil,
Me ſoucier, ne demander conſeil
A qui je doy dedier ceſt ouvrage :
Car outre encor qu'en toy giſt mon courage,
Tant eſt ceſt' œuvre & Royal & Chreſtien,
Que de ſoy meſme il ſe dit eſtre tien,
Qui as par droit de Treſchreſtien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que ceſtuy-là, qui meu du ſaint Eſprit,
A le ditter & le chanter ſe prit.
  Certainement la grande conferance
De ta hauteur, avec ſa preference,
Me monſtre au doigt, qu'à toy le dedier,
C'eſt à ſon point la choſe approprier :

Car il fut Roy de prudence veſtu,
Et tu es Roy tout orné de vertu :
Dieu le donna aux peuples Hebraïques,
Dieu te devoit, ce penſe je, aux Galliques :
Il eſtoit Roy, des ſiens fort honoré :
Tu es des tiens, peu s'en faut, adoré :
Fort bien porta ſes fortunes adverſes,
Fort conſtamment les tiennes tu renverſes :
Savoir voulut toutes ſciences bonnes,
Et qui eſt celle à quoy tu ne t'adonnes ?
En Dieu remit & ſoy & ſon affaire,
Tu as tresbien le ſemblable ſeu faire :
Il eut enfin la paix par luy requiſe,
Tant quiſe l'as qu'en fin tu l'as aquiſe.
Que diray plus ? vous eſtes les deux Roys,
Qui au milieu des Martiaux defrois
Avez aquis nom d'immortalité :
Et qui durant paix & tranquilité,
L'avez aquis par ſciences infuſes,
Daignans tous deux tant honorer les Muſes,
Que d'employer la meſme forte dextre
Sceptre portant, & aux armes adextre,
A faire eſcrits, qui ſi grande force ont,
Qu'en rien ſubjets à la mort ilz ne ſont.
O donques Roy, pren l'œuvre de David,
Oeuvre plus toſt de Dieu qui le ravit :
D'autant que Dieu ſon Apollo eſtoit,
Qui luy en train & ſa harpe mettoit.
Le ſaint Eſprit eſtoit ſa Calliope,
Son Parnaſſus, montagne à double croppe,
Fut le ſommet du haut Ciel Cryſtallin :
Finalement, ſon ruiſſeau Cabalin
De grace fut la Fontaine profonde,

Ou à grans traits il beut de la claire onde,
Dont il devint Poëte en un moment,
Le plus profond deſſous le firmament :
Car le ſubjet, qui la plume en la main
Prendre luy feit, eſt bien autre qu'humain.
 Ici n'eſt pas l'adventure d'Enée,
Ne d'Achilles la vie demenée :
Fables n'y ſont plaiſantes menſongeres,
Ne des mondains les amours trop legeres :
Ce n'eſt pas cy le Poëte eſcrivant
Au gré du corps, à l'eſprit eſtrivant.
Ses Vers divins, ſes Chanſons meſurées,
Plaiſent, ſans plus, aux Ames bienheurées :
Pource que là trouvent leur doux amant
Plus ferme & clair que nul vray Diamant :
Et que ſes faits, ſa bonté, & ſon pris
Y ſont au long recitez & compris.
 Icy ſont donc les louanges eſcrites
Du Roy des Roys, du Dieu des exercites ·
Icy David, le grand Prophete Hebrieu,
Nous chante & dit, quel eſt ce puiſſant Dieu,
Qui de Berger en grand Roy l'erigea,
Et ſa houlette en ſceptre luy changea.
Vous y orrez de Dieu la pure Loy
Plus clair ſonner qu'Argent de fin alloy :
Et y verrez quelz maux & biens adviennent
A tous ceux là qui la rompent & tiennent.
 Icy ſa voix ſur les reprouvez tonne :
Et aux eſleus toute aſſeurance donne,
Eſtant aux uns auſſi doux & traitable,
Qu'aux autres eſt terrible & redoutable.
Icy oyt on l'eſprit de Dieu, qui crie
Dedans David, alors que David prie :

Et fait de luy, ne plus ne moins que fait
De ſa muſette un bon joueur parfait.
Chriſt y verrez par David figuré,
Et ce qu'il ha pour nos maux enduré,
Voire mieux peint, mille ans ains ſa venuë,
Qu'apres la choſe eſcrite & advenuë
Ne le peindroient (qui eſt cas bien eſtrange)
Le tien Janet, ne le tien Miquel l'Ange.
Qui bien y lit, à congnoiſtre il apprend
Soy, & celuy qui tout voit & comprend :
Et y orra ſur la harpe chanter,
Que d'eſtre rien, rien ne ſe peult vanter :
Et qu'il eſt tout en ſes faits. Quant au reſte,
Fort admirable icy ſe manifeſte,
Soit par l'effect des grands ſignes monſtrez :
Aux ſiens eſtans par Pharaon outrez :
Soit par le grand & merveilleux chef d'œuvre
Du Ciel vouſté, qui toutes choſes cœuvre :
Ou par les cours que fait l'obſcure nuict,
Et le clair jour, qui par compas la ſuit :
Soit par la Terre en l'Air eſpars pendue,
Ou par la Mer autour d'elle eſpandue,
Ou par le tout qui aux deux prent naiſſance :
Surquoy il veult qu'ayons toute puiſſance,
Nous apprenant à le glorifier,
Et de quel cueur nous faut en luy fier.
O gentils cueurs, & ames amoureuſes,
S'il en fut onc, quand ſerez langoureuſes,
D'infirmité, priſon, peché, ſoucy,
Perte, ou opprobre, arreſtez vous icy :
Eſpece n'eſt de tribulation,
Qui n'ayt icy ſa conſolation :
C'eſt un jardin plein d'herbes & racines,

Ou de tous maux fe trouvent medecines.
Quant eſt de l'art aux Mufes referve,
Homere Grec ne l'ha mieux obfervé :
Defcriptions y font propres & belles :
D'affections, il n'en eſt point de telles :
Et trouveras, Sire, que fa couronne,
Ne celle là qui ton chef environne,
N'eſt mieux ne plus de gemmes entournée,
Que fon œuvre eſt de figures ornée :
Tu trouveras le fens en eſtre tel,
Qu'il rend là haut fon David immortel,
Et immortel ça bas fon Livre : pource
Que l'Eternel en eſt premiere fource :
Et voulontiers toutes chofes retiennent
Le naturel du lieu dont elles viennent.
Pas ne faut donc qu'apres de luy Horace
Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace :
Car par fus luy vole noſtre Poëte,
Comme feroit l'Aigle fur l'Alouëtte :
Soit à efcrire en beaux Lyriques Vers,
Soit à toucher la Lyre en fons divers.
N'ha-il fouvent au doux fon de fa Lyre,
Bien appaifé de Dieu courroucé l'ire ?
N'en ha-il pas fouvent de ces bas lieux
Les efcoutans ravy jufques aux cieux :
Et fait ceffer de Saul la manie,
Pendant le temps que duroit l'armonie ?
Si Orpheus jadis l'euſt entendue
La fienne il euſt à quelqu'arbre pendue :
Si Arion l'euſt ouy refonner,
Plus de la fienne il n'euſt voulu fonner :
Et fi Phebus un coup l'euſt efcoutée,
La fienne il euſt en cent pieces boutée :

Au moins laiſſé le ſonner pour l'ouïr,
Afin d'apprendre & de ſe resjouïr :
En luy quittant ſon Laurier, de bon cueur,
Comme en eſcrits & en armes vainqueur.
Or ſont en l'Air perdus les plaiſans ſons
De ceſte Lyre, & non pas ſes chanſons.
Dieu ha voulu, juſqu'icy, qu'en ſon Temple
Par ces beaux Vers on le serve & contemple.
Bien eſt-il vray, comme encores ſe voit,
Que la rigueur du long-temps les avoit
Rendus obſcurs, & durs d'intelligence :
Mais tout ainſi qu'aveques diligence
Sont eſclaircis, par bons eſprits ruſez,
Les eſcriteaux des vieux fragments uſez :
Ainſi, ô Roy, par les divins eſprits
Qui ont ſous toy Hebrieu langage apris,
Nous ſont jettez les Pſeaumes en lumiere,
Clairs, & au ſens de la forme premiere :
Dont apres eux, ſi peu que faire ſay,
T'en ay traduit, par maniere d'eſſay,
Trente, ſans plus, en ton noble langage
Te ſuppliant les recevoir, pour gage
Du reſidu, qui ja t'eſt conſacré,
Si les voir tous il te venoit à gré.

AU ROY ENCORES

Puis que voulez que je pourſuive, ô Sire,
L'œuvre Royal du Pſautier commencé,
Et que tout cueur aymant Dieu le deſire,
D'y beſongner me tien pour diſpenſé :

S'en ſente donc, qui voudra, offenſé,
Car ceux à qui un tel bien ne peult plaire
Doivent penſer : ſi ja ne l'ont penſé,
Qu'en vous plaiſant me plaiſt de leur deſplaire.

AUX DAMES DE FRANCE

TOUCHANT LESDITS PSEAUMES

Quand viendra le ſiecle doré
Qu'on verra Dieu ſeul adoré,
Loué, chanté, comme il l'ordonne,
Sans qu'ailleurs ſa gloire lon donne ?
Quand n'auront plus ne cours ne lieu
Les chanſons de ce petit Dieu
A qui les Peintres font des aiſles ?
O vous Dames & Damoiſelles
Que Dieu feit pour eſtre ſon Temple
Et faites, ſous mauvais exemple,
Retentir & chambres & ſales
De chanſons mondaines ou ſales,
Je veux icy vous preſenter
De quoy, ſans offenſe, chanter,
Et ſachant que point ne vous plaiſent
Chanſons qui de l'amour ſe taiſent :
Celles qu'icy preſenter j'oſe
Ne parlent, certes, d'autre choſe :
Ce n'eſt qu'amour, amour luy meſme,
Par ſa ſapience ſupreme,
Les compoſa, & l'homme vain
N'en ha eſté que l'eſcrivain.

Amour, duquel parlant je voys,
Ha fait en vous langage & voix
Pour chanter ces hautes louanges,
Non point celles des Dieux eſtranges.
Qui n'ont ne povoir, ny aveu
De faire en vous un ſeul cheveu.
L'amour dont je veux que chantez
Ne rendra vos cueurs tourmentez
Ainſi que l'autre : mais, ſans doute,
Il vous remplira l'ame toute
De ce plaiſir ſolacieux
Que ſentent les Anges aux cieux :
Car ſon Eſprit vous fera grace
De venir prendre en vos cueurs place,
Et les convertir & muer,
Faiſant vos levres remuer,
Et vos doigts ſur les eſpinettes,
Pour dire ſaintes chanſonnettes.
O bien heureux qui voir pourra
Fleurir le temps, que l'on orra
Le Laboureur à ſa charrue,
Le Charretier parmy la rue,
Et l'artiſan en ſa boutique,
Aveques un Pſeaume ou Cantique
En ſon labeur ſe ſoulager :
Heureux qui orra le Berger,
Et la Bergère au bois eſtans,
Faire que rochers & eſtangs,
Apres eux chantent la hauteur
Du ſaint nom de leur Createur.
Souffrirez vous qu'à joye telle
Plus toſt que vous, Dieu les appelle ?
Commencez, Dames, commencez :

Le Siecle doré avancez,
En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce ſaint Cancionnaire :
Afin que du monde s'envolle
Ce Dieu inconſtant d'Amour folle,
Place faiſant à l'amiable
Vray Dieu d'amour non variable.

E. PASQUIER AU LECTEUR

Clement Marot en rendant ſon Autheur,
De ſi treſpres l'ha ſuivy à la trace,
Qu'on jugeroit, tant il ha bonne grace,
Qu'il ha eſté luy meſme l'Inventeur.





CINQUANTE DEUX

PSEAUMES DE DAVID

PSEAUME I

Beatus vir, qui non abiit.

ARGUMENT

Ce Pſeaume chante que ceux ſont bienheureux, qui rejettans les meurs & le conſeil des mauvais, s'adonnent à congnoiſtre & mettre à effect la Loy de Dieu : & malheureux ceux qui ſont au contraire.

PROPRE POUR CONSOLER LES BONS CHRESTIENS



Qui au conſeil des malings n'ha eſté,
Qui n'eſt au trac des pecheurs arreſté,
Qui des moqueurs au banc place n'ha priſe :
Mais nuict & jour la Loy contemple & priſe
De l'Eternel, & en eſt deſireux,
Certainement ceſtuy là eſt heureux.

Et ſi ſera ſemblable à l'arbriſſeau
  Planté au long d'un clair courant ruiſſeau,
  Et qui ſon fruict en ſa ſaiſon apporte,
Duquel auſſi la fueille de chet morte :
  Si qu'un tel homme, & tout ce qu'il fera,
  Tousjours heureux & proſpere ſera.
Pas les pervers n'auront telles vertus,
  Ainçois ſeront ſemblables aux feſtus,
  Et à la poudre au gré du vent chaſſée.
Parquoy ſera leur cauſe renverſée
  En jugement, & tous ces réprouvez
  Au reng des bons ne ſeront point trouvez.
Car l'Eternel les juſtes congnoiſt bien,
  Et eſt ſoingneux, & d'eux, & de leur bien :
  Pourtant auront felicité qui dure.
Et pour autant qu'il n'ha ne ſoing ne cure
  Des mal vivans, le chemin qu'ils tiendront,
  Eux, & leurs faits, en ruïne viendront.

PSEAUME II

Quare fremuerunt gentes ?

ARGUMENT

Icy voit-on, comment David & ſon Royaume ſont vraye figure, & indubitable Prophetie de Jeſus Chriſt, & de ſon Regne.

PROPRE CONTRE LES JUIFS

POURQUOY font bruit, & s'aſſemblent les gens ?
  Quelle folie à murmurer les meine ?

Pourquoy ſont tant les peuples diligens
A mettre ſus une entrepriſe vaine ?
Bandez ſe ſont les grands Roys de la terre,
Et les Primats ont bien tant preſumé,
De conſpirer & vouloir faire guerre
Tous contre Dieu, & ſon Roy bien aymé.
Diſans, entre eux, deſrompons & briſons
Tous les liens dont lier nous pretendent :
Au loing de nous jettons & meſpriſons
Le joug, lequel mettre ſur nous s'attendent.
Mais ceſtuy là, qui les hauts Cieux habite,
Ne s'en fera que rire de là haut :
Le tout puiſſant de leur façon deſpite
Se moquera : car d'eux il ne luy chaut.
Lors, s'il luy plaiſt, parler à eux viendra
En ſon courroux, plus qu'autre eſpoventable :
Et tous enſemble eſtonnez les rendra
En ſa fureur, terrible & redoutable.
Roys, dira-il, d'où vient ceſte entrepriſe ?
De mon vray Roy j'ai fait election :
Je l'ay ſacré, ſa couronne il ha priſe
Sur mon treſſaint & haut mont de Sion.
Et je, qui ſuis le Roy, qui luy ay pleu,
Racompteray ſa ſentence donnée :
C'eſt, qu'il m'a dit : Tu es mon Fils eſleu,
Engendré t'ay ceſte heureuſe journée.
Demande moy, & pour ton heritage
Subjets à toy tous peuples je rendray :
Et ton Empire aura ceſt avantage,
Que juſqu'aux bors du monde l'eſtendray.
Verge de fer en ta main porteras,
Pour les dompter, & les tenir en ſerre :
Et s'il te plaiſt, menu les briſeras,

Auſſi aiſé comme un vaiſſeau de terre.
Maintenant donc, ô vous, & Roys, & Princes,
Plus entendus & ſages devenez :
Juges auſſi de terres & provinces,
Inſtruction à ceſte heure prenez.
Du Seigneur Dieu ſerviteurs rendez vous.
Craingnez ſon ire, & luy vueillez complaire :
Et d'eſtre à luy vous resjoüiſſez tous
Ayans tousjours crainte de luy deſplaire.
Faites hommage au Filz qu'il vous envoye,
Que courroucé ne ſoit amerement :
Afin auſſi que de vie & de voye
Ne periſſiez trop malheureuſement.
Car tout à coup ſon courroux rigoureux
S'embraſera, qu'on ne s'en donra garde.
O combien lors ceux là ſeront heureux,
Qui ſe ſeront mis en ſa ſauvegarde !

PSEAUME III

Domine quid multiplicati ſunt ?

ARGUMENT

David aſſailly d'une groſſe armée, s'eſtonne du commencement, puis prend une ſi grande ſiance en Dieu, qu'apres l'avoir imploré, il s'aſſeure de la victoire.

PROPRE POUR UN CHEF DE GUERRE MOINS BIEN ACCOMPAIGNÉ QUE SON ENNEMY

O Seigneur que de gens
A nuire diligens,

Qui me troublent & grievent!
Mon Dieu que d'ennemis,
Qui aux champs ſe ſont mis,
Et contre moy s'eſlevent!
Certes pluſieurs j'en voy,
Qui vont diſant de moy,
Sa force eſt abolie :
Plus ne trouve en ſon Dieu
Secours en aucun lieu :
Mais c'eſt à eux folie.
Car tu es mon treſſeur
Bouclier & deffenſeur,
Et ma gloire eſprouvée :
C'eſt toy, à brief parler,
Qui fais que puis aller
Haut la teſte levée.
J'ay crié de ma voix
Au Seigneur maintesfois,
Luy faiſant ma complainte :
Et ne m'ha repoulſé,
Mais tousjours exaucé,
De ſa Montagne ſainte.
Dont coucher m'en iray,
En ſeurté dormiray,
Sans crainte de melgarde :
Puis me reſveilleray,
Et ſans peur veilleray,
Ayant Dieu pour ma garde
Cent mill' hommes de front
Craindre ne me feront,
Encor qu'ils l'entreprinſent :
Et que pour m'eſtonner,
Clorre & environner

De tous coſtez me vinſent.
Vien donc, declaire toy
Pour moy, mon Dieu, mon Roy,
Qui de buffes renverſes
Mes ennemis mordents,
Et qui leur romps les dens
En leurs bouches perverſes.
C'eſt de toy, Dieu treshaut,
De qui attendre faut
Vray ſecours & deffenſe :
Car ſur ton peuple eſtends
Tousjours, en lieu & temps,
Ta grand' beneficence.

PSEAUME IV

Cùm invocarem, exaudivit me.

ARGUMENT

En la conſpiration d'Abſalon, il invoque Dieu, & reprend les Princes d'Iſraël, conſpirans contre luy, les appellant à repentance, & conclud qu'il ſe trouve bien de ſe fier en Dieu.

POUR UN PRINCE QU'ON VEUT DEPOSER DE SON THROSNE

QUAND je t'invoque, helas, eſcoute,
O Dieu de ma cauſe & raiſon :
Mon cueur ſerré au large boute :
De ta pitié ne me reboute,
Mais exauce mon oraiſon.
Juſques à quand, gens inhumaines,
Ma gloire abbatre taſcherez ?

Jusques à quand emprises vaines
Sans fruict, & d'abusion pleines
Aymerez vous, & chercherez?
Sachez puis qu'il le convient dire,
Que Dieu, pour son Roy gracieux
Entre tous m'ha voulu eslire :
Et si à luy crie & souspire.
Il m'entendra de ses hauts Cieux.
Tremblez donques de telle chose,
Sans plus contre son vueil pecher :
Pensez en vous ce que propose
Dessus vos licts, en chambre close,
Et cessez de plus me facher.
Puis offrez juste sacrifice
De cueur contrit, bien humblement,
Pour repentance d'un tel vice :
Mettant au Seigneur Dieu propice
Vos fiances entierement.
Plusieurs gens disent, Qui sera-ce
Qui nous fera voir force biens?
O Seigneur, par ta sainte grace,
Vueilles la clarté de ta face
Eslever sur moy & les miens.
Car plus de joye m'est donnée
Par ce moyen (ô Dieu treshaut)
Que n'ont ceux qui ont grand' année
De froment, & bonne vinée,
D'huiles, & tout ce qu'il leur faut.
Si qu'en paix & en seurté bonne
Coucheray & reposeray :
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne
Et elle seule espoir me donne,
Que seur & seul regnant seray.

PSEAUME V

Verba mea auribus percipe

ARGUMENT

David en exil ayant beaucoup ſouffert, & ſ'attendant ſouffrir davantage par les flatteurs qui eſtoient autour de Saul, dreſſe ſa priere à Dieu : puis ſe conſole, quand il penſe que le Seigneur ha tousjours les mauvais en hayne, & qu'il favoriſe les bons.

PROPRE CONTRE LES CALUMNIATEURS

Aux parolles que je veux dire
Plaiſe toy l'oreille preſter,
Et à congnoiſtre t'arreſter,
Pourquoy mon cueur penſe & ſouſpire,
Souverain Sire.
Enten à la voix treſardante
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
Veu que tant ſeulement à toy
Ma ſupplication preſente
J'offre & preſente.
Matin, devant que jour il faſſe,
S'il te plaiſt, tu m'exauceras :
Car bien matin prié ſeras
De moy, levant au Ciel la face,
Attendant grace.
Tu es le vray Dieu, qui meſchance
N'aymes point, ne malignité :
Et avec qui, en verité,
Malfaiteurs n'auront accointance,
Ne demourance.

Jamais le fol & temeraire
  N'ofe apparoir devant tes yeux :
  Car tousjours te font odieux
  Ceux qui prennent plaifir à faire
      Mauvais affaire.
Ta fureur perd & extermine
  Finalement tous les menteurs :
  Quant aux meurtriers & decepteurs,
  Celuy qui terre & Ciel domine
      Les abomine.
Mais moy, en la grand' bonté mainte,
  Laquelle m'as fait favourer,
  Iray encore t'adorer
  En ton Temple, en ta Maifon fainte,
      Deffous ta crainte.
Mon Dieu, guide moy, & convoye,
  Par ta bonté, que ne fois mis
  Sous la main de mes ennemis :
  Et dreffé devant moy ta voye,
      Que ne forvoye.
Leur bouche rien de vray n'ameine :
  Leur cueur eft feint, faux, & couvert
  Leur gofier un fepulchre ouvert :
  De flatterie faulfe & vaine
      Leur langue eft pleine.
O Dieu, monftre leur qu'ilz mefprennent :
  Ce qu'ilz penfent faire, deffais :
  Chaffe les, pour leurs grans meffaits :
  Car c'eft contre toy qu'ilz fe prennent,
      Tant entreprennent !
Et que tous ceux fe resjoüiffent
  Qui en toy ont Efpoir & Foy :
  Joye auront fans fin deffous toy,

Avec ceux qui ton nom cheriſſent,
Et te beniſſent.
Car de bien faire tu es large
A l'homme juſte, ô vray Sauveur,
Et le couvres de ta faveur,
Tout ainſi comme d'une targe
Epeſſe & large.

PSEAUME VI

Domine ne in furore tuo arguas me.

ARGUMENT

David malade à l'extremité, ha horreur de la mort : & deſire, avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu : Puis tout à coup ſe resjouït de ſa convaleſcence & de la honte de ceux qui s'attendoient à ſa mort.

PROPRE POUR LES MALADES

Ne vueilles pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moy, qui t'ay irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay merité.
Ains, Seigneur, vien eſtendre
Sur moy ta pitié tendre,
Car malade me ſens :
Santé donques me donne,
Car mon grand mal eſtonne
Tous mes os, & mes ſens.

Et mon efprit fe trouble
  Grandement, & au double,
  En extreme foucy.
  O Seigneur plein de grace,
  Jufques à quand fera-ce
  Que me lairras ainfi ?
Helas, Sire, retourne :
  D'entour de moy deftourne
  Ce merveilleux efmoy :
  Certes grande eft ma faute,
  Mais, par ta bonté haute,
  De mourir garde moy.
Car en la mort cruelle
  Il n'eft de toy nouvelle,
  Memoire, ne renom :
  Qui penfes-tu qui die,
  Qui loüe, & pfalmodie
  En la foffe ton nom ?
Toute nuict tant travaille,
  Que lict, chalit, & paille,
  En pleurs je fay noyer :
  Et en eau goute à goute
  S'en va ma couche toute,
  Par fi fort larmoyer.
Mon œil pleurant fans ceffe,
  De defpit & deftreffe,
  En un grand trouble eft mis :
  Il eft envieilly d'ire
  De voir entour moy rire
  Mes plus grans ennemis.
Sus, fus, arriere iniques :
  Deflogez tyranniques,
  De moy tous à la fois :

Car le Dieu debonnaire,
De ma plainte ordinaire,
A bien ouï la voix.
Le Seigneur en arriere
N'ha point mis ma priere,
Exaucé m'ha des Cieux :
Receu ha ma demande,
Et ce que luy demande
Accordé m'a & mieux.
Donques honteux deviennent
Et pour vaincus ſe tiennent
Mes adverſaires tous :
Que chacun d'eux s'eſlongne
Subit, en grand' vergogne,
Puis que Dieu m'eſt ſi doux.

PSEAUME VII

Domine Deus meus in te ſperavi.

ARGUMENT

Il prie d'eſtre preſervé de la grande perſecution de Saul, & met en avant ſon innocence, requerant le Royaume à luy promis, & confuſion à ſes adverſaires. Finalement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, & en loüe Dieu.

POUR UN PRINCE QUI EN GUERRE A LE DROIT POUR SOY

Mon Dieu, j'ay en toy eſperance :
Donne moy donc ſauve aſſeurance

De tant d'ennemis inhumains,
Et fay que ne tombe en leurs mains :
Afin que leur chef ne me grippe,
Et ne me defrompe, & diffipe,
Ainfi qu'un Lyon devorant,
Sans que nul me foit fecourant.
Mon Dieu, fur qui je me repofe,
Si j'ay commis ce qu'il propofe,
Si de luy faire ay projetté,
De ma main tour de lafcheté,
Si mal pour mal j'ay voulu faire
A ceft ingrat, mais au contraire,
Si fait ne luy ay tour d'amy,
Quoy qu'à tort me foit ennemy,
Je veux qu'il me pourfuive en guerre,
Qu'il m'atteigne, & rue par terre,
Soit de ma vie ruïneur,
Et mette à neant mon honneur.
Leve toy donc, leve toy, Sire,
Sur mes ennemis, en ton ire :
Veille pour moy, que je fois mis
Au droit lequel tu m'as promis.
A grans troupeaux le peuple vienne
Au tour de la Majefté tienne :
Sois pour la caufe de nous deux
Haut eflevé au milieu d'eux.
Là des Peuples Dieu fera Juge :
Et alors mon Dieu, mon refuge,
Juge moy en mon equité,
Et felon mon integrité.
La malice aux malins confomme :
Et fouftien le droit & jufte homme,
Toy jufte Dieu, qui jufqu'aux fons

Sondes les cueurs mauvais & bons.
C'eſt Dieu, qui eſt mon aſſeurance,
Et mon pavois : j'ay eſperance
En luy, qui garde, & fait vainqueur
Un chacun qui eſt droit de cueur.
Dieu eſt le Juge veritable
De celuy qui eſt equitable :
Et de celuy ſemblablement,
Qui l'irrite journellement.
Si celuy qui taſche à me nuire
Ne ſe veult changer & reduire,
Dieu viendra ſon glaive aguiſer,
Et bander ſon arc, pour viſer.
Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes :
Il fait dards propres, & ſervans
A pourſuivre mes pourſuivans.
Et l'autre engendre choſe vaine,
Ne conçoit que travail & peine,
Pour enfanter (quoy qu'il en ſoit)
Le rebours de ce qu'il penſoit.
A caver une grande foſſe
Il met ſolicitude groſſe :
Mais en la foſſe qu'il fera
Luy-meſmes il trebuchera.
Le mal qu'il me forge & appreſte
Retournera deſſus ſa teſte :
Brief, je voy le mal qu'il commet
Luy deſcendre ſur le ſommet.
Dont louange au Seigneur je donne,
Pour ſa juſtice droite & bonne.
Et tant que terre hanteray,
Le nom du treshaut chanteray.

PSEAUME VIII

Domine, Dominus noſter, quàm admirabile.

ARGUMENT

Avec grande admiration, David celebre icy la merveilleuſe puiſſance du Createur de toutes choſes, & la grande bonté dont il ha daigné uſer envers l'homme, l'ayant fait tel qu'il eſt.

QUE TOUTE CREATURE DEVROIT SAVOIR ET CHANTER

O Noſtre Dieu, & Seigneur amiable,
Combien ton nom eſt grand & admirable
Par tout ce val terreſtre ſpacieux,
Qui ta puiſſance eſlève ſur les Cieux!
En tout ſe voit ta grand' vertu parfaite,
Juſqu'à la bouche aux enfans qu'on alaite :
Et rends par là confus & abbatu
Ton ennemy, qui nie ta vertu.
Mais quand je voy & contemple en courage
Tes Cieux, qui ſont de tes doigts haut ouvrage,
Eſtoilles, Lune, & ſignes differents,
Que tu as faits, & aſſis en leurs rengs,
Adonc je dy apart moy (ainſi comme
Tout esbahy) & qu'eſt-ce que de l'homme ?
D'avoir daigné de luy te ſouvenir,
Et de vouloir en ton ſoing le tenir?
Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reſte,
Fors eſtre Dieu : car tu l'as quant au reſte,
Abondamment de gloire environné,
Remply de biens, & d'honneur couronné.

Regner le fais fur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme Seigneur d'icelles;
Tu as, de vray, fans quelque exception,
Mis fous fes piedz tout en fubjection.
Brebis, & bœufs, & leur peaux, & leurs laines,
Tous les troupeaux des hauts monts & des plaines:
En general toutes beftes cherchans
A pafturer, par les bois & les champs :
Oyfeaux de l'air, qui volent, & qui chantent,
Poiffons de Mer, ceux qui nagent, & hantent
Par les fentiers de Mer grans, & petis,
Tu les as tous à l'homme affubjetis.
O noftre Dieu, & Seigneur amiable,
Comme à bon droit eft grand & admirable
L'excellent bruit de ton nom precieux,
Par tout ce val terreftre, & fpacieux!

PSEAUME IX

Confitebor tibi Domine in toto corde meo.

ARGUMENT

C'eft un chant triomphal, par lequel David rend grâces à Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut fon principal ennemy (aucuns eftiment que ce fut Goliath). Apres il magnifie la Juftice de Dieu, qui venge les fiens en temps & lieu.

PROPRE POUR UN CHEF DE GUERRE VAINQUEUR

De tout mon cueur t'exalteray
Seigneur, & fi racompteray

Toutes tes œuvres nonpareilles,
Qui ſont dignes de grans merveilles.
En toy je me veux resjouïr,
D'autre ſoulas ne veux jouïr :
O Treshaut, je veux en cantique
Celebrer ton nom authentique :
Pource que par ta grand' vertu,
Mon ennemy s'enfuit batu,
Deſconfit de corps & courage,
Au ſeul regard de ton viſage.
Car tu m'as eſté ſi humain,
Que tu as pris ma cauſe en main :
Et t'es aſſis, pour mon refuge,
En chaire, comme juſte Juge.
Tu as deſſait mes ennemis,
Le meſchant en ruine mis :
Pour tout jamais leur renommée
Tu as eſteinte & conſumée.
Or ça ennemy caut & fin :
As tu mis ton emprinſe à fin ?
As tu raſé nos cités belles ?
Leur nom eſt il mort avec elles ?
Non, non : le Dieu qui eſt là haut,
En regne qui jamais ne faut,
Son throne ha dreſſé tout propice
Pour faire raiſon & Juſtice.
Là jugera il juſtement
La terre ronde entierement,
Peſant les cauſes en droiture
De toute humaine creature.
Et Dieu la retraite ſera
Du povre qu'on pourchaſſera :
Voire ſa retraite opportune

Au plus dur temps de ſa fortune.
Dont ceux qui ton nom congnoiſtront
Leur aſſeurance en toy mettront :
Car, Seigneur, qui à toy s'adonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.
Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion :
Noncez à gens de toutes guiſes
Ses œuvres grandes & exquiſes.
Car du ſang des juſtes s'enquiert,
Luy en ſouvient, & le requiert :
Jamais la clameur il n'oublie
De l'affligé qui le ſupplie.
Seigneur Dieu, ce diſois-je en moy,
Voy, par pitié, que j'ay d'eſmoy,
Par mes ennemis remplis d'ire,
Et du pas de mort me retire.
Afin, qu'au milieu de l'enclos
De Sion j'annonce ton los :
En demenant resjouiſſance,
D'eſtre reſcoux par ta puiſſance.
Incontinent les malheureux
Sont cheus au piege faict par eux :
Leur pied meſmes s'eſt venu prendre
Au filé qu'ilz ont oſé tendre.
Ainſi eſt congneu l'Immortel,
D'avoir fait un jugement tel,
Que l'inique ha ſenty l'outrage,
Et le mal de ſon propre ouvrage.
Croyez que tousjours les meſchans
S'en iront à bas trebuchans,
Et toutes ces gens inſenſées,
Qui n'ont point Dieu en leurs penſées.

Mais l'homme povre humilié,
Ne fera jamais oublié :
Jamais de l'humble eftant en peine,
L'efperance ne fera vaine.
Vien, Seigneur, monftre ton effort,
Que l'homme ne foit le plus fort :
Ton povoir les gens venir face
En jugement devant ta face.
Seigneur Dieu, qui immortel es,
Treffaillir de crainte fay les :
Donne leur à congnoiftre, comme
Nully d'entre eux n'eft rien, fors qu'homme.

PSEAUME X

Domine ut quid receffifti longè.

ARGUMENT

Ce Pfeaume eft une priere contre les pervers, nuifans, & malicieux hommes, qui par dol, & par force, oppreffent les bons, & les plus foibles : & y font defcrits, l'orgueil, & les moyens dont envers eux ufent les mal vivans.

PROPRE POUR LE TEMPS QUI COURT

Dont vient cela, Seigneur, je te fupply,
Que loing de nous te tiens les yeux couvers ?
Te caches tu pour nous mettre en oubly ?
Mefmes au temps qui eft dur & divers ?
Par leur orgueil font ardants les pervers
A tourmenter l'humble, qui peu fe prife :

Fay que ſur eux tombe leur entrepriſe.
Car le maling ſe vante, & ſe fait ſeur,
Qu'en ſes deſirs n'aura aucun defaut :
Ne priſant rien que l'avare amaſſeur,
Et meſpriſant l'Eternel de là haut.
Tant eſt il fier que de Dieu ne luy chaut :
Mais tout cela qu'il penſe en ſa memoire,
C'eſt, Dieu n'eſt point, & ſi ne le veult croire.
Tout ce qu'il fait tend à mal ſans ceſſer,
De ſa penſée eſt loing ton jugement :
Tant eſt enflé, qu'il cuide renverſer
Ses ennemis, à ſouffler ſeulement.
En ſon cueur dit, d'esbranler nullement
Garde je n'ay : car je ſçay qu'en nul aage
Ne peult tomber ſur moy aucun dommage.
D'un parler feint, plein de deception,
Le faux parjure eſt tousjours embouché :
Deſſous ſa langue, avec oppreſſion,
Deſir de nuire eſt tousjours embuché.
Semble au brigand, qui ſur les champs caché,
L'innocent tue en caverne ſecrette,
Et de qui l'œil povres paſſans aguette.
Auſſi l'inique uſe du tour ſecret
Du Lyon caut en ſa taſniere, helas,
Pour attraper l'homme ſimple & povret,
Et l'engloutir quand l'ha pris en ſes laqs.
Il fait le doux, le marmiteux, le las :
Mais ſous cela, par ſa force perverſe,
Grand' quantité de povres gens renverſe.
Et dit encor en ſon cueur vicieux,
Que Dieu ne veult la ſouvenance avoir
De tout cela, & qu'il couvre ſes yeux,
A celle fin de jamais rien n'en voir.

Leve toy donc, Seigneur, pour y pourvoir :
Haulfe ta main deffus, je te fupplie :
Et ceux qui font perfecutez, n'oublie.
Pourquoy irrite & contemne en fes faits
L'homme mefchant le Dieu doux & humain ?
En fon cueur dit, qu'enquefte tu n'en fais :
Mais tu voys bien fon meffait inhumain.
Et voyant tout, prens les caufes en main :
Voyla pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le fupport du pupille.
Brife la force, & le bras plein d'excés
Du malfaiteur, inique, & reprouvé :
Fay de fes maux l'enquefte, & le procés,
Plus n'en fera par toy un feul trouvé.
Lors à jamais, Roy de tous approuvé,
Regnera Dieu : & de fa terre fainte
Sera la race aux iniques efteinte.
O Seigneur donc, s'il te plaift tu orras
Ton povre peuple en cefte afpre faifon :
Et bon courage & efpoir luy donras,
Preftant l'oreille à fon humble oraifon :
Qui eft, de faire aux plus petis raifon,
Droit aux foulez : fi que l'homme de terre
Ne vienne plus leur faire peur ne guerre.



PSEAUME XI

In Domino confido.

ARGUMENT

Il ſe complaint de ceux qui le chaſſoient de toute la terre de Iſraël. Puis chante ſa confiance en Dieu, & le Jugement d'iceluy ſur les bons, & ſur les mauvais.

CONSOLATIF POUR CEUX QUI SONT EN TRISTESSE ET TRIBULATION, ET MIS HORS DE GRACE DE LEURS SEIGNEURS.

VEU que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
Je m'esbahy comment de voſtre mont
Plus toſt qu'oiſeau, dites que je m'en fuye.
Vray eſt que l'arc les malins tendu m'ont,
Et ſur la corde ont aſſis leurs ſagettes,
Pour contre ceux, qui de cueur juſte ſont,
Les deſcocher, juſques en leurs cachettes.
Mais on verra bien toſt à neant miſe
L'intention de telz malicieux.
Quell' faute, auſſi, ha le juſte commiſe ?
Sçachez que Dieu ha ſon palais aux Cieux :
Deſſus ſon Throne eſt l'Eternel Monarque,
Là haut aſſis il voit tout de ſes yeux,
Et ſon regard les humains note & marque.
Tout il eſprouve, & le juſte il approuve :
Mais ſon cueur hait qui ayme extorſion,
Et l'homme en qui violence ſe trouve.
Plouvoir fera feu de punition
Sur les malins, ſoulfre chaud, flamme ardante,

Vent foudroyant : voila la portion
De leur bruvage, & leur paye evidente.
Car il eſt juſte, & pource ayme juſtice :
Tournant tousjours, par douce affection,
Vers l'homme droit ſon œil doux & propice.

PSEAUME XII

Salvum me fac Domine.

ARGUMENT

Il parle contre les ſlateurs de la court de Saul, qui par ſlateries, diſſimulations, & arrogances, eſtoient moleſtes à chacun : & prie Dieu y donner ordre.

POUR TOUT PEUPLE VEXÉ DES GOUVERNEURS DE PRINCE

DONNE ſecours, Seigneur, il en eſt heure,
Car d'hommes droits ſommes tous deſnuez :
Entre les fils des hommes ne demeure
Un qui ait Foy, tant ſont diminuez.
Certes chacun, vanité, menteries,
A ſon prochain dit ordinairement :
Aux levres n'ha l'homme que flateries :
Et diſant l'un, ſon cueur parle autrement.
Dieu vueille donc ces levres blandiſſantes
Tout à travers, pour jamais inciſer :
Pareillement ces langues arrogantes,
Qui bravement ne ſont que deviſer.
Qui meſmement entre eux ce propos tiennent :
Nous ferons grans par nos langues ſur tous :

A nous, de droit, nos levres appartiennent,
Flatons, mentons : qui eſt maiſtre ſur nous?
Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leveray :
Loing les mettray des langues qui varient,
Et de leurs laqs chacun d'eux ſauveray.
Certes de Dieu la parolle ſe treuve
Parolle nette, & treſpure eſt ſa voix :
Ce n'eſt qu'Argent affiné à l'eſpreuve,
Argent au feu eſpuré par ſept fois.
Toy donc Seigneur, ta promeſſe, & tes hommes,
Garde & maintien par ta gratuité :
Et de ces gens, dont tant moleſtez ſommes
Delivre nous à perpetuité.
Car les malings à grans troupes cheminent,
Deçà, delà, tout eſt plein d'inhumains,
Lors que d'iceux les plus meſchans dominent,
Et qu'eſlevez ſont entre les humains.

PSEAUME XIII

Uſquequo Domine obliviſceris

ARGUMENT

Apres pluſieurs batailles perdues, il ſe complaint de ce que Dieu tarde tant à le ſecourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenue.

POUR CHEFS DE GUERRE INFORTUNEZ

Jusques à quand as eſtably,
Seigneur, de me mettre en oubly,

Eſt-ce à jamais? par combien d'aage
Deſtourneras tu ton viſage
De moy, las, d'angoiſſe remply?
Juſques à quand ſera mon cueur
Veillant, conſeillant, pratiqueur
Et plein de ſoucy ordinaire?
Juſques à quand mon adverſaire
Sera-il deſſus moy vainqueur?
Regarde moy, mon Dieu puiſſant,
Reſpons à mon cueur gemiſſant,
Et mes yeux troublez illumine,
Que mortel dormir ne domine
Deſſus moy quaſi periſſant.
Que celuy qui guerre me fait
Ne die point, je l'ay deffait:
Et que tous ceux qui tant me troublent,
Le plaiſir qu'ilz ont ne redoublent,
Par me voir tresbucher de fait.
En toy giſt tout l'eſpoir de moy:
Par ton ſecours fay que l'eſmoy
De mon cueur, en plaiſir ſe change:
Lors à Dieu chanteray louange:
Car de chanter j'auray dequoy.



PSEAUME XIV

Dixit inſipiens in corde ſuo.

ARGUMENT

Il dit que tout eſt plein d'infideles & ethniques : & deſcrit leur entendement corrompu : puis ſouhaite & predit leur ruine, & la delivrance du peuple de Dieu, par eux devoré.

CONTRE LES ENNEMIS DE DIEU, ET DE CEUX QUI L'AYMENT

Le fol maling en ſon cueur dit & croit,
Que Dieu n'eſt point : & corrompt & renverſe
Ses mœurs, ſa vie : horribles faits exerce :
Pas un tout ſeul ne fait rien bon ne droit,
Ny ne voudroit.
Dieu du haut Ciel, ha regardé icy
Sur les humains, aveques diligence,
S'il en verroit quelcun d'intelligence,
Qui d'invoquer la divine mercy
Fuſt en ſoucy.
Mais, tout bien veu, ha trouvé que chacun
Ha forvoyé tenant chemins damnables :
Enſemble tous ſont faits abominables :
Et n'eſt celuy qui faſſe bien aucun,
Non juſqu'à un.
N'ont-ilz nul ſens, tous ces pernicieux,
Qui font tout mal, & jamais ne ſe changent ?
Qui comme pain mon povre peuple mangent,
Et d'invoquer ne ſont point ſoucieux
Le Dieu des Cieux ?

Certainement tous esbahis feront,
Que fur le champ ilz trembleront de crainte :
Car l'Eternel, par fa faveur treffainte,
Tiendra pour ceux qui droits fe trouveront,
Et l'aymeront.

Hà, malheureux, vous vous eftudiez
A vous moquer de l'intention bonne,
Que l'Immortel au povre affligé donne,
Pource qu'ilz font fur luy tous appuyez,
Et en riez.

O qui, & quand de Sion fortira,
Pour Ifraël fecours en fa fouffrance !
Quand Dieu mettra fon peuple à delivrance,
De joye adonc Ifraël jouïra,
Jacob rira.

PSEAUME XV

Domine, quis habitabit.

ARGUMENT

Ce Pfeaume chante de quelles mœurs doivent eftre ornez les vrais Citoyens des Cieux.

PROPRE POUR INVITER A BIEN VIVRE

Qui eft-ce qui converfera,
O Seigneur, en ton tabernacle :
Et qui eft celuy qui fera
Si heureux, que par grace aura
Sur ton faint Mont, feur habitacle ?

Ce fera celuy droitement
Qui va rondement en befongne :
Qui ne fait rien que juftement
Et dont la bouche apertement
Verité en fon cueur tefmongne :
Qui par fa langue point ne fait
Rapport, qui los d'autruy efface :
Qui à fon prochain ne meffait :
Qui auffi ne fouffre de fait,
Qu'opprobre à fon voifin on face :
Ce fera l'homme contemnant
Les vicieux : auffi qui prife
Ceux qui craingnent le Dieu regnant :
Ce fera l'homme bien tenant
(Fuft ce à fon dam) la foy promife :
Qui à ufure n'entendra,
Et qui fi bien juftice exerce,
Que le droit d'autruy ne vendra.
Qui charier ainfi voudra,
Craindre ne faut que jamais verfe.

PSEAUME XVIII

Diligam te Domine.

ARGUMENT

Hymne trefexcelient, lequel David chanta au Seigneur Dieu, apres qu'il l'eut rendu paifible & victorieux fur Saul, & fur tous fes autres ennemis. Il prophetife de Jefus Chrift en la conclufion du Pfeaume.

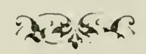
JE t'aymeray en toute obeïffance,
Tant que vivray, ô mon Dieu, ma puiffance :

Dieu, c'eſt mon Roc, mon Rempart haut & ſeur,
C'eſt ma rençon, c'eſt mon fort deffenſeur :
En luy ſeul giſt ma fiance parfaite,
C'eſt mon pavois, mes armes, ma retraite,
Quand je l'exalte & prie en ferme foy,
Soudain reſcoux des ennemis me voy.
Dangers de mort un jour m'environnerent,
Et grans torrents de malings m'eſtonnerent,
J'eſtois bien pres du ſepulchre venu
Et des filez de la mort prevenu :
Ainſi preſſé ſoudain j'invoque & prie
Le Tout puiſſant, haut à mon Dieu je crie :
Mon cry au Ciel juſqu'à luy penetra,
Si que ma voix en ſon oreille entra.
Incontinent tremblerent les campagnes :
Les fondements des plus hautes montagnes
Tous esbranlez s'eſmeurent grandement :
Car il eſtoit courroucé ardamment,
En ſes naſeaux luy monta la fumée,
Feu aſpre yſſoit de ſa bouche allumée
Si enflambé en ſon courage eſtoit,
Qu'ardants charbons de toutes pars jettoit :
Baiſſa le Ciel, de deſcendre print cure,
Ayant ſous pieds une brouée obſcure :
Monté eſtoit ſur un eſprit mouvant,
Voloit guindé ſur les aiſles du vent,
Et ſe cachoit dedans les noires nues,
Pour tabernacle autour de luy tendues.
Enfin rendit par ſa grande clarté,
Ce gros amas de nuës eſcarté,
Greſle jettant & charbons vifs en Terre,
Au Ciel menoit l'Eternel grand tonnerre :
L'Altitonnant ſa voix groſſe hors mit,

Et grefle & feu fur la Terre tranfmit,
Lança fes dards, rompit toutes leurs bandes :
Doubla l'efclair, leur donna frayeurs grandes
A ta menace, & du fort vent poulfé
Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,
Furent canaux defnuez de leur onde,
Et defcouverts les fondements du monde.
Sa main d'enhaut icy bas me tendit,
Et hors des eaux fain & fauf me rendit :
Me recourut des puiffans & haufaires
(Et plus que moy renforcez) adverfaires,
A mes dangers il preveut & prevint :
Quand il fut temps fecours de Dieu me vint.
Me mit au large, & fi feit entreprife
De me garder, car il me favorife.
Or m'ha rendu felon mon equité,
Et de mes mains felon la purité,
Car du Seigneur j'avois fuivy la voye,
Ne revolté mon cueur de luy n'avoye,
Ains tousjours eu devant l'œil tous fes dits,
Sans rejetter un feul de fes edits :
Si qu'envers luy entier en tout affaire
Me fuis monftré, me gardant de mal faire.
Or m'ha rendu felon mon equité,
Et de mes mains felon la purité.
Certes Seigneur, qui fais telles mes œuvres,
Au bon tresbon, pur au pur, te defcœuvres,
Tu es entier à qui entier fera,
Et deffaillant à qui fally aura.
Les humbles vivre en ta garde tu laiffes,
Et les foucilz des braves tu rabaiffes :
Auffi, mon Dieu, ma lanterne allumas :
Et efclairé en tenebres tu m'as :

Par toy donnay à travers la bataille,
Mon Dieu devant je fautay la muraille.
C'eſt l'Eternel qui entier eſt trouvé,
Son parler eſt, comme au feu, eſprouvé,
C'eſt un bouclier de forte reſiſtance,
Pour tous ceux là qui ont en luy fiance.
Mais qui eſt Dieu, ſinon le Supernel ?
Ou qui eſt fort, ſi ce n'eſt l'Eternel ?
De hardieſſe & force il m'environne,
Et ſeure voye à mes empriſes donne.
Mes pieds à ceux des chevreux fait egaux,
Pour monter lieux difficiles & hauts :
Ma main par luy aux armes eſt appriſe,
Si que du bras un arc d'acier je briſe.
De ton ſecours l'eſcu m'as apporté,
Et m'ha ta dextre au beſoing ſupporté :
Ta grand' bonté ou mon eſpoir mettoie,
M'ha fait plus grand encor' que je n'eſtoie :
Preparer viens mon chemin ſous mes pas,
Dont mes talons gliſſans ne furent pas :
Car ennemis ſeu pourſuivre & atteindre,
Et ne revins ſans du tout les eſteindre :
Durer n'ont peu, tant bien les ay ſecoux,
Ains à mes piedz treſbucherent de coups.
Circuy m'as de belliqueuſe force,
Ployant ſous moy qui m'envahir s'efforce :
Tu me monſtras le dos des ennemis,
Et mes haineux j'ay en ruine mis :
Ilz ont crié, n'ont eu ſecours quelconques,
Meſmes à Dieu, & ne les ouyt onques :
Comme la poudre au vent les ay rendus,
Et comme fange en la place eſtendus.

Delivré m'as du mutin populaire,
Et t'ha pleu chef des nations, me faire,
Voire le peuple, à moy peuple incongnu,
Sous mon renom obeïr m'eſt venu :
Maints eſtrangers, par ſervile contrainte,
M'ont fait honneur, d'obeïſſance ſainte :
Maints eſtrangers redoubtans mes efforts,
Eſpouventez, ont tremblé en leurs forts.
Vive mon Dieu, à mon Sauveur ſoit gloire :
Exalté ſoit le Dieu de ma victoire,
Qui m'ha donné povoir de me venger,
Et qui ſous moy les peuples fait renger :
Me garentit qu'ennemis ne me grevent,
M'eſleve haut ſur tous ceux qui s'eſlevent
Encontre moy, me delivrant à plein
De l'homme ayant le cueur d'outrage plein.
Pourtant, mon Dieu, parmy les gens eſtranges
Te beniray, en chantant tes louanges.
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
Sauva ſon Roy, & qui uniquement
David ſon oint, traite en grande clemence :
Traitant, de meſme, à jamais ſa ſemence.



PSEAUME XIX

Cœli enarrant gloriam Dei.

ARGUMENT

Il montre par le merveilleux ouvrage de Cieux, combien Dieu eſt puiſſant, puis loue & exalte la Loy divine : & enfin prie le Seigneur qu'il le preserve de peché, afin de luy eſtre agreable.

POUR FAIRE CONTEMPLER LA PUISSANCE, ET BONTÉ DE DIEU

Les Cieux, en chacun lieu,
La puiſſance de Dieu
Racomptent aux humains :
Ce grand entour eſpars,
Nonce de toutes pars
L'ouvrage de ſes mains.
Jour apres jour coulant,
Du Seigneur va parlant.
Par longue experience :
La nuict, ſuivant la nuict,
Nous preſche, & nous inſtruit
De ſa grand' Sapience.
Et n'y ha nation,
Langue, prolation,
Tant ſoit d'eſtranges lieux,
Qui n'oye bien le ſon,
La maniere, & façon,
Du langage des Cieux.

Leur tour par tout s'eſtend,
Et leur propos s'entend
Juſques au bout du monde :
Dieu en eux ha poſé
Palais bien compoſé
Au Soleil clair & munde.
Dont il ſort ainſi beau
Comme un eſpoux nouveau
De ſon paré pourpris :
Semble un grand Prince à voir,
S'eſgayant, pour avoir
D'une courſe le pris.
D'un bout des Cieux il part,
Et atteint l'autre part
En un jour, tant eſt viſte :
Outre plus, n'y ha rien
En ce val terrien,
Que ſa chaleur evite.
La treſentiere Loy
De Dieu ſouverain Roy,
Vient l'ame reſtaurant :
Son teſmoingnage ſeur,
Sapience en douceur
Monſtre à l'humble ignorant.
D'iceluy Roy des Roys,
Les Mandemens ſont droits,
Et joye au cueur aſſignent :
Les Commandemens ſaints
De Dieu, ſont purs & ſains,
Et les yeux illuminent.
L'obeïſſance à luy
Eſt un treſſaint appuy
A perpetuité :

Dieu ne fait jugement,
Qui veritablement,
Ne ſoit plein d'equité.
Ces choſes ſont encor
Plus deſirables qu'Or,
Fuſt-ce fin Or de touche :
Et en un cueur ſans fiel
Sont plus douces que miel,
Ne pain de miel en bouche.
Qui ſervir te voudra,
Par ces points, apprendra
A ne ſe forvoyer :
Et en les obſervant,
En aura le ſervant
Grand & riche loyer.
Mais où ſe trouvera
Qui ſes fautes ſaura
Nombrer, penſer, ne dire ?
Las, de tant de pechez
Qui me ſont tous cachez,
Purge moy, treſcher Sire,
Auſſi des grans forfaits,
Temerairement faits,
Soit ton ſerf relaché :
Qu'ilz ne regnent en moy :
Si feray hors d'eſmoy,
Et net de grand peſché.
Ma bouche prononcer,
Ne mon cueur rien penſer
Ne puiſſe, qui ne plaiſe
A toy, mon deffendeur,
Sauveur, & amandeur
De ma vie mauvaiſe.

PSEAUME XXII

Deus Deus meus refpice in me, quare me.

ARGUMENT

Prophetie de Jefus Christ, en laquelle David chante d'entrée, fa baffe & honteufe dejection, puis l'exaltation & l'eftenduë de fon Royaume jufques aux fins de la terre, & la perpetuelle durée d'iceluy.

PROPRE POUR CHANTER A LA PASSION DU REDEMPTEUR

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laiflé,
Loing de fecours, d'ennuy tant oppreffé,
Et loing du cry que je t'ay adreffé
En ma complainte?
De jour, mon Dieu, je t'invoque fans feinte,
Et toutesfois ne refpond ta voix sainte :
De nuict auffi, & n'ay de quoy efteinte
Soit ma clameur.
Helas tu es le Saint & la tremeur,
Et d'Ifraël le refident bonheur,
Là où t'ha pleu que ton los & honneur
On chante & prife.
Nos peres ont leur fiance en toy mife,
Leur confiance ils ont fur toy affife :
Et tu les as de captifs en franchife
Tousjours boutez.
A toy crians, d'ennuy furent oftez :
Efperé ont en tes faintes bontez,
Et ont receu, fans eftre reboutez,
Ta grace prompte.

Mais moy je ſuis un ver qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte :
Et plus ne ſers que de fable & de compte
Au peuple bas.
Chacun qui voit comme ainſi tu m'abbas,
De moy ſe moque, & y prend ſes esbas,
Me font la mouë : & puis haut, & puis bas,
Hochent la teſte.
Puis vont diſant, Il s'appuye & s'arreſte
Du tout ſur Dieu, & luy fait ſa requeſte :
Donc qu'il le ſauve, & que ſecours luy preſte,
S'il l'ayme tant.
Si m'as tu mis hors du ventre, pourtant :
Cauſes d'eſpoir tu me fus apportant :
Dès que j'eſtois les mammelles tetant
De ma nourrice,
Et, qui plus eſt, ſortant de la matrice
Me recueillit ta ſainte Main tutrice,
Et te monſtras eſtre mon Dieu propice
Des que fu né.
Ne te tien donc de moy ſi deſtourné :
Car le peril m'ha de pres adjourné :
Et n'eſt aucun par qui me ſoit donné
Secours ne grace.
Maint gros Toreau m'environne & menace :
Les gros Toreaux de Baſan, terre graſſe,
Pour m'aſſieger m'ont ſuivy à la trace,
En me preſſant.
Et tout ainſi qu'un Lyon raviſſant,
Apres la proye en fureur rugiſſant,
Ilz ont ouvert deſſus moy languiſſant
Leur gueule gloute.
Las, ma vertu comme eau s'eſcoule toute,

N'ay os qui n'ayt la jointure diſſoute :
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cueur faché.
D'humeur je ſuis comme tuille aſeché :
Mon palais eſt à ma langue attaché :
Tu m'as fait preſt d'eſtre au tombeau couché,
Reduit en cendre.
Car circuy m'ont les chiens pour me prendre :
La faulſe troupe eſt venue m'offendre,
Venue elle eſt me tranſpercer, & fendre
Mes piedz & mains.
Compter je puis mes os du plus au moins :
Ce que voyans les cruelz inhumains,
Tous resjouïs me jettent regards maints,
Avec riſée.
Ja ma deſpouille entre eux ont diviſée :
Entre eux desja ma robe depoſée
Ilz ont au ſort hazardeux expoſée
A qui l'aura.
Seigneur, ta main donc ne s'eſlongnera :
Ains par pitié, ſecours me donnera :
Et, s'il te plaiſt, elle ſe haſtera,
Mon Dieu, ma force :
Sauve de glaive, & de mortelle eſtorce
Mon ame, helas, que de perdre on s'efforce :
Delivre la, que du chien ne ſoit morſe,
Chien enragé.
Du Leonin goſier encouragé
Delivre moy : reſpons à l'affligé,
Qui eſt par grans Licornes aſſiegé
Des cornes d'elles.
Si compteray à mes freres fidelles
Ton Nom treshaut : tes vertus immortelles

Diray parmy les aſſemblées belles,
Parlant ainſi :
Vous craingnans Dieu, confeſſez le ſans ſi :
Filz de Jacob, exaltez ſa Mercy :
Crains le tousjours toy d'Iſraël auſſi
La race entiere :
Car debouté n'ha l'humble en ſa priere,
Ne deſtourné de luy ſa Face arriere :
S'il ha crié, ſa bonté ſinguliere
L'ha exaucé.
Ainſi ton los par moy ſera haulſé
En grande troupe : & mon veu ja dreſſé
Rendray, devant le bon peuple amaſſé,
Qui te craint Sire.
Là mangeront les povres à ſuffire :
Benira Dieu, qui Dieu craint & deſire.
O vous ceux là, ſans fin (je le puis dire)
Vos cueurs vivront.
Cela penſant, tous ſe convertiront
Les bouts du monde, & à Dieu ſerviront.
Brief, toutes gens leurs genoux flechiront
En ta preſence.
Car ilz ſauront qu'à la Divine eſſence
Seule appartient Regne & magnificence :
Dont ſur les gens ſeras par excellence
Roy conquerant.
Gras & repeus te viendront adorant :
Voire le maigre à la foſſe courant,
Et dont la vie eſt hors de reſtaurant,
Te donra gloire.
Puis leurs enfans à te ſervir & croire
S'enclineront, & en tout territoire,
De fils en fils il ſera fait memoire

Du Tout puissant.
Tousjours viendra quelcun d'entre eux yssant,
Lequel au peuple à l'advenir naissant,
Ira par tout ta bonté annonçant
Sur moy notoire.

PSEAUME XXIII

Dominus regit me, & nihil.

ARGUMENT

Il chante les biens & la felicité qu'il ha : & d'une merveilleuse fiance se promet que Dieu duquel ce bien luy vient, le traictera tousjours de mesmes.

Mon Dieu me paist sous sa puissance haute :
C'est mon Berger, de rien je n'auray faute :
En tect bien seur, joignant les beaux herbages,
Coucher me fait, me mene aux clairs rivages :
Traite ma vie en douceur treshumaine,
Et, pour son Nom, par droits sentiers me meine,
Si seurement, que quand au val viendroye
D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye :
Car avec moy tu es à chacune heure :
Puis ta houlette & conduite m'asseure.
Tu enrichis de vivres necessaires
Ma table, aux yeux de tous mes adversaires :
Tu oins mon chef d'huiles & senteurs bonnes,
Et jusqu'aux bords pleine tasse me donnes :
Voire, & feras que ceste faveur tienne,
Tant que vivray compagnie me tienne :

Si que tousjours de faire ay eſperance
En la maiſon du Seigneur demourance.

PSEAUME XXIV

Domini eſt terra, & plenitudo.

ARGUMENT

David feit ce Pſeaume, pour le chanter quand on ameneroit l'Arche où habitoit la Divinité, dedans le Temple que Salomon devoit faire.

PROPRE A LA CONSECRATION D'UN NOUVEAU TEMPLE

La Terre au Seigneur appartient,
Tout ce qu'en ſa rondeur contient,
Et ceux qui habitent en elle :
Sur Mer fondement luy donna,
L'enrichit, & l'environna
De mainte riviere tresbelle.
Mais ſa montagne eſt un ſaint lieu :
Qui viendra donc au Mont de Dieu?
Qui eſt ce qui là tiendra place?
L'homme de mains & cueur lavé,
En vanitez non elevé,
Et qui n'ha juré en fallace.
L'homme tel, Dieu le benira :
Dieu ſon Sauveur le munira
De miſericorde & clemence.
Telle eſt la generation
Cherchant, cherchant d'affection

Du Dieu de Jacob la prefence.
Haulfez vos, teftes grans portaux,
Huys Eternelz, tenez vous hauts,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui eft ce Roy tant glorieux?
C'eft le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peult croire.
Haulfez vos teftes, grans portaux,
Huys Eternelz, tenez vous hauts,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui eft ce Roy tant glorieux?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'eft luy qui eft le Roy de gloire.

PSEAUME XXV

Ad te Domine levavi animam.

ARGUMENT

Icy l'homme preffé de fes pechez, & de la malice de fes ennemis, prie le Seigneur Dieu pour foy, & generalement pour tout le peuple.

A TOY mon Dieu, mon cueur monte,
En toy mon efpoir ay mis :
Fay que je ne tombe à honte
Au gré de mes ennemis.
Honte n'auront voirement
Ceux qui deffus toy s'appuyent :
Mais bien ceux qui durement
Et fans caufe les ennuyent.

Le chemin que tu nous dreſſes
Fay moy congnoiſtre, Seigneur :
De tes ſentes & adreſſes
Vueilles moy eſtre enſeigneur.
Achemine moy au cours
De ta verité patente,
Comme Dieu de mon ſecours
Où j'ay chacun jour attente.
De tes bontez te recorde,
Mets en memoire, & eſtens
Ceſte grand' miſericorde,
Dont uſé as de tout temps.
Oublie la mauvaiſtié
De l'orde jeuneſſe mienne :
De moy, ſelon ta pitié,
Par ta bonté te ſouvienne,
Dieu eſt bon & veritable,
L'ha eſté, & le ſera :
Parquoy en voye equitable
Les pecheurs radreſſera.
Les humbles fera venir
A vie juſte & decente :
Aux humbles fera tenir
L'Eternel ſa droite ſente.
Bonté, ſeurté, ſouvenance,
Ce ſont de Dieu les ſentiers,
A ceux qui ſa convenance
Gardent bien & voulontiers.
Helas, Seigneur tout parfait
Pour l'amour de ton nom meſme,
Pardonne moy mon forfait,
Car c'eſt un forfait extreme.
Quel homme c'eſt, à vray dire,

Qui en Dieu ſon deſir ha,
Du chemin qu'il doibt eſlire
L'Eternel l'advertira.
A repos parmy ſes biens
Vivra ſon cueur en grand' aage :
Puis auront les enfans ſiens
La Terre pour heritage.
Dieu fait ſon ſecret paroiſtre
A ceux qui l'ont en honneur,
Et leur monſtre & fait congnoiſtre
De ſon contract la teneur.
Quant à moy, yeux & eſprits
En tout temps à Dieu je tourne :
Car mes pieds, quand ils ſont pris,
Du filé tire & deſtourne.
Jette donc ſur moy ta veuë,
Pren de moy compaſſion :
Perſonne ſuis deſpourveuë,
Seule, & en affliction.
Ja mon cueur ſens empirer,
Et augmenter ſes deſtreſſes,
Las, vueille moy retirer
De ces miennes grans oppreſſes.
Tourne à mon tourment ta face,
Voy ma peine & mon ſoucy :
Et tous mes pechez efface,
Qui ſont cauſe de cecy.
Voy mes ennemis, qui ſont
Non ſeulement groſſe bande,
Mais qui ſur moy, certes, ont
Hayne furieuſe & grande.
Preſerve de leur embuche
Ma vie, & delivre moy,

Qu'à honte je ne trebuche,
Puis que j'ay efpoir en toy.
Que ma fimple integrité
(Comme à l'un des tiens) me ferve,
Et de toute adverfité
Ifraël tire & conferve.

PSEAUME XXXII

Beati quorum remiffæ funt iniquitates.

ARGUMENT

David puni par maladie pour fon peché, chante que heureux font ceux, qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il eft, puis confeffe fon peché : Dieu luy pardonne. Enfin exhorte les mauvais à bien vivre, & les bons à fe resjoüir.

PROPRE POUR QUICONQUE PENSE LE MAL QU'IL HA, VENIR DE SON PECHÉ

O Bienheureux celuy, dont les commifes
Tranfgreffions font par grace remifes !
Duquel auffi les iniques pechez,
Devant fon Dieu font couvers & cachez.
O combien plein de bonheur je repute
L'homme, à qui Dieu fon peché point n'impute :
Et en l'Efprit duquel n'abite point
D'hypocrifie, & de fraude un feul poinct.
Durant mon mal, foit que vinfe à me taire,
(Las de crier) foit que me prinfe à braire,
Et à gemir tout le jour fans ceffer .

Mes os n'ont fait que fondre & s'abbaiſſer.
Car jour & nuict ta main dure ay ſentie,
Par mon peché, ſur moy appeſantie :
Si que l'humeur de moy, ainſi traité,
Sembloit du tout ſechereſſe d'Eſté.
Mais mon peché je t'ay declaré, Sire,
Caché ne l'ay : & n'ay ſceu ſi toſt dire,
Il faut à Dieu confeſſer mon meſfait,
Que ta bonté vray pardon ne m'ait fait,
Pour ceſte cauſe, à heure propre & bonne
Te requerra toute ſainte perſonne :
Et quand de maux un deluge courroit,
D'icelle adonc approcher ne pourroit.
C'eſt toy qui es mon Fort, & ma retraite :
C'eſt toy qui fais qu'ennuy mal ne me traite :
C'eſt toy par qui à tous coups m'eſt livré
De quoy chanter, par me voir delivré.
Viença chacun, je te veux faire entendre
Et te monſtrer la voye où tu doibs tendre,
En ayant droit l'œil deſſus toy planté,
Pour t'adreſſer, comme experimenté.
Ne ſois ſemblable au Cheval & la Mule
Qui n'ont en eux intelligence nulle :
Pour les garder de mordre tu refreins
Leurs dents & gueule, aveques mors & freins :
L'homme endurcy ſera dompté de meſmes,
Par maux ſans nombre, & par douleurs extremes:
Mais qui en Dieu mettra tout ſon appuy,
Par grand' douceur ſera traité de luy.
Or ayez donc de plaiſir joüiſſance,
Et tous en Dieu prenez resjoüiſſance,
Juſtes humains : menez joye orendroit
Chacun de vous, qui avez le cueur droit.

PSEAUME XXXIII

Exultate jufti in Domino, rečtos.

ARGUMENT

C'eſt un bel Hymne, auquel le Prophete invite d'entrée à celebrer le Tout puiſſant : puis chante que tout eſt plein de ſa bonté : recite ſes merveilles : admonneſte les Princes de ne ſe fier en leurs forces : & que Dieu aſſiſte ceux qui le reverent : puis invoque ſa bonté.

Resveillez vous chacun fidelle,
Menez en Dieu joye orendroit .
Loũange eſt treſſeante & belle
En la bouche de l'homme droit.
Sur la douce harpe
Penduë en eſcharpe
Le Seigneur loũez :
De luts, d'eſpinettes,
Saintes chanſonnettes
A ſon Nom joũez :
Chantez de luy par melodie,
Nouveau vers, nouvelle chanſon :
Et que bien on la pſalmodie
A haute voix, & plaiſant ſon.
Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit, & commande,
Eſt juſte & parfait :
Tout ce qu'il propoſe,
Qu'il fait & diſpoſe,
A fiance eſt fait.
Il ayme, d'amour ſouveraine,

Que droit regne & juſtice ait lieu :
Quand tout eſt dit la Terre eſt pleine
De la grande bonté de Dieu.
Dieu par sa parolle
Forma chacun pole
Et Ciel precieux,
Du vent de ſa bouche
Feit ce qui attouche
Et orne les Cieux.
Il ha les grans eaux amaſſées
En la Mer, comme en un vaiſſeau,
Aux abyſmes les ha muſſées
Comme un treſor en un monceau.
Que la Terre toute
Ce grand Dieu redoubte,
Qui feit tout de rien :
Qu'il n'y ait perſonne
Qui ne s'en eſtonne,
Au val terrien.
Car toute choſe qu'il ha dite
Ha eſté faite promptement :
L'obeïſſance auſſi ſubite
Ha eſté que le mandement.
Le conſeil, l'empriſe
Des gens il debriſe,
Et met à l'envers :
Vaines & caſſées
Il rend les penſées
Des peuples divers.
Mais la divine providence
Son conſeil ſçait perpétuer,
Ce que ſon cueur une fois penſe,
Dure à jamais ſans ſe muer.

O gent bienheurée
Qui toute asseurée,
Pour son Dieu le tient :
Heureux le lignage
Que Dieu en partage
Choisit & retient.
Le Seigneur éternel regarde
Icy bas du plus haut des Cieux :
Dessus les humains il prend garde,
Et les voit tous devant ses yeux.
De son throne stable,
Paisible, equitable,
Ses clairs yeux aussi
Jusqu'au fons visitent
Tous ceux qui habitent
En ce monde icy.
Car luy seul, sans d'autruy puissance,
Forma leurs cueurs, tels qu'ils les ont,
C'est luy seul qui ha congnoissance
Quelles toutes leurs œuvres font.
Nombre de gensdarmes,
En assauts n'allarmes
Ne sauvent le Roy :
Bras ny halebarde,
L'homme fort ne garde,
De mortel desroy.
Celuy se trompe, qui cuide estre
Sauvé par Cheval bon & fort :
Ce n'est point par sa force adextre,
Que l'homme eschappe un dur effort.
Mais l'œil de Dieu veille,
Sur ceux, à merveille,
Qui de voulonté

Craintifs le reverent :
Qui auſſi eſperent
En ſa grand' bonté.
Afin que leur vie il delivre,
Quand la mort les menacera :
Et qu'il leur donne de quoy vivre
Au temps que famine ſera.
Que donques noſtre ame,
L'Eternel reclame,
S'attendant à luy :
Il eſt noſtre adreſſe,
Noſtre fortereſſe.
Pavois, & appuy.
Et par luy grand' resjoüiſſance
Dedans nos cueurs tousjours aurons
Pourveu qu'en la haute puiſſance
De ſon Nom ſaint nous eſperons.
Or ta bonté grande
Deſſus nous s'eſpande,
Noſtre Dieu, & Roy,
Tout ainſi qu'entente,
Eſpoir & attente
Nous avons en toy.



PSEAUME XXXVI

Dixit injuſtus, ut delinquat in ſemetipſo

ARGUMENT

Il s'eſmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle eſt ſi eſpanduë par tout, que meſmes les mauvais s'en ſentent : puis chante que les eſleuz la ſentent ſingulierement ſur tous, comme par benediction : & prie Dieu la continuer plus longuement, à ceux qui le congnoiſſent, & le garder de la violence des mauvais, deſquels il predit auſſi la ruine.

Du maling les faits vicieux
Me diſent, que devant ſes yeux
N'ha point de Dieu la crainte :
Car tant se plaiſt en ſon erreur,
Que l'avoir en hayne & horreur
C'eſt bien force & contrainte.
Son parler eſt nuiſant & fin :
Doctrine va fuyant, afin
De jamais bien ne faire :
Songe en ſon lict meſchanceté :
Au chemin tors eſt arreſté :
A nul mal n'eſt contraire.
O Seigneur ta benignité
Touche aux Cieux, & ta verité
Dreſſe aux nuës la teſte.
Tes jugements ſemblent hauts monts :
Une abyſme tes actes bons :
Tu gardes homme & beſte.
O que tes graces nobles ſont
Aux hommes, qui confiance ont

En l'ombre de tes aifles!
De tes biens faoules leurs defirs,
Et au fleuve de tes plaifirs
Pour boire les appelles.
Car fource de vie en toy gift :
Et ta clarté nous eflargift
Ce qu'avons de lumiere.
Continuë, ô Dieu tout puiffant,
A tout cueur droit te congnoissant,
Ta bonté coutumiere.
Que le pied de l'homme inhumain
De moy n'approche, & que fa main
Ne m'esbranle ne greve.
C'eft faict, les iniques cherront,
Et repoulfez, trebucheront,
Sans qu'un d'eux fe releve.

PSEAUME XXXVII

Noli æmulari in malignantibus.

ARGUMENT

Afin que les bons ne s'efbahiffent de voir profperer les mauvais, David chante que toutes chofes viendront à fouhait à ceux qui ayment & craignent Dieu : & que ceux qui n'en font compte (combien qu'ils femblent florir pour quelque temps) feront enfin defracinez.

PROPRE POUR CONSOLER LES PAUVRES BIEN VIVANTS

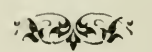
Ne fois faché fi durant cefte vie
Souvent tu vois profperer les mefchans :

Et des malins aux biens ne porte envie ·
Car en ruïne à la fin trebuchans,
Seront fauchez, comme foin en peu d'heure,
Et fecheront comme l'herbe des champs.
En Dieu te fie, à bien faire labeure :
La terre auras pour habitation :
Et joüiras de rente vraye & feure.
En Dieu fera ta delectation :
Et des fouhaits que ton cueur voudra faire,
Te donnera pleine fruïtion.
Remets en Dieu, & toy, & ton affaire,
En luy te fie : & il accomplira
Ce que tu veux accomplir & parfaire.
Ta preudhommie en veüe il produira
Comme le jour, fi que ta vie bonne,
Comme un Midy, par tout refplendira.
Laiffe Dieu faire, atten-le, & ne te donne
Soucy aucun, regret, ne defplaifir,
Du profperant, qui à fraude s'addonne.
Si dueil en as, vueille t'en deffaifir :
Et de te joindre à eux n'aye courage,
Pour faire mal, & fuivre leur defir.
Car il cherra fur les malins, orage :
Mais ceux qui Dieu attendront constamment,
Poffederont la terre en heritage.
Le faux faudra, fi toft, & tellement,
Que quand fa place iras chercher, & querre,
N'y trouveras la trace feulement.
Mais les benins heriteront la terre,
Et y auront, fans molefte d'autruy,
Tout le plaifir que l'homme fçauroit querre.
Il eft certain que tout mal & ennuy
L'homme pervers au bien vivant machine,

Et par fureur grince les dens ſur luy :
Mais cependant la Majeſté divine
Rid du meſchant : car de ſes yeux ouvers
Voit bien venir le jour de ſa ruïne.
Tirer leur glaive on verra les pervers,
Et bander l'arc, pour l'humble & povre battre,
Et pour les bons ruer morts à l'envers :
Mais leur couteau ſera pour les combattre,
Et percera leur cueur, tant ſoit-il caut :
Verront leur arc, auſſi rompre & abattre.
Certes le peu de l'homme juſte vaut
Mille fois mieux que la riche abondance
D'un mal vivant, tant ſoit eſlevé haut.
Car du meſchant, le bras & la puiſſance
Seront rompus : mais le Dieu ſupernel
Sera des bons tousjours la ſouſtenance.
Il voit, & ſçait, par un ſoing paternel,
Les jours de ceux qui ont vie innocente :
Et d'iceux eſt l'heritage eternel.
Point ne ſeront fruſtrez de leur attente
Au mauvais temps : & ſi ſeront ſaoulez
Au plus longs jours de famine dolente.
Mais les malins periront deſolez :
Et, n'aymans Dieu, s'en iront en fumée,
Ou deviendront comme greſſe, eſcoulez.
Leur main ſera d'emprunter affamée,
Sans pouvoir rendre : & les juſtes auront
De quoy monſtrer charité enflammée :
Car les benits de Dieu poſſederont
Finalement Terre pleine de greſſe :
Et les maudits en povreté cherront.
Dieu tous les pas du vertueux adreſſe,
Et au chemin qu'il veut ſuivre & tenir,

Donne faveur, & l'unit & le dreſſe.
Si de tomber ne ſe peult contenir,
D'eſtre froiſſé ne luy faut avoir crainte :
Car Dieu viendra la main luy ſouſtenir.
J'ay eſté jeune, & vieilleſſe ay attainte,
Et n'ay point veu le juſte abandonner,
Ne ſes enfans mendier par contrainte :
Ains chacun jour ne faire que donner,
Preſter, nourrir : & ſi voit-on ſa race
Accroiſtre en heur, & en biens foiſonner.
Fuy donc le mal, ſuy le bien à la trace :
Et de durer à perpétuité,
Le Seigneur Dieu te donnera la grace.
Car il ne perd, tant il ayme equité,
Nul de ſes bons, ils ont garde eternelle :
Mais il deſtruit les fils d'iniquité.
Les bien vivans en joye ſolennelle
Poſſederont la Terre qui produit,
Et à jamais habiteront en elle.
Du bien vivant la bouche rien n'inſtruit
Que ſapience : & ſa langue n'expoſe
Rien, qui ne ſoit tresjuſte, & plein d fruict.
Car en ſon cueur la Loy de Dieu repoſe,
Parquoy ſon pied ne ſera point gliſſant,
Quelque chemin que tirer il propoſe,
Il eſt bien vray que l'inique puiſſant
Le juſte eſpie : & pour à mort le mettre
Par tout le quiert comme un Loup raviſſant
Mais en ſa main Dieu ne voudra permettre
Qu'il ſoit ſouſmis, ne le voir condemner,
Quant à juſtice il ſe viendra ſouſmettre.
Dieu donc attens, vueille en luy cheminer :
Haut te mettra ſus la Terre feconde :

Et les malins verras exterminer.
J'ay veu l'inique enflé & craint au monde,
Qui, s'eſtendant grand & haut, verdiſſoit
Comme un Laurier qui en rameaux abonde :
Puis, repaſſant par où il floriſſoit,
N'y eſtoit plus, & le cherchay à force :
Mais ne le ſeu trouver en lien qui ſoit.
Garde de nuire, à voir le droit t'efforce :
Car l'homme tel, enfin, pour ſon loyer
Aura repos, loing d'ennuy & divorce :
Mais tous faudront les prompts à forvoyer :
Et des nuiſans tout le dernier ſalaire,
Sera, que Dieu les viendra foudroyer.
Que diray plus ? Dieu eſt le ſalutaire
Des bien vivans : c'eſt celuy qui ſera
Tousjours leur force, au temps dur et contraire :
Les ſecourant, il les delivrera :
Les delivrant, garde il en voudra faire :
Pource qu'en luy chacun d'eux eſpoir ha.



PSEAUME XXXVIII

Domine, ne in furore tuo arguas me.

ARGUMENT

David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plaint fort à Dieu de la vehemence de son mal, du deffaut de ses amis, de la cruauté de ses ennemis : & implore l'aide de Dieu.

PROPRE POUR TOUS PAUVRES ULCEREZ

Las en ta fureur aigue
Ne m'argue,
De mon fait, Dieu tout puissant :
Ton ardeur un peu retire,
N'en ton ire
Ne me punis languissant.
Car tes fleches descochées,
Sont fichées
Bien fort en moy, sans mentir :
Et as voulu, dont j'endure,
Ta main dure
Dessus moy appesantir.
Je n'ay sur moy chair ne veine
Qui soit saine
Par l'ire en quoy je t'ay mis :
Mes os n'ont de repos ferme
Jour ne terme,
Par les maux que j'ay commis.
Car les peines de mes fautes,
Sont si hautes,

Qu'elles ſurmontent mon chef :
Ce m'eſt un faix importable,
Qui m'accable,
Tant croiſt ſur moy ce meſchef.
Mes cicatrices puantes,
Sont fluentes
De ſang de corruption :
Las : par ma fole ſottie
M'eſt ſortie
Toute ceſte infection.
Tant me fait mon mal la guerre
Que vers Terre
Suis courbé totalement :
Avec triſte & noire mine
Je chemine
Tout en pleurs journellement.
Car mes cuiſſes, & mes aines
Sont ja pleines
Du mal dont ſuis tourmenté :
Tellement qu'en ma chair toute
N'y ha goutte
D'apparence de ſanté.
Je, qui ſouloye eſtre habile,
Suis débile,
Caſſé de corps, pieds & mains :
Si que de la douleur forte :
Qu'au cueur porte,
Je jette cris inhumains.
Or tout ce que je deſire,
Treſcher Sire,
Tu le vois cler & ouvert :
Le ſouſpir de ma penſée
Tranſpercée,

Ne t'eſt caché ne couvert.
Le cueur me bat à outrance :
Ma puiſſance
M'ha delaiſſé tout perclus :
Et de mes yeux la lumiere
Coutumiere,
Voire mes yeux je n'ay plus.
Les plus grans amis que j'aye,
De ma playe,
Sont vis à vis, ſans grand ſoing.
Et hors mis toutes reproches,
Mes plus proches
La regardent de bien loing.
Ceux qui à ma mort s'attendent,
Leurs lacs tendent :
D'autres, voulans me grever,
Mille maux de moy recenſent,
Et ne penſent
Que fraudes, pour m'achever.
Et je, comme n'oyant goutte,
Les eſcoute :
Leur cueur ont beau deſcouvrir :
Je ſuis là comme une ſouche,
Sans ma bouche,
Non plus qu'un müet ouvrir.
Je ſuis devenu, en ſomme,
Comme un homme
Du tout ſourd, & qui n'oit point,
Et qui n'ha quand on le pique
De replique
Dedans ſa bouche un ſeul poinct.
Mais aveques eſperance,
L'aſſeurance

De ton bon ſecours j'attends :
Et ainſi mon Dieu, mon pere,
Que j'eſpere,
Tu me reſpondras à temps.
Je le dy, & ſi t'en prie,
Qu'on ne rie
De mon malheureux eſmoy :
Car dès qu'un peu mon pied gliſſe,
Leur malice
S'esjoüit du mal de moy.
Vien donc, car je ſuis en voye,
Qu'on me voye
Clocher trop honteuſement :
Pource que la grand' deſtreſſe,
Qui m'oppreſſe,
Me pourſuit inceſſamment.
Las, à part moy avec honte
Je racompte,
Mon trop inique forfait,
Je reſve, je me tourmente,
Je lamente
Pour le péché, que j'ay fait.
Et tandis, mes adverſaires,
Et contraires,
Sont vifs, & fortifiez :
Ceux qui m'ont ſans cauſe aucune
En rancune,
Sont crus & multipliez.
Tous encontre moy ſe bendent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité :
Et de leur haine la ſource,
Ce fut, pource

Que je ſuivoye equité.
Seigneur Dieu ne m'abandonne
Moy perſonne :
Dechaſſée d'un chacun :
Loing de moy la grace tienne,
Ne ſe tienne,
D'ailleurs n'ay eſpoir aucun.
Vien, & approche toy donques,
Vien, ſi onques
De tes enfans te chalut :
De me ſecourir te haſte :
Je me gaſte,
Seigneur Dieu de mon ſalut.

PSEAUME XLIII

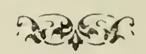
Deus, Deus meus, ad te.

ARGUMENT

Il prie eſtre delivré de ceux qui avoient conjuré avec Abſalon, afin qu'il puiſſe à bon eſcient publier les louanges de Dieu, en la ſainte congregation.

Revenge moy, pren la querelle
De moy, Seigneur, par ta mercy,
Contre la gent faulſe & cruelle :
De l'homme remply de cautelle,
Et en ſa malice endurcy,
Delivre moy auſſi.
Las, mon Dieu, tu es ma puiſſance :
Pourquoy t'enfuis, me reboutant?

Pourquoy permets qu'en déplaiſance :
Je chemine, ſous la nuiſance
De mon adverſaire, qui tant
Me va perſecutant?
A ce coup ta lumiere luiſe,
Et ta foy veritable tien :
Chacune d'elles me conduiſe
En ton ſaint Mont, & m'introduiſe
Juſqu'au tabernacle tien,
Avec humble maintien.
Là dedans prendray hardieſſe
D'aller, de Dieu juſqu'à l'autel :
Au Dieu de ma joye & lieſſe,
Et ſur la harpe chantereſſe,
Confeſſeray qu'il n'eſt Dieu tel
Que toy, Dieu immortel.
Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores?
Pourquoy te debats dedans moy?
Atten le Dieu que tu adores,
Car graces luy rendray encores,
Dont il m'aura mis hors d'eſmoy,
Comme mon Dieu & Roy.



PSEAUME XLV

Eructavit cor meum verbum bonum.

ARGUMENT

C'est le chant nuptial de Jesus-Christ, & de son Eglise sous la figure de Salomon & de sa principale femme fille de Pharaon.

Propos exquis faut que de mon cueur sorte,
Car du Roy veux dire chanson, de sorte
Qu'à ceste fois ma langue mieux dira,
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.
Le mieux formé tu es d'humaine race,
En ton parler gist merveilleuse grace,
Parquoy Dieu fait que toute nation
Sans fin te louë en benediction.
O le plus fort que rencontrer on puisse,
Accoutre & ceints sur ta robuste cuisse
Ton glaive aigu, qui est la resplendeur,
Et l'ornement de Royale grandeur.
Entre en ton Char, triomphe à la bonne heure
En grand honneur : puis qu'avec toy demeure
Verité, Foy, Justice, & Cueur humain.
Voir te fera de grans choses ta main.
Tes dards luisans, & tes sagettes belles,
Poingnantes sont, les cueurs à toy rebelles
Seront au vif d'icelles transpercez,
Et dessus toy les peuples renversez.
O Divin Roy, ton throne venerable
C'est un haut throne, à jamais perdurable :

Le ſceptre auſſi de ton Regne puiſſant,
C'eſt d'equité le ſceptre floriſſant.
Iniquité tu hays, aymant Juſtice :
Pour ces raiſons, Dieu, ton Seigneur propice,
Sur tes conſors t'ayant le plus à gré,
D'huile de joye odorant t'ha ſacré.
De tes habits les plis ne ſentent qu'Ambre,
Et Muſc, & Myrrhe, en allant de ta chambre
Hors ton Palais d'yvoire, haut & fier,
Là ou chacun te vient gratifier.
Avec toy ſont filles de Roy bien nées,
De tes preſens moult precieux ornées,
Et la nouvelle Eſpouſe à con coſté,
Qui d'Or d'Ophir couronne ſa beauté.
Eſcoute fille en beauté non pareille,
Enten à moy & me preſte l'oreille.
Il te convient ton peuple familier,
Et la maiſon de ton pere oublier.
Car noſtre Roy, noſtre ſouverain Sire
Moult ardamment ta grand' beauté deſire :
D'orenavant ton Seigneur il ſera,
Et de toy, humble obeïſſance aura.
Peuples de Tyr, peuples pleins de richeſſes,
D'honneurs & dons te feront grans largeſſes,
Ce ne ſera de la fille du Roy,
Sous manteau d'Or, ſinon tout noble arroy.
D'habits brodez richement attournée
Elle ſera devers le Roy menée
Avec le train des vierges, la ſuivans,
Et de ſes plus prochaines la ſervans.
Pleines de joye, & d'ennuy exemptées,
Au Roy feront enſemble preſentées
Elles & toy, en triomphe & bonheur,

L'irez trouver en ſon Palais d'honneur.
Ne plain donc point de laiſſer mere & pere :
Car en lieu d'eux mariage proſpere
Te produira beaux & nobles enfans,
Que tu feras par tout Roys triomphans.
Quant eſt de moy, à ton nom & ta gloire
Feray eſcrits d'eternelle memoire,
Et par leſquelz les gens à l'advenir
Sans fin voudront te chanter & benir.

PSEAUME XLVI

Deus noſter refugium & virtus.

ARGUMENT

Les bons chantent icy, quelle fiance & ſeureté ilz ont en tous perilz, ayans Dieu pour leur garde.

DES qu'adverſité nous offenſe,
Dieu nous eſt appuy & deffence,
Au beſoin l'avons eſprouvé,
Et grans ſecours en luy trouvé.
Dont plus n'aurons crainte ne doute,
Et deuſt trembler la Terre toute,
Et les montagnes abyſmer
Au milieu de la haute Mer.
Voire deuſſent les eaux profondes
Bruire, eſcumer, enfler leurs ondes,
Et par leur ſuperbe pouvoir
Rochers & montagnes mouvoir.
Au temps de tourmente ſi fiere,

Les ruiſſeaux de noſtre riviere
Resjouïront la grand' Cité,
Lieu treſſaint de la Deïté.
Il eſt certain, qu'au milieu d'elle
Dieu fait ſa demeure eternelle :
Rien esbranler ne la pourra,
Car Dieu prompt ſecours luy donra.
Troupes de gens ſur nous coururent,
Meus contre nos Royaumes furent,
Du bruit des voix tout l'air fendoit,
Et ſous eux la Terre fondoit :
Mais pour nous, en ces durs alarmes,
A eſté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Jacob : c'eſt un Fort
Pour nous, encontre tout effort.
Venez, contemplez en vous meſmes
Du Seigneur les actes ſupremes,
Et ces lieux terreſtres voyez
Comment il les a nettoyez.
Il a eſteint cruelle guerre,
Par tout juſqu'aux fins de la Terre,
Briſé Lances, rompu les Arcs,
Et par feu les chariots ars.
Ceſſez, dit-il, & congnoiſſance
Ayez de ma haulte puiſſance,
Dieu ſuis, j'ay exaltation
Sur toute Terre & nation.
Concluſion, le Dieu des armes
Des noſtres eſt en tous alarmes :
Le Dieu de Jacob, c'eſt un Fort,
Pour nous, encontre tout effort.

PSEAUME L

Deus deorum dominus locutus eſt.

ARGUMENT

Il prophetiſe comment Dieu devoit appeller à ſoy toutes nations par l'Evangile, & ne demander aux ſiens pour tous ſacrifices, ſinon confeſſion & predication de ſa bonté, deteſtant ceux qui ſe vantent d'obſerver ſa Religion, ſans que leur cueur ſoit touché de zelle, ne d'amour en luy.

Le Dieu, le fort, l'Eternel parlera,
Et haut & clair la terre appellera,
De l'Orient juſques à l'Occident.
Devers Sion Dieu clair & evident
Apparoiſtra, orné de beauté toute :
Noſtre grand Dieu viendra, n'en faites doubte,
Ayant un feu devorant devant luy,
D'un vehement tourbillon circuy.
Lors huchera, & Terre, & Ciel luiſant,
Pour juger là tout ſon peuple, en diſant:
Aſſemblez moy mes Saincts, qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance,
(Et vous les Cieux, direz en tout endroit
Son jugement, car Dieu eſt Juge droit)
Enten mon peuple, & à toy parleray
Ton Dieu je ſuis, rien ne te celeray :
Par moy reprins ne feras des offrendes
Qu'en ſacrifice ay voulu que me rendes :
Je n'ay beſoing prendre en nulle ſaiſon
Bouc de tes parcs, ne Bœuf de ta maiſon :
Tous animaux des bois ſont de mes biens,

Mille troupeaux en mille monts ſont miens :
Miens je congnois les oyſeaux des montagnes,
Et Seigneur ſuis du beſtail des campagnes :
Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien :
Car à moy eſt le monde, & tout ſon bien.
Suis je mengeur de chair des gros Toreaux?
Ou, boy-je ſang de Boucs ou de Chevreaux?
A l'Eternel louange ſacrifie,
Au Souverain rends tes vœux & t'y fie :
Invoque moy, quand oppreſſé ſeras,
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.
Auſſi dira l'Eternel au meſchant,
Pourquoy vas-tu mes edicts tant preſchant,
Et prens ma Loy en ta bouche maline,
Veu que tu as en haine diſcipline,
Et que mes dicts jettes & ne reçois?
Si un larron d'aventure apperçois,
Avec luy cours : car autant que luy vauls,
T'accompaignant de paillards & ribauds :
Ta bouche mets à mal & meſdiſances,
Ta langue braſſe, & fraudes, & nuiſances,
Cauſant aſſis, pour ton prochain blaſmer,
Et pour ton frere ou couſin diffamer :
Tu fais ces maux, & cependant que riens
Je ne t'en dy, tu m'eſtimes & tiens
Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
T'en reprendray quelque jour à ta face.
Or entendez cela, je vous ſupply,
Vous qui mettez l'Eternel en oubly,
Que ſans ſecours ne ſoyez tous deffaits :
Sacrifiant louange, honneur me fais,
Dit le Seigneur, & qui tient ceſte voye,
Doubter ne faut que mon ſalut ne voye.

PSEAUME LI

Miferere mei Deus, fecundum magnam
mifericordiam tuam.

ARGUMENT

Apres la mort d'Urie, David congnoiffant fon peché, demande pardon à Dieu, & qu'il luy envoye fon Efprit, pour le garder de plus pecher : puis s'offre à inftruire les autres, & prie pour Hierufalem qui eft la vraye Eglife.

PROPRE POUR QUICONQUE SE SENT GRIEVEMENT AVOIR OFFENSÉ DIEU

MISERICORDE au povre vicieux,
Dieu tout puiffant, felon ta grand' clemence,
Ufe à ce coup de ta bonté immenfe,
Pour effacer mon faiđt pernicieux.
Lave moy, Sire, & relave bien fort,
De ma commife iniquité mauvaife :
Et du peché, qui m'ha rendu fi ord,
Me nettoyer d'eau de grace te plaife.
Car de regret mon cueur vit en efmoy,
Congnoiffant las, ma grand' faute prefente :
Et qui pis eft, mon peché fe prefente
Inceffamment noir & laid devant moy.
En ta prefence à toy feul j'ay forfait :
Si qu'en donnant arreft pour me deffaire,
Jugé feras avoir juftement fait,
Et vaincras ceux qui diront du contraire.
Helas, je fay, & fi l'ay tousjours feu,

Qu'iniquité print avec moy naiſſance :
J'ay d'autre part, certaine congnoiſſance,
Qu'avec peché ma mere m'ha conceu.
Je ſay auſſi, que tu aymes, de fait,
Vraye equité dedans la conſcience :
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait
Veoir les ſecrets de ta grand' Sapience.
D'yſope donc, par toy, purgé ſeray :
Lors me verray plus net que choſe nulle :
Tu laveras ma trop noire macule :
Lors en blancheur la neige paſſeray.
Tu me feras joye & lieſſe ouir,
Me revelant ma grace interinée :
Lors ſentiray croiſtre & ſe resjouir
Mes os, ma force, & vertu declinée.
Tu as eu l'œil aſſez ſur mes forfaits :
Deſtourne d'eux ta courroucée Face,
Et te ſupply non ſeulement efface
Ce mien peché, mais tous ceux que j'ay faits.
O Createur, te plaiſe en moy créer,
Un cueur tout pur, une vie nouvelle :
Et, pour encor te povoir agréer,
Le vray Eſprit dedans moy renouvelle.
De ton regard je ne ſois reculé :
Et te ſupply, pour finir mon martyre,
Ton ſainct Eſprit de mon cueur ne retire,
Quand tu l'auras en moy renouvellé.
Redonne moy la lieſſe que prit
En ton ſalut mon cueur jadis infirme,
Et ne m'oſtant ce libre & franc Eſprit,
En iceluy pour jamais me confirme.
Lors ſeulement ne ſuivray tes ſentiers :
Mais les feray aux iniques apprendre :

Si que pecheurs à toy ſe viendront rendre,
Et ſe voudront convertir voulontiers,
O Dieu, ô Dieu de ma ſalvation,
Delivre moy de ce mien ſanglant vice :
Et lors ma bouche en exultation
Chantera haut ta bonté & juſtice.
Hà, Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc,
Rien bon n'en ſort quand moy meſme les ouvre :
Mais ſi ta main, pour les ouvrir, y ouvre,
J'annonceray tes louanges adonc.
Si tu voulois ſacrifice mortel,
De Boucs & Bœufs & compte tu en fiſſes,
Je l'euſſe offert : mais en Temple n'Autel,
Ne te ſont point plaiſans telz ſacrifices.
Le ſacrifice agreable & bon pris
De l'Eternel, c'eſt une ame dolente,
Un cueur ſouſmis, une ame penitente :
Ceux là, Seigneur, ne te ſont à meſpris.
Traite Sion en la benignité,
O Seigneur Dieu : & par tout fortifie
Hieruſalem ta treshumble Cité,
Ses murs auſſi en brief temps edifie.
Adonc auras des cueurs bien diſpoſez
Oblations telles que tu demandes :
Adonc les Bœufs, ainſi que tu commandes,
Sur ton Autel feront mis & poſez.



PSEAUME LXXII

Deus judicium tuum regi da.

ARGUMENT

Il prie que le Regne de Dieu advienne par Jesus Christ, prophetisant l'estendue, l'equité, felicité, & longue duree d'iceluy Regne, le tout sous la figure de celuy de Salomon.

Tes jugemens, Dieu veritable,
Baille au Roy pour regner :
Vueilles ta justice equitable
Au fils du Roy donner.
Il tiendra ton peuple en justice,
Chassant iniquité :
A tes povres sera propice,
Leur gardant equité.
Les peuples verront aux montagnes
La paix, croistre & meurir,
Et par costaux & par campagnes
La justice fleurir.
Ceux du peuple, estans en destresse,
L'auront pour deffenseur :
Les povres gardera d'oppresse,
Reboutant l'oppresseur.
Aussi un chacun & chacune,
O Roy, t'honnorera,
Sans fin, tant que Soleil & Lune
Au monde esclairera.
Il vient comme pluye agreable
Tombant sur prez fauchez

Et comme rofée amiable
Sur les terroirs fechez.
Luy regnant, floriront par voye
Les bons & gracieux,
En longue paix, tant qu'on ne voye
De Lune plus aux cieux.
De l'une Mer large & profonde
Jufques à l'autre Mer,
D'Eufrates, jufqu'au bout du monde,
Roy fe fera nommer.
Ethiopes viendront grand' erre
Se cliner devant luy,
Ses hayneux baiferont la Terre,
A l'honneur d'iceluy.
Roys d'Ifles, & de la Mer creufe,
Viendront à luy prefens,
Et Roys d'Arabie l'heureufe,
Pour luy faire prefens.
Tous autres Roys viendront, fans doubte,
A luy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Servir & fupplier.
Car delivrance il donra bonne
Au povre à luy plorant,|
Et au chetif, qui n'ha perfonne
Qui luy foit fecourant.
Aux calamiteux & plorables,
Sera doux & piteux,
Sauvant les vies miferables
Des povres fouffreteux.
Les gardera de violence,
Et dol pernicieux,
Ayant leur fang, par fa clemence,

Moult cher & precieux,
Chacun vivra, l'Or Arabique
A tous departira,
Dont, ſans fin, Roy tant magnifique,
Par tout on benira.
De peu de grains, force blé, ſomme,
Les eſpis chacun an
Sur les monts bruiront en l'air, comme
Les arbres de Liban.
Florira la tourbe civile
Des bourgeois & marchans,
Multiplians dedans la ville,
Comme herbe par les champs.
Sans fin bruira le Nom & gloire
De ce Roy nompareil,
De ſon renom ſera memoire
Tant qu'y aura Soleil.
Toutes nations, aſſeurées
Sous Roy tant valeureux,
S'en iront vantant bienheurées,
Et le diront heureux.
Dieu, le Dieu des Iſraëlites,
Qui ſans ſecours d'aucun
Fait des merveilles non petites,
Soit loué de chacun.
De ſa gloire treſaccomplie
Soit loué le renom,
Soit toute la Terre remplie
Du haut los de ſon nom.



PSEAUME LXXIX

Deus venerunt gentes in hæred.

ARGUMENT

Il ſe complaint de la calamité advenue en Hieruſalem, par Antiochus, contre lequel il demande auſſi l'ayde de Dieu.

Les gens entrez ſont en ton heritage,
Ilz ont pollu, Seigneur, par leur outrage
Ton Temple ſaint, Hieruſalem deſtruite,
Si qu'en monceaux de pierres l'ont reduite.
Ilz ont baillé les corps
De tes ſerviteurs morts
Aux corbeaux, pour les paiſtre :
La chair des bien vivans
Aux animaux ſuivans
Bois, & plaine champeſtre.
Entour la ville ou fut ce dur eſclandre,
Las on ha veu le ſang d'iceux eſpandre
Ainſi comme eau jettée à l'adventure,
Sans que vivant leur donnaſt ſepulture
Ceux qui nos voiſins ſont,
En opprobre nous ont,
Nous moquent, nous deſpitent,
Ores ſommes blaſmez
Et par ceux diffamez
Qui entour nous habitent.
Helas, Seigneur, juſques à quand ſera ce?
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace :

Ton ire, ainſi embraſée, ardra elle
Comme une grand' flamme perpetuelle?
Tes indignations
Eſpans ſur nations
Qui n'ont ta congnoiſſance :
Ce mal viendroit appoinct
Aux Royaumes qui point
N'invoquent ta puiſſance.
Car ceux là ont toute preſques eſteinte
Du bon Jacob la poſterité ſainte :
Et en deſert totalement tournée
La demourance à luy par toy donnée.
Las, ne nous ramentoy
Les vieux maux contre toy
Perpetrez à grans ſommes :
Haſte toy, vien avant
Ta bonté, nous ſauvant;
Car moult affligez ſommes.
Aſſiſte nous, noſtre Dieu ſecourable,
Pour l'honneur haut de ton Nom venerable :
Delivre nous, ſois piteux & paiſible
En nos pechez par ta gloire indicible.
Qu'on ne die au milieu
Des gens, où eſt leur Dieu?
Ains punis leurs offenſes,
Vueilles de toutes parts
Des tiens le ſang eſpars
Venger, en nos preſences.
Des priſonniers le gemiſſement vienne
Juſques au Ciel, en la preſence tienne,
Les condemnez & ceux qui ja ſe meurent,
Fay que vivans par ton povoir demeurent.
A nos voiſins auſſi

En leur ſein endurcy,
Sept fois vueille leur rendre
Le blaſme & deshonneur,
Que contre toy, Seigneur,
Ont oſé entreprendre,
Et nous alors, ton vray peuple & tes hommes,
Et qui troupeau de ta paſture ſommes,
Te chanterons par ſiecles innombrables,
De fils en fils preſchans tes faicts louables.

PSEAUME LXXXVI

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

ARGUMENT

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre ſans peché : ſecondement qu'il l'aſſeure de ſes ennemis, luy donnant vie heureuſe : puis racompte la puiſſance & bonté de Dieu ja manifeſtée, & qu'il doibt encores manifeſter à luy & aux autres.

Mon Dieu, preſte moy l'oreille,
Par ta bonté nompareille
Reſpons moy, car plus n'en puis,
Tant povre & affligé ſuis.
Garde, je te pry, ma vie,
Car de bien faire ay envie :
Mon Dieu, garde ton ſervant,
En l'eſpoir de toy vivant.
Las, de faire te recorde
Faveur & miſericorde

A moy, qui tant humblement
T'invoque journellement.
Et donne lieſſe à l'ame
Du ſerf, qui Seigneur te clame,
Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,
J'eſleve à toy juſqu'aux Cieux.
A toy mon cueur ſe tranſporte,
Car tu es de bonne ſorte,
Et à ceux plein de ſecours,
Qui à toy vont à recours.
Donques la priere mienne
A tes oreilles parvienne :
Enten, car il eſt ſaiſon,
La voix de mon oraiſon.
Dès qu'angoiſſe me tourmente,
A toy je crie & lamente,
Pource qu'à ma triſte voix
Tu reſpons ſouventesfois.
Il n'eſt Dieu à toy ſemblable,
Ny à toy accomparable,
Ne qui ſe ſçeuſt uſiter
A tes œuvres imiter.
Toute humaine creature
Qui de toy ha pris facture
Viendra te glorifier,
Et ton Nom magnifier.
Car tu es grand à merveilles,
Et fais choſes nompareilles :
Auſſi as tu l'honneur tel,
D'eſtre ſeul Dieu immortel.
Mon Dieu, monſtre moy tes voyes,
Afin qu'aller droit me voyes,
Et ſur tout mon cueur non feint

Puiſſe craindre ton Nom ſaint.
Mon Seigneur Dieu, ta hauteſſe
Je veux celebrer ſans ceſſe,
Et ton ſaint Nom je pretens
Glorifier en tout temps.
Car tu as, à moy indigne,
Monſtré grand' bonté benigne,
Tirant ma vie du bort
Du bas tombeau de la mort.
Mon Dieu, les pervers m'aſſaillent,
A grans troupes ſur moy ſaillent,
Et cherchent à mort me voir
Sans à toy regard avoir.
Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy, & ployable,
Tardif à eſtre irrité,
Et de grand' fidelité.
En pitié donc me regarde,
Baille ta force & ta garde
Au foible ſerviteur tien,
Et ton eſclave ſouſtien.
Quelque bon ſigne me donne,
Qui mes ennemis eſtonne,
Quand verront que toy, Sauveur,
Me preſteras ta faveur.



PSEAUME XCI

Qui habitat in adjutorio altiſſimi.

ARGUMENT

Le prophete chante en quelle seureté vit, & de combien de maux eſt exempté celuy qui d'une ferme fiance ſe ſouſmet du tout à Dieu.

Qui en la garde du haut Dieu
Pour jamais ſe retire,
En ombre bonne & en fort lieu
Retiré ſe peult dire.
Conclu donc en l'entendement,
Dieu eſt ma garde ſeure,
Ma haute tour & fondement
Sur lequel je m'aſſeure.
Car du ſubtil laq des chaſſeurs,
Et de toute l'outrance
De peſtiferes oppreſſeurs,
Te donra delivrance.
De ſes plumes te couvrira,
Seur ſeras ſous ſon aiſle,
Sa deffenſe te ſervira
De targe & de rondelle.
Si que de nuict ne craindras point
Choſe qui eſpovante,
Ne dard, ne ſagette qui poinct,
De jour en l'air volante.
N'aucune peſte cheminant,
Lors qu'en tenebres ſommes :
Ne mal ſoudain, exterminant

En plein midy les hommes.
Quand à ta dextre il en cherroit
Mille, & mille à feneftre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puiffe eftre.
Ains, fans effroy, devant tes yeux
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur falaire.
Et tout, pour avoir dit à Dieu,
Tu es la garde mienne,
Et d'avoir mis en fi haut lieu
La confiance tienne.
Malheur ne te viendra chercher,
Tien le pour chofe vraye,
Et de ta maifon approcher
Ne pourra nulle playe.
Car il fera commandement
A fes Anges trefdignes
De te garder fongneufement,
Quelque part que chemines.
Par leurs mains, feras fouflevé,
Afin que d'adventure
Ton pied ne choppe, & foit grevé
Contre la pierre dure.
Sur Lyonceaux, & fur Afpics,
Sur Lyons pleins de rage,
Et fur Dragons, qui valent pis,
Marcheras fans dommage.
Car voicy que Dieu dit de toy,
D'ardante amour m'honore :
Garder & fecourir le doy,
Car mon Nom il adore.

S'il m'invoque l'exauceray :
Auſſi pour le deffendre,
En mal temps avec luy ſeray :
A ſon bien veux entendre.
Et faire de ſes ans le cours
Tout à ſon deſir croiſtre :
En effect, quel eſt mon ſecours
Je luy feray congnoiſtre.

PSEAUME CI

Miſericordiam & judicium cantabo.

ARGUMENT

David n'eſtant encores Roy paiſible, promet à Dieu dès qu'il le ſera, faire l'office d'un bon Prince, c'eſt à ſavoir, vivre ſans faire tort, eſtre rigoureux aux mauvais, & eſlever les gens de bien.

Vouloir m'eſt pris de mettre en eſcriture,
Pſeaume parlant de bonté & droiture,
Et ſi le veux à toy, mon Dieu, chanter;
Et preſenter.
Tenir je veux la voye non nuiſible :
Quand tu viendras me rendre Roy paiſible,
D'un cueur tout pur conduiray ma maiſon,
Avec raiſon.
Rien de mauvais y voir n'auray envie :
Car je hay trop les meſchans & leur vie,
Un ſeul d'entre eux autour de moy adjoint
Ne ſera point.

Tout cueur ayant penſée deſloyale,
Deſlogera hors de ma court Royale :
Et le nuiſant n'y ſera bien venu,
Non pas congnu.
Qui, par meſdire, apart ſon prochain greve,
Qui ha cueur gros, & les ſourcilz eſleve,
L'un mettray bas, l'autre ſouffrir, pour vray,
Je ne pourray.
Mes yeux ſeront fort diligens à querre,
Les habitans fideles de la Terre,
Pour eſtre à moy. Qui droite voye ira,
Me ſervira.
Qui s'eſtudie à uſer de fallace,
En ma maiſon point ne trouvera place :
De moy n'aura menſonger, ne baveur,
Bien, ne faveur.
Ains du païs chaſſeray de bonne heure
Tous les meſchans, tant qu'un ſeul n'y demeure :
Pour du Seigneur nettoyer la cité,
D'iniquité.



PSEAUME CIII

Benedic anima mea Domino, & omnia.

ARGUMENT

Il chante les grandes & diverſes bontez de Dieu envers les hommes : puis invite, & eux, & toutes choses creées, à luy donner louange & gloire.

PROPRE A ENSEIGNER A CONNOITRE DIEU
ET SOY-MESME

Sus, louëz Dieu, mon ame, en toute choſe :
Et tout cela qui dedans moy repoſe,
Louez ſon Nom treſſaint & accomply :
Preſente à Dieu louanges & ſervices,
O toy mon Ame : & tant de benefices
Qu'on as receu, ne les mets en oubly :
Ains le beneis, luy qui de pleine grace
Toutes tes grans iniquitez efface,
Et te guerit de toute infirmité :
Luy, qui rachete & retire ta vie
D'entre les dents de mort pleine d'envie :
T'environnant de ſa benignité :
Luy, qui de biens, à ſouhait & largeſſe,
Emplit ta bouche : en faiſant ta jeuneſſe
Renouveller comme à l'Aigle royal.
C'eſt le Seigneur, qui tousjours ſe recorde
Rendre le droit, par ſa miſericorde,
Aux oppreſſez, tant eſt Juge loyal.
A Moyſes, de peur qu'on ne forvoye,
Manifeſter voulut la droite voye,

Et aux enfans d'Iſraël ſes hauts faits.
C'eſt le Seigneur enclin à pitié douce,
Prompt à mercy, & qui tard ſe courrouce :
C'eſt en bonté le parfait des parfaits.
Il eſt bien vray, quand par noſtre inconſtance
Nous l'offenſons, qu'il nous menace & tance :
Mais point ne tient ſon cueur inceſſamment.
Selon nos maux point ne nous fait : mais certes
Il eſt ſi doux, que ſelon nos deſſertes,
Ne nous veult pas rendre le chaſtiment.
Car à chacun qui craint luy faire faute,
La bonté ſienne il demonſtre auſſi haute,
Comme ſont hauts ſur la terre les Cieux :
Auſſi loin qu'eſt la part Orientale
De l'Occident, à la diſtance egale
Loin de nous met tous nos faits vicieux.
Comme aux enfans eſt piteux un bon pere,
Ainſi pour vray, à qui luy obtempere,
Le Seigneur eſt de douce affection :
Car il congnoit de quoy ſont faits les hommes :
Il ſçait tresbien, helas, que nous ne ſommes
Rien, ſinon poudre & putrefaction.
A herbe & foin ſemblent les jours de l'homme :
Pour quelque temps il florit, ainſi comme
La fleur des champs, qui nutriment reçoit :
Puis en ſentant d'un froid vent la venuë,
Tourne à neant, tant que plus n'eſt congnuë
Du lieu auquel n'agueres floriſſoit.
Mais la mercy de Dieu eſt eternelle
A qui le craint : & trouveront en elle
Les fils des fils juſtice & grand' bonté.
J'enten ceux là, qui ſon contract obſervent,
Et qui ſa Loy en memoire reſervent,

Pour accomplir ſa ſainte voulonté.
Dieu ha baſty, ſans qu'il branle, n'empire,
Son throne aux Cieux : & deſſous ſon Empire
Tous autres ſont, & ſouſmis, & ployez.
Or louëz Dieu, Anges de vertu grande,
Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
Faites ſi toſt que parler vous l'oyez.
Beniſſez Dieu tout ſon bel exercite,
Miniſtres ſiens, qui de ſon vueil licite
Executer ne fuſtes onc oyſeux.
Tous ſes hauts faits en chacun ſien royaume,
Beniſſez Dieu : & pour clorre mon Pſeaume,
Louë l'auſſi mon ame aveques eux.

PSEAUME CIV

Benedic anima mea Domino, Domine Deus.

ARGUMENT

C'eſt un Cantique beau par excellence, auquel David celebre & glorifie Dieu, de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses.

PROPRE A CONNOITRE AMPLEMENT LA PUISSANCE DE DIEU

Sus, ſus, mon ame, il te faut dire bien
De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
Ta grandeur eſt excellente & notoire!
Tu es veſtu de ſplendeur & de gloire :

Tu es veftu de fplendeur proprement,
Ne plus ne moins que d'un accouftrement :
Pour pavillon, qui d'un tel Roy foit digne,
Tu tends le Ciel, ainfi qu'une courtine.
Lambruiffé d'eaux eft ton Palais voufté,
En lieu de Char fur la Nuë es porté :
Et les forts Vents, qui parmy l'air foufpirent,
Ton Chariot, avec leurs aifles, tirent.
Des Vents auffi, diligens & legers,
Fais tes Heraux, Poftes, & Meffagers :
Et foudre, & feu, fort prompts à ton fervice,
Sont les Sergens de ta haute Juftice.
Tu as affis la Terre rondement
Par contrepois, fur fon vray fondement :
Si qu'à jamais fera ferme en fon eftre,
Sans fe mouvoir n'à dextre n'à feneftre.
Auparavant, de profonde & grand' eau,
Couverte eftoit, ainfi que d'un manteau :
Et les grans eaux faifoient toutes, à l'heure,
Deffus les monts leur arreft & demeure,
Mais auffi toft que les voulus tancer,
Bien toft les feis de partir s'avançer :
Et à ta voix qu'on oyt tonner en Terre,
Toutes de peur s'enfuirent à grand' erre.
Montagnes lors vindrent à fe dreffer :
Pareillement les vaux à s'abbaiffer,
En fe rendans droit à la propre place
Que tu leurs as eftably de ta grace.
Ainfi la Mer bornas par tel compas,
Que fon limite elle ne pourra pas
Outrepaffer : & feis ce beau chef d'œuvre,
Afin que plus la Terre elle ne cœuvre.
Tu feis defcendre aux vallées les eaux :

Sortir y feis Fontaines & Ruiſſeaux,
Qui vont coulant, & paſſent, & murmurent
Entre les monts, qui les plaines emmurent.
Et c'eſt afin que les beſtes des champs
Puiſſent leur ſoif eſtre là eſtanchans.
Beuvans à gré toutes de ces breuvages,
Toutes je dy, juſqu'aux aſnes ſauvages.
Deſſus & pres de ces ruiſſeaux courans,
Les oyſelets du Ciel ſont demourans,
Qui du milieu des Fueilles & des Branches
Font reſonner leurs voix nettes & franches.
De tes hauts lieux, par art autre qu'humain,
Les monts pierreux arrouſes de ta main :
Si que la Terre eſt toute ſaoule & pleine
Du fruict venant de ton labeur ſans peine.
Car, ce faisant, tu fais par monts & vaux
Germer le foin, pour juments & chevaux,
L'herbe, à ſervir l'humaine creature,
Luy produiſant de la Terre paſture :
Le vin, pour eſtre au cueur joye & confort :
Le pain auſſi pour l'homme rendre fort :
Semblablement l'huile, afin qu'il en faſſe
Plus reluiſante & joyeuſe ſa face.
Tes arbres verds prennent accroiſſement :
O Seigneur Dieu, les Cedres meſmement
Du mont Liban, que ta bonté ſupreme
Sans artifice, ha plantez elle meſme.
Là font leurs nids (car il te plaiſt ainſi)
Les Paſſereaux, & les Paſſes auſſi :
De l'autre part, ſur hauts ſapins beſongne,
Et y baſtit ſa maiſon la Cigogne.
Par ta bonté, les monts droits & hautains,
Sont le refuge aux Chevres, & aux Dains :

Et aux Connils, & Lievres qui vont viste,
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.
Que diray plus? la claire Lune feis,
Pour nous marquer les moys & jours prefix :
Et le Soleil, dès qu'il leve & esclaire,
De son coucher ha congnoissance claire.
Apres en l'Air les tenebres espars :
Et lors se fait la nuict de toutes pars,
Durant laquelle aux champs sort toute beste
Hors des Forests, pour se jetter enqueste.
Les Lyonceaux mesmes lors sont yssans
Hors de leurs creux, bruyans & rugissans
Apres la proye, afin d'avoir pasture
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.
Puis aussi tost que le Soleil fait jour,
A grans troupeaux revont en leur sejour :
Là où tous quoys se veautrent & reposent,
Et en partir tout le long du jour n'osent.
Adonques sort l'homme, sans nul danger,
S'en va tout droit à son œuvre renger,
Et au labeur, soit de champ, soit de prée,
Soit de jardins, jusques à la vesprée.
O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers!
O que tu as tout fait par grand' sagesse!
Brief la Terre est pleine de ta largesse.
Quant à la grande & spacieuse Mer,
On ne sauroit, ne nombrer, ne nommer
Les animaux qui vont nageant illeques,
Moyens, petis, & de bien grans aveques.
En ceste Mer Navires vont errant :
Puis la Baleine, horrible monstre & grand,
Y as formé, qui bien à l'aise y nouë,

Et à ſon gré par les ondes ſe jouë.
Tous animaux à toy vont à recours,
Les yeux au Ciel : afin que le ſecours
De ta bonté à repaiſtre leur donne,
Quand le beſoin, & le temps s'y adonne.
Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ilz le prennent tresbien :
Ta large main n'eſt pas pluſtoſt ouverte,
Que de tous biens planté leur eſt offerte.
Dès que ta face & tes yeux ſont tournez
Arriere d'eux, ilz ſont tous eſtonnez :
Si leur eſprit tu retires, ilz meurent,
Et en leur poudre ilz revont, & demeurent.
Si ton eſprit derechef tu transmets,
En telle vie adonques les remets,
Que paravant : & de beſtes nouvelles,
En un moment, la Terre renouvelles.
Or ſoit tousjours regnant & floriſſant
La majeſté du Seigneur tout puiſſant :
Plaiſe au Seigneur prendre resjoüiſſance
Aux œuvres faits par ſa haute puiſſance.
Le Seigneur dy, qui fait horriblement
Terre trembler, d'un regard ſeulement :
Voire qui fait, tant peu les ſache atteindre,
Les plus hauts monts, d'ahan, ſuer & craindre.
Quant eſt à moy, tant que vivant ſeray,
Au Seigneur Dieu chanter ne ceſſeray :
A mon vray Dieu plein de magnificence
Pſeaumes feray, tant que j'auray eſſence.
Si le ſupply qu'en propos & en ſon,
Luy ſoit plaiſante & douce ma chanſon :
S'ainſi advient, retirez vous Triſteſſe,
Car en Dieu ſeul m'eſjoüiray ſans ceſſe.

De Terre ſoient infidelles exclus,
Et les pervers, ſi bien qu'il n'en ſoit plus.
Sus, ſus (mon cueur), Dieu où tout bien abonde
Te faut loüer : loüez le tout le monde.

PSEAUME CVII

Confitemini Domino, quoniam bonus.

ARGUMENT

Le Pſalmiſte dit, que toutes afflictions viennent, & s'en vont, par voulonté divine. Et allegue ſur ce, les périls & calamitez des errans aux deſers, des priſonniers, des malades, & des agitez ſur la mer, la requeſte qu'ils font à Dieu, comment ils l'obtiennent, comment ils en rendent graces, & comment Dieu tient toutes choſes en ſa main, & les change comme il luy plaiſt.

DONNEZ au Seigneur gloire,
Il eſt doux & clement
Et ſa bonté notoire
Dure eternellement.
Ceux qu'il ha rachetez,
Qu'ilz chantent ſa hauteſſe :
Et ceux qu'il ha jettez
Hors de la main d'oppreſſe :
Les ramaſſant enſemble
D'Orient, d'Occident,
De l'Aquilon qui tremble,
Et du Midy ardent.
Si d'aventure errans
Par les deſerts ſe treuvent,

Demourance querans,
Et que trouver n'en peuvent:
Et ſi l'aſpre famine,
Et la ſoif ſans liqueur,
Les travaille, & leur mine
Et le corps & le cueur :
Pourveu qu'à tel beſoin
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loin
Des maux qui les tourmentent.
Et droit chemin paſſable
Leur monſtre & fait tenir,
Pour en ville habitable
Les faire parvenir.
Lors de Dieu vont chantant
Les bontez nompareilles,
Çà & là racomptant
Aux hommes ſes merveilles,
D'avoir l'ame aſſouvie,
Qui de ſoif languiſſoit,
Saoulant de bien la vie,
Qui de faim periſſoit.
Ceux qui ſont reſſerrez
En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et ſouffrans peines telles,
Pour avoir la parolle
De Dieu miſe à deſpris,
Et tenu pour frivole
Son conſeil de haut pris.
Quand par tourments leurs cueurs
Humiliez demeurent,
Abbatus de langueurs,

Sans que nulz les fequeurent,
Pourveu qu'à Dieu s'adreffent,
L'appellans au befoin,
Tous les maux qui les preffent
Il les renvoye au loin.
Des prifons les met hors
Mortelles & obfcures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes & chaines dures.
Les bontez nompareilles
De Dieu, lors vont chantant
Çà & là fes merveilles
Aux hommes racomptant :
D'avoir jufqu'aux courreaux
Brifé d'airain les portes,
Et de fer les barreaux
Rompu de fes mains fortes.
Les fols qui les fupplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui font par leurs vices
Malades, affechez,
Dont le cueur, tout repas
Et viande abomine,
Et qui font pres du pas
De la mort, qui les mine,
Pourveu qu'à Dieu s'addreffent,
L'appellans au befoin,
Tous les maux qui les preffent
Il les renvoye au loin.
D'un feul mot qu'il tranfmet
Leur donne fanté telle,
Que du tout hors les met
De ruine mortelle.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà & là ſes merveilles
Aux hommes racomptant.
A Dieu d'ardant deſir
Loüange ſacrifient :
Et avec grand plaiſir
Ses œuvres magnifient.
Ceux qui dedans galées
Deſſus la Mer s'en vont,
Et en grans eaux ſallées
Mainte traffique font,
Ceux-là voyent de Dieu
Les œuvres merveilleuſes,
Sur le profond milieu
Des vagues perilleuſes.
Le vent s'il luy commande,
Souffle tempeſtueux :
Et s'enfle en la Mer grande
Le flot impetueux.
Lors montent au Ciel haut,
Puis aux gouffres deſcendent :
Et, d'effroy, peu s'en faut
Que les ames ne rendent.
Chancellent en yvrongne,
Troublez du branlement,
Tout leur ſens les eſlongne,
Perdent l'entendement.
Mais ſi à tel beſoin
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loin
Des maux qui les tourmentent :
Fait au vent de tempeſte

Sa fureur rabaiſſer :
Fait que la Mer s'arreſte,
Et ſes ondes ceſſer.
L'orage retiré,
Chacun joye demeine,
Et au port deſiré
Le Seigneur Dieu les meine.
Les bontez nompareilles
De Dieu, lors vont chantant,
Çà & là ſes merveilles
Aux hommes racomptant.
Parmy le Peuple bas
Le ſurhaulſent en gloire,
Et ne les taiſent pas
Des grans au conſiſtoire.
Luy, qui les eaux profondes
En deſert convertit,
Et les ſources des ondes
Aſſeche & divertit :
Luy, qui ſteriles fait
Terres graſſes & belles,
Et tout pour le forfait
Des habitans d'icelles :
Qui deſerts d'humeur vuides
Convertit en grans eaux,
Et lieux ſecs & arides,
En ſources & ruiſſeaux :
Et qui là fait venir
Ceux qui de faim languiſſent,
Leſquels, pour s'y tenir,
Des villes y baſtiſſent :
Y ſemer champs ſe peinent,
Et vignes y planter,

Qui tous les ans ameinent
Fruict, pour les ſuſtenter.
Là, les fortune en biens,
Les croiſt, les continuë,
Et leur beſtail en riens
Il ne leur diminuë.
Puis deſcroiſſent de nombre,
Viennent à rarité,
Par maux & par encombre,
Et par ſterilité.
Riches, nobles, & grans,
Meſpriſez il renvoye,
Par deſers lieux errans,
Où n'ha chemin ne voye.
Et eſleve & delivre
Le povre hors d'ennuy,
Et force gens fait vivre,
Comme un troupeau ſous luy.
Ce voyant ont aux cueurs
Les juſtes joye encloſe :
Et de Dieu les moqueurs
S'en vont la bouche cloſe.
Qui ha ſens & prudence
Garde à cecy prendra,
Lors, la grande clemence
Du Seigneur entendra.



PSEAUME CX

Dixit Dominus Domino meo.

ARGUMENT

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, & de là parvint jusques aux fins de la Terre : & continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, & que de ses ennemis il ait fait son marchepied.

L'omnipotent à mon Seigneur & maistre
A dit ce mot : A ma dextre te siedz,
Tant que j'auray renversé & fait estre
Tes ennemis le scabeau de tes pieds.
Le sceptre fort de ton puissant Empire
Enfin sera loin de Sion transmis
Par l'Eternel, lequel te viendra dire,
Regne au milieu de tous tes ennemis.
De son bon gré ta gent bien disposée
Au jour tressaint de ton sacre courra :
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,
Naistre en tes fils ta jeunesse on verra,
Car l'Eternel, sans muer de courage,
Ha de toy seul dit, & juré avec :
Grand Prestre & Roy tu seras en tout aage,
Ensuivant l'ordre au bon Melchisedec.
A ton bras droit Dieu ton Seigneur & Pere
T'assistera aux belliqueux arrois,
Là où, pour toy, au jour de sa colère
Rompra la teste à Princes & à Roys.
Sur les Gentilz exercera Justice,

Remplira tout de corps morts envahis :
Et frappera, pour le dernier ſupplice,
Le chef regnant ſur beaucoup de païs.
Puis en paſſant au milieu de la plaine,
Des grans ruiſſeaux de ſang s'abreuvera.
Par ce moyen, ayant victoire pleine,
La teſte haut, tout joyeux, levera.

PSEAUME CXIII

Laudate pueri Dominum.

ARGUMENT

Il invite à loüer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne & muë toutes choſes ſelon ſa prudence, tousjours eſlevant les humbles, & reſtabliſſant les miſerables.

ENFANS, qui le Seigneur ſervez
Loüez le, & ſon Nom eſlevez,
Loüez ſon nom & ſa hauteſſe :
Soit preſché, ſoit fait ſolennel
Le Nom du Seigneur eternel,
Par tout en ce temps, & ſans ceſſe.
D'Orient jusqu'en Occident
Doibt eſtre le los evident
Du Seigneur & ſa renommée.
Sur toutes gens le Dieu des Dieux
Eſt exalté, & ſur les Cieux,
S'eſleve ſa gloire eſtimée.
Qui eſt pareil à noſtre Dieu,
Lequel fait ſa demeure au lieu

Le plus haut que l'on sauroit querre?
Et puis en bas veult dévaller,
Pour toutes choses speculer,
Qui se font au Ciel & en Terre?
Le povre, sur Terre gisant,
Il esleve en l'authorisant,
Et le tire hors de la boüe,
Pour le colloquer aux honneurs
Des Seigneurs, j'enten des Seigneurs
Du peuple, que sien il avoüe.
C'est luy, qui remplit à foison
De tresbeaux enfans la maison
De la femme qui est sterile :
Et lui fait joye recevoir,
Quand d'impuissance à concevoir
Se void d'enfans mere fertile.

PSEAUME CXIV

In exitu Israël de Ægypto.

ARGUMENT

De la delivrance d'Israël hors d'Egypte. Et succinctement, des principaux miracles, que Dieu feit pour cela

Quand Israël hors d'Egypte sortit,
Et la maison de Jacob se partit
D'entre le peuple estrange,
Juda fut fait la grand' gloire de Dieu,
Et Dieu se feit Prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand loûange.

La Mer le veit, qui s'enfuït foudain :
Et contremont, l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fut contrainte.
Comme moutons montagnes ont failly :
Et fi en ont les cofteaux treffailly,
Comme aignelets en crainte.
Qu'avois-tu Mer, à t'enfuïr foudain ?
Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fuz contrainte ?
Pourquoy avez monts en moutons failly ?
Pourquoy cofteaux en avez treffailly,
Comme aignelets en crainte ?
Devant la face au Seigneur, qui tout peult,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,
Terre tremble craintive :
Je dy le Dieu, le Dieu convertiffant
La pierre en lac, & le rocher puiffant
En fontaine d'eau vive.

PSEAUME CXV

Non nobis Domine, non nobis, fed.

ARGUMENT

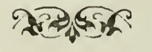
Il prie Dieu, vouloir, pour fa gloire, fi bien traiter fon peuple, qu'il congnoiffe qu'il eft le feul Dieu, & que les idoles des Gentilz ne font rien qu'ouvrage des hommes.

CONTRE LES IDOLATRES

NON point à nous, non point à nous, Seigneur,
Mais à ton Nom donne gloire & honneur,

Pour ta grand' bonté ſeure.
Pourquoy diroient les gens, en ſe moquant,
Où eſt ce Dieu qu'il vont tant invoquant,
Où eſt-il à ceſte heure?
Certainement noſtre Dieu tout parfait
Reſide aux Cieux, & de là haut il fait
Tout ce qu'il veult, en ſomme.
Mais ce qu'adore une ſi male gent,
Idoles ſont, faites d'Or, & d'Argent,
Ouvrage de main d'homme.
Bouche elles ont, ſans parler ne pouvoir :
Elles ont yeux, & ne ſauroient rien voir :
C'eſt une choſe morte.
Oreilles ont, & ne ſauroient oüir :
Elles ont nez & ne ſauroient joüir
D'odeur douce, ne forte.
Elles ont mains, ne pouvans rien toucher :
Elles ont piedz & ne ſavent marcher :
Goſier & point ne crient.
Tels & pareils ſont tous ceux qui les font,
Et ceux leſquels à leur recours s'en vont,
Et tous ceux qui s'y fient.
Toy Iſraël, arreſte ton eſpoir
Sur le Seigneur, c'eſt ta force & pouvoir,
Bouclier & ſauvegarde.
Maiſon d'Aron, arreſte ton eſpoir
Sur le Seigneur, c'eſt ta force & pouvoir,
Lequel te ſauve & garde.
Qui craignez Dieu, arreſtez voſtre eſpoir
Sur tel Seigneur, car c'eſt voſtre pouvoir,
Sous qui l'ennemy tremble.
Le Seigneur Dieu de nous ſouvenir ha :
Plus que jamais Iſraël benira,

Les filz d'Aaron enſemble.
A tous qui ſont de l'offenſer craintifs,
Grans biens ha fait, depuis les plus petits
Juſqu'à ceux de grand aage.
Les biens & dons, que pour vous faits il ha,
Il fera croiſtre à vous, & à ceux là
De voſtre parentage.
Car favoris eſtes, & bien aymez
Du grand Seigneur, qui les cieux ha formez,
Et terre confinée.
Le Seigneur s'eſt reſervé ſeulement
Les Cieux pour ſoy : la terre entierement
Aux hommes ha donnée.
O Seigneur Dieu, l'homme par mort tranſſy
Ne dit ton los, ne quiconques auſſi
En la foſſe devalle :
Mais nous vivans, par tout où nous irons,
De bouche & cueur le Seigneur benirons,
Sans fin, ſans intervalle.



PSEAUME CXVIII

Confitemini Domino, quoniam.

ARGUMENT

C'eſt un Hymne, par lequel David, delivré de tous maux, & eſlevé Roy ſur tout Iſraël, rendit publiquement graces à Dieu, au tabernacle de l'alliance, là où d'un grand cueur il magnifia la bonté dont il avoit uſé envers luy : & là ſe monſtre clerement figure de Jeſus Chriſt.

Rendez à Dieu loüange & gloire
Car il eſt benin & clement :
Qui plus eſt, ſa bonté notoire
Dure perpetuellement.
Qu'Iſraël ores ſe recorde
De chanter ſolennellement,
Que ſa grande miſericorde
Dure perpetuellement.
La maiſon d'Aaron ancienne
Vienne tout haut preſentement
Confeſſer que la bonté ſienne
Dure perpetuellement.
Tous ceux qui du Seigneur ont crainte,
Viennent auſſi chanter, comment
Sa bonté pitoyable & ſainte
Dure perpetuellement.
Ainſi que j'eſtois en deſtreſſe,
En invoquant ſa Majeſté,
Il m'oüit, & de ceſte preſſe
Me mit au large, à ſauveté.
Le Tout puiſſant, qui m'oüit plaindre,

Mon party tousjours tenir veult :
Qu'ay-je donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peult ?
De mon costé il se retire,
Avec ceux qui me sont amis :
Ainsi, cela que je desire
Je verray en mes ennemis.
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,
Qu'en l'homme, qui est moins que riens :
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,
Qu'aux Princes, & grans terriens.
Beaucoup de gens, c'est chose seure,
M'assiegerent de tous costez :
Au Nom de Dieu, ce dy-je à l'heure,
Ils seront par moy reboutez.
Ils m'avoient enclos par grand' ire,
Enclos m'avoient, tous mutinez :
Au Nom de Dieu, ce vins-je à dire,
Ils seront par moy ruïnez.
Ils m'avoient enclos, comme abeilles,
Et furent, les fols & hautains,
Au Nom du grand Dieu des merveilles,
Comme feu d'espines esteints.
Tu as, importun adversaire,
Rudement contre moy couru,
Pour du tout trebucher me faire,
Mais l'Eternel m'ha secouru.
Le Tout puissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes vers pleins d'esjoüissance :
C'est de luy que j'ay eu secours.
Aux maisons de mon peuple juste
On n'oyt rien que joye & confort :

On chante, on dit, le bras robuſte
Du Seigneur, ha fait grand effort.
De l'Eternel la main adextre,
S'eſt eſlevée à ceſte fois :
Dieu ha fait vertu par ſa dextre,
Telle eſt du bon peuple la voix.
Arriere ennemis & envie,
Car la mort point ne ſentiray :
Ainçois demoureray en vie,
Et les faits du Seigneur diray.
Chaſtié m'ha, je le confeſſe,
Chaſtié m'ha, puny, batu,
Mais point n'ha voulu ſa hauteſſe,
Que par mort je fuſſe abatu.
Ouvres moy les grans portes belles
Du ſaint Temple aux juſtes voüé,
Afin que j'entre par icelles,
Et que Dieu ſoit par moy loüé.
Ces grandes portes ſomptueuſes,
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les juſtes gens & vertueuſes
Peuvent paſſer tout au milieu.
Là diray ta gloire ſupreme,
Là par moy ſeras celebré :
Car en adverſité extreme
Exaucé m'as & delivré.
La pierre par ceux rejettée,
Qui du baſtiment ont le ſoin,
Ha eſté aſſiſe & plantée
Au plus haut du principal coin.
Cela, c'eſt une œuvre celeſte
Faite, pour vray, du Dieu des Dieux,
Et un miracle manifeſte,

Lequel ſe preſente à nos yeux.
La voicy, l'heureuſe journée,
Que Dieu ha faite à plein deſir :
Par nous ſoyt joye demenée,
Et prenons en elle plaiſir.
Or te prions, Dieu noſtre Pere,
En ta garde à ce coup nous tien :
Et en fortune ſi proſpere
Dorenavant nous entretien.
Beneit ſoit, qui au Nom treſdigne
Du Seigneur eſt venu icy :
O vous de la maiſon divine,
Nous vous beniſſons tous auſſi.
Dieu eſt puiſſant, doux & propice,
Et nous donra lumiere à gré :
Liez le Bœuf du ſacrifice
Aux cornes de l'Autel ſacré.
Tu es le ſeul Dieu, que j'honore,
Auſſi ſans fin te chanteray :
Tu es le ſeul Dieu, que j'adore,
Auſſi ſans fin t'exalteray.
Rendez à Dieu loüange & gloire,
Car il eſt benin & clement :
Qui plus eſt, ſa bonté notoire
Dure perpetuellement.



PSEAUME CXXVII

Beati omnes, qui timent Dominum.

ARGUMENT

Il dit, que ceux qui vrayment craingnent & ayment Dieu, sont heureux, soit en public, soit en privé.

BIENHEUREUX est quiconques
Sert à Dieu voulontiers,
Et ne se lassa onques
De suyvre ses sentiers.
Du labeur que fais faire
Vivras commodement,
Et ira ton affaire
Bien & heureusement.
Quant à l'heur de ta ligne,
La femme en ta maison
Sera, comme une vigne,
Portant fruict à foison :
Et autour de ta table
Seront tes enfants beaux,
Comme un reng delectable
D'oliviers tous nouveaux.
Ce sont les benefices
Dont sera joüissant
Celuy qui fuyant vices,
Craindra le Tout puissant.
De Sion Dieu sublime
Te fera tant de bien,

De voir Hierofolyme,
En tes jours aller bien.
Et verras de ta race
Double poftérité :
Et fur Ifraël grace,
Paix & felicité.

PSEAUME CXXX

De profundis clamavi ad te Domine.

ARGUMENT

Affectueufe priere de celuy qui par fon peché ha beaucoup d'adverfitez : & toutesfois, par efperance ferme, fe promet obtenir de Dieu remiffion de fes pechez, & delivrance de fes maux.

PROPRE POUR CEUX QUI FONT PENITENCE

Du fons de ma penfée,
Au fons de tous ennuis,
A toy s'eft adreffée
Ma clameur, jours & nuicts.
Enten ma voix plaintive,
Seigneur, il eft faifon,
Ton oreille ententive
Soit à mon oraifon.
Si ta rigueur expreffe
En nos pechez tu tiens,
Seigneur, Seigneur, qui eft-ce
Qui demourra des tiens ?

Or n'es-tu point ſevere,
Mais propice à mercy :
C'eſt pourquoy on revere
Toy & ta Loy auſſi.
En Dieu je me conſole,
Mon ame s'y attend,
En ſa ferme parole
Tout mon eſpoir s'eſtend.
Mon ame à Dieu regarde
Matin, & ſans ſejour,
Plus matin que la garde
Aſſiſe au poinct du jour.
Qu'Iſraël en Dieu fonde
Hardiment ſon appuy :
Car en Dieu grace abonde,
Et ſecours eſt en luy.
C'eſt celuy qui ſans doute
Iſraël jettera
Hors d'iniquité toute,
Et le rachetera.



PSEAUME CXXXVII

Super flumina Babylonis.

ARGUMENT

C'eſt le cantique des Preſtres, Levites, & chantres ſacrez de Hieruſalem, captifs en Babylone.

PROPRE POUR LES CHRESTIENS PRISONNIERS EN TURQUIE

Estans aſſis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions melancoliques,
Nous ſouvenant du païs de Sion :
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs eſpandiſmes,
Au ſaules vers nos harpes eſpandiſmes.
Lors, ceux qui là captifs nous emmenerent,
De les ſonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chanſons reciter :
Las, diſmes nous, qui pourroit inciter
Nos triſtes cueurs à chanter la loüange,
De noſtre Dieu, en une Terre eſtrange?
Or, toutesfois, puiſſe oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye eſtre
Hieruſalem, hors de mon ſouvenir :
Ma langue puiſſe à mon palais tenir
Si je t'oublie, & ſi jamais ay joye :
Tant que premier ta delivrance j'oye.
Mais donc, Seigneur, en ta memoire imprime
Les fils d'Edom, qui ſur Hieroſolyme
Cryoient, au jour que l'on la deſtruiſoit :

Souvienne toy que chacun d'eux disoit,
A fac, à fac, qu'elle soit embrasée
Et jusqu'au pied des fondemens rasée.
Aussi seras, Babylon, mise en cendre :
Et tresheureux, qui te sçaura bien rendre
Le mal, dont trop de pres nous vient toucher.
Heureux celuy qui viendra arracher
Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les troisser contre les pierres dures.

PSEAUME CXXXVIII

Confitebor tibi Domine in toto corde.

ARGUMENT

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perils, & heureusement eslevé en dignité Royale. Puis chante; qu'il en rendra graces à Dieu, & que mesmes tous autres Roys luy en donneront loüange : se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy faudra point.

Il faut que de tous mes esprits
Ton los & pris
J'exalte & prise :
Devant les grans me presenter,
Pour te chanter,
J'ay fait emprise.
Et ton saint Temple adoreray,
Celebreray
Ta renommée,
Pour l'amour de ta grand' bonté

Et feauté
Tant eſtimée.
Car tu as fait ton Nom moult grand,
En te monſtrant
Vray en parolles :
Dès que je crie, tu m'entens :
Quand il eſt temps
Mon cueur conſoles.
Dont les Roys de chacun païs
Moult esbahis
T'ont loüé, Sire,
Apres qu'ils ont congnu, que c'eſt
Un vray arreſt
Que de ton dire.
Et de Dieu, ainſi que je fais,
Chantent les faits,
A ſa memoire,
Confeſſans que du Tout puiſſant
Reſplendiſſant
Grande eſt la gloire :
De voir ſi bas tout ce qu'il faut,
De ſon plus haut
Throne celeſte :
Et de ce qu'eſtant ſi lointain,
Grand et hautain
Se manifeſte.
Si au milieu d'adverſité
Suis agité,
Vif me preſerves :
Sur mes ennemis inhumains
Jettes les mains,
Et me conſerves.
Et parferas mon cas tout ſeur,

Car ta douceur
Jamais n'abaiſſes :
Ce qu'une fois as commencé,
Et avancé,
Tu ne delaiſſes.

PSEAUME CXLIII

Domine exaudi orationem meam : auribus percipe.

ARGUMENT

C'eſt la priere qu'il feit, quand par crainte de Saul il ſe cacha en une foſſe, où il s'attendoit d'eſtre pris : dont il eſtoit en grand' angoiſſe.

PROPRE A CEUX QUI SONT PRISONNIERS POUR LA FOY.

SEigneur Dieu, oy l'oraiſon mienne :
Juſqu'à tes oreilles parvienne
Mon humble ſupplication :
Selon la vraye mercy tienne
Reſponds moy en affliction.
Avec ton ſerviteur n'eſtrive,
Et en plein jugement n'arrive,
Pour ſes offenſes luy prouver,
Car, devant toy, homme qui vive
Juſte ne ſe pourra trouver.
Las, mon ennemy m'ha fait guerre,
Ha proſterné ma vie en terre,
Encor ne luy eſt pas aſſez :
En obſcure foſſe m'enterre,

Comme ceux qui ſont treſpaſſez,
Dont mon ame, ainſi empreſſée,
De douleur ſe trouve oppreſſée,
Cuidant que m'as abandonné :
J'en ſens, dedans moy, ma penſée
Troublée, & mon cueur eſtonné.
En ceſte foſſe obſcure & noire,
Des jours paſſez j'ay eu memoire :
Là j'ay tes œuvres meditez :
Et, pour confort conſolatoire,
Les faits de tes mains recitez.
Là dedans à toy je ſouſpire.
A toy je tends mes mains, ô Sire,
Et mon ame, en ſa grand' clameur,
Ha ſoif de toy, & te déſire,
Comme ſeche terre l'humeur.
Haſte toy, ſois moy ſecourable :
L'eſprit me faut : de moy damnable
Ne cache ton viſage beau :
Autrement, je m'en vois ſemblable
A ceux qu'on devalle au tombeau.
Fay moy donc ouïr de bonne heure
Ta grace, car en toy m'aſſeure :
Et du chemin que tenir doy,
Donne m'en congnoiſſance ſeure :
Car j'ay levé mon cueur à toy.
O Seigneur Dieu, mon eſperance,
Donne moy pleine délivrance
De mes pourſuivans ennemis :
Puis que chez toy, pour aſſeurance,
Je me ſuis à refuge mis.
Enſeigne moy comme il faut faire
Pour bien ta volonté parfaire,

Car tu es mon vray Dieu entier :
Fay que ton Efprit debonnaire
Me guide & mene au droit fentier.
O Seigneur, en qui je me fie,
Reftaure moy & vivifie,
Par ton Nom craint & redoubté :
Retire de langueur ma vie,
Pour monftrer ta jufte bonté.
Tous les ennemis qui m'affaillent,
Fay par ta mercy, qu'ils deffaillent :
Et rends confondus & deftruits
Tous ceux qui ma vie travaillent,
Car ton humble ferviteur fuis.

LE

CANTIQUE DE SIMÉON

Nunc dimittis fervum tuum Domine.

Luc, 2.

Or laiffes, Createur,
En paix ton ferviteur
Enfuivant ta promesse :
Puis que mes yeux ont eu
Ce credit, d'avoir veu,
De ton Salut l'addreffe :
Salut mis au devant
De tout peuple vivant,
Pour l'oüir & le croire :

Reſſource des petits
Lumiere des Gentils
Et d'Iſraël la gloire.

CE QUI EST AJOUTÉ DE NOUVEAU :

Le Pſaume XXXIII & le Pſaume XLI, traduict par Cle. Maiſtre Lyonnois. Plus le Pſeaume LXII, traduict par Eſtienne Paſquier. Et le Cantique de Moyſe traduict par B. de Periers.

PSEAUME XXXIII

Benedicam Domino, in omni tempore.

ARGUMENT

David eſtant eſchappé par la grace de Dieu du grand danger de mort, où il avoit eſté entre les mains d'Achis, Roy de Gad, lors qu'il changea d'habit faignant d'eſtre fol, rend graces au Seigneur, & enhorte tous hommes à mettre leur eſperance en luy & le ſervir de tout leur cueur.

En tout temps l'excellence
Du Seigneur chanteray
Et ſa magnificence
Par tout exalteray,
Ma bouche ſans ceſſer
Son loz veut annoncer.
L'homme doux & paiſible
Qui entendra cecy,
D'une joye indicible
Le loüera auſſi,

La mienne ame en tout lieu,
Aura gloire en son Dieu.
Chacun donc m'accompaigne
A ſon nom ſublimer,
Et que rien on eſpargne
Pour au cueur l'imprimer,
Afin qu'il ſoit congneu,
Et ſeul Seigneur tenu.
Et à ce qu'on congnoiſſe
Qu'il eſt doux & clement.
Moy eſtant en angoiſſe
L'invoquay humblement :
Soudain ſa grand' bonté
Me meit en liberté.
Si aucun donc deſire
A eſtre illuminé,
Qu'il s'adreſſe & retire,
Au but déterminé.
Et jamais par refus
Ne ſe verra confus.
Quiconques en triſteſſe
Se treuve langu ſſant,
Qu'il invoque ſans ceſſe
Le Seigneur tout puissant.
Car ſon cueur affligé
En ſera ſoulagé.
L'ange de Dieu ſupreme
Le ſien rempart ſera,
Et au danger extreme
Point ne le laiſſera.
Qui craint le Dieu treshaut
De ſecours n'ha deffaut.
Or gouſtez un peu quelle

Eſt la ſienne douceur,
Et ſachez qu'en icelle
Voſtre eſpoir eſt treſſeur.
O bienheureux celuy
Qui en fait ſon appuy !
  O compaignie heureuſe
De ſes ſaintz à bon droit,
D'une crainte amoureuſe
Servez le en tout endroit,
Neceſſité n'y mort,
Souz ſon aiſle ne mord.
  Les riches de ce monde
On veoit bien deſnuer,
Mais qui en luy ſe fonde
Ne peut diminuer.
Ains tousjours hauſera
Tant que le bien fera.
  O enfans, ſi perſonne
D'entre vous veut ſçavoir,
Comment c'eſt qu'il ordonne
De craindre ſon pouvoir,
Vienne à moy ſans douter
Pour me bien eſcouter.
  Qui veut longuement vivre
En repos gratieux,
Qu'il ſe garde d'enſuivre
Propos malicieux,
De luy ne ſorte point
De fraude un tout ſeul point :
  Qu'il laiſſe le damnable
Chemin d'iniquité
Et ſuive l'amyable
Sentier de Charité,

S'eforçant d'amaſſer
La paix & l'embraſſer.
L'œil de Dieu qui regarde
Tout ce monde univers
Fera ſongneuſe garde
Des bons au temps divers,
Et en toute ſaiſon
Orra leur oraiſon.
Mais c'eſt bien le contraire
Des malings obſtinez,
Car pour tous les deffaire
Ses yeux ſont indignez :
De leur race & renom,
Il eſtaindra le nom.
La priere opportune
De juſte, il entendra,
Et en ſon infortune
Sa main douce eſtendra,
Pour l'oſter des ennuis
Qu'il ſouffre jours & nuictz.
Car jamais il n'eſlongne
Ceux qui de cueur ſubmis,
Et eux & leur beſongne
En luy ſeul ont remis.
Ains tousjours les maintient
Et en ſeurté les tient.
Des maux ſans aucun nombre
Les juſtes ſouffriront,
Mais pour dueil ny encombre
Point ils ne periront:
Car Dieu qui en ha ſoing,
Ne les laiſſe au beſoing.
De tous leurs os le moindre

Ne fera point brifé,
Et fi mort les vient poindre
Son dard eft mefprifé :
Car fa force ne peut
Sinon ce que Dieu veut.
  Or eft horrible & vaine
La fin des mal vivans
Et de ceux qui par haine
Les bons font pourfuivans,
Et leur cueur endurcy
N'aura bien ne mercy.
  Parquoy donc Dieu preferve
Tous les ferviteurs fiens,
Et en fin leur referve
De treffouverains biens :
Et qui en luy s'attend
Se trouvera content.

PSEAUME XLI

Quemadmodum defiderat cervus.

ARGUMENT

Les enfans de Korath qui congnoiffoient le vouloir de David, feirent ce Pfeaume lors que David avoit efté dechaffe de fon Royaume par Abfalon fon filz, auquel il fe plainct d'eftre privé de la compagnie des Saintz, & demande d'eftre reftitué en fon entier.

Comme le Cerf longuement pourchaffé
Quelque ruiffeau defire pour retraite,

Ainſi pour vray le mien eſprit laſſé,
Aller à toy (O Seigneur Dieu) ſouhaitte,
Auſſi mon ame ha eſté alterée
De la vive eau, qui eſt toy, Dieu puiſſant :
Las quand viendra celle heure bienheurée
Que te verray au Ciel reſplendiſſant?
De mes doux yeux les larmes douloureuſes
En lieu de pain m'ont ſervi nuict & jour.
Quand des mocqueurs les langues outrageuſes
Me demandoient : Ou fait ton dieu ſejour?
Me ſouvenant de cecy j'ay prins cueur,
Dont paſſeray parmy le tabernacle,
Et puis de là, iray comme vainqueur
La haut où eſt ton treſſainct tabernacle.
Lors en beau chant de louange condigne,
Exalteray ton nom inceſſamment,
Et confeſſant ta majeſté divine
Dont mes eſpritz prendront nourriſſement.
Pourquoy mon ame es tu donc ainſi triſte
Si tu congnois un tel bien advenir?
Ton dueil en moy la raiſon tant contriſte
Qu'à peine puis de Dieu me ſouvenir,
Eſpere en Dieu ſalut ſeur & certain,
Car apres mort encor en ma chair meſme
Confeſſeray le ſien empire hautain,
Et de mes yeux verray ſon loz ſupreſme.
Mon ame en ſoy reſpond qu'elle eſt troublée
De ſes deſirs, pourquoy me ſouviendra
Du mont Hermon, auſſi de l'aſſemblée :
Des eaux Jourdain juſques le temps viendra.
Que l'haute de ces caracteres
Que l'on verra en ton corps haut pendu
De ta pitié l'abiſme des miſeres

Appellera l'abiſme confondu.
  Las, tes ruiſſeaux & gros fleuves puiſſans,
Petis travaux, & peine ſans meſure,
En leur fureur terrible fremiſſans
Ont tous paſſé ſur moy ta creature.
  Le jour, Dieu veut que ſa miſericorde
Lon recongnoiſſe, & qu'on luy ſoit ſervant,
Et que la nuict noſtre langue s'accorde
Mettre à ſon loz cantiques en avant.
  Doncques il ſaut Eternel & vray Juge,
Que devant toy face mon oraiſon,
Diſant, O Dieu, tu es mon ſeul refuge,
Que je t'honore, helas! c'eſt bien raiſon.
  Mais pourquoy donc m'has tu mis en oubli,
Dont en ce point travaillé je chemine,
Quand l'adverſaire en tout mal accompli
Fait ſon effort afin qu'il me domine?
Quand à telz gens je ne puis reſiſter,
Et que mes os deſſouz le faix ſe ployent,
Leur grand orgueil ne ſe veut reſiſter,
Ains contre moy leurs reproches employent.
  Et me diſant tousjours par moquerie,
Où eſt ton Dieu, en qui tu as eſpoir?
Certainement ou ſa force eſt perie,
Ou de t'aider il n'ha aucun vouloir.
  C'eſt pour cela que mon ame eſt troublée,
Et qui me rend ainſi triſte & dolent.
Voire & pourquoy ma peine eſt redoublée,
Et mon eſprit aſſoupy, foible & lent.
  Mais, O mon ame en toute affliction
Eſpere en Dieu, & te tiens aſſeurée
Que luy feray encor confeſſion,
Qui à jamais aura ferme durée.

PSEAUME LXII

Nonne Deo subjecta erit anima mea?

ARGUMENT

David delivré de la main de ses ennemis par la grace de Dieu, luy en rend graces, & exhorte par son exemple, tous peuples, d'oster leur esperance des hommes & la mettre en Dieu, lequel seul peut sauver.

N'EST-CE raison que mon ame regarde
Au seul Seigneur, tant que vivant seray?
C'est mon rocher & seure sauvegarde
Dont un faux pas seulement ne feray.
Jusques à quand le mal machinerez
Contre le faint qui (semble à veoir) succombe?
O malheureux, ruïnez vous serez
Comme le mur & la paroy qui tombe.
Vostre conseil rien ne sera que songe
Envers les faintz, lesquels vous benissez
De vostre bouche addonnée à mensonge,
Mais au dedans du cueur les maudissez.
Quant à mon Ame, il faut qu'elle regarde
Au seul Seigneur : tant que vivant seray,
C'est mon rocher & seure sauvegarde
Dont un faux pas seulement ne feray.
C'est luy, c'est luy, qui tout seul est ma gloire
C'est le rempart dont despend mon povoir,
C'est luy, c'est luy, par qui j'auray victoire,
Car en luy seul j'ay fondé mon espoir.
Ayez en luy, ô Peuples, esperance
Et vostre cueur devant luy, deschargez,

Allez à luy en certaine asseurance
Et vous serez de luy tous soulagez.
L'homme n'est rien, mesme son excellence
N'est envers Dieu que pure iniquité :
Que si lon met l'un & l'autre en balance
Il hausera plus fort que vanité.
Ne convoitez les choses de ce monde
Et ne foulez le prochain d'un seul point :
Et si richesse en voz coffres abonde,
Que vostre cueur adonné ny soit point.
Dieu a parlé ceste chose certaine,
Que la puissance est à Dieu tout parfait,
Et au Seigneur benignité humaine,
Qui le loyer rendra selon le fait.

Fin des Pseaumes





CANTIQUE DE MOYSE

DEUTERON. XXXII

Cantique de Moyse, lequel les enfans d'Israël estoient tenuz de sçavoir par cueur & de l'aprendre à leurs enfans, à celle fin qu'il fust en leur bouche en tesmoignage contre eux mesmes, comme il est escript au mesme livre. XXXIe chapitre.



Escoutez Cieux, & prestez audience,
A tous les motz lesquelz je parleray,
Et au propos que de bouche diray,
La terre aussi oye, & face silence.
Comparer puis à pluie ma doctrine,
Et mon parler à rousée coulant,
Comme pluie est sur l'herbe distillant,
Ou tout ainsi que sur verdure fine.
J'invoqueray du Seigneur le nom digne,
Loz & honneur à nostre Dieu donnez,

Le Roch, duquel œuvres ſont ordonnez :
Ses voyes ſont jugemens ſans rapine.
  Sans fauſeté Dieu ſeul eſt veritable,
Bon, juſte & droit en maux ſe ſont polluz,
Ceux qui ne ſont de ſes enfans eſleuz,
Genre pervers, race trop deteſtable.
O peuple fol, mauſage quiers tu eſtre
Vers ton Seigneur par ce recompenſeur?
Mais n'eſt-il pas ton Pere, & poſſeſſeur?
T'ha-il pas fait, & formé de ſa dextre
Du temps jadis les ans paſſez remire,
Et quand par toy interrogué ſera
Ton pere, en brief le te racomptera :
Et les viellardz t'en ſçauront bien que dire.
  Le Souverain lors que comme heritage
Toutes les gens, & hommes deviſa :
Ainſi les fins des peuples diſpoſa :
Que d'Iſraël eſt le nombre & partage.
  Au Seigneur eſt ſon peuple par cherie
Et de ſon bien Jacob eſt le cordeau :
Il l'a trouvé en un deſert ſans eau,
Où eſt horreur ſolitude, & crierie.
  Il en ha eu cure perpetuelle,
Et à l'entour ſeurement l'ha guidé :
D'entendement l'ha fourny & gardé,
Comme de l'œil on garde la prunelle.
  A la façon que l'Aigle eſtend ſes aiſles
Sur les petis de ſon nid haut pendu :
Ainſi ha il ſes aiſles eſtendu,
Et l'ha chargé, & porté ſur icelles.
  Le Seigneur Dieu ſans autre Dieu eſtrange,
Si l'ha conduit, pour le faire renger
Et treshaut lieux, & luy ha fait manger

Des fruitz des champs la moiſſon & vendange.
Il luy ha fait ſuccer de pierre eſpaiſſe
L'huille & miel, & le beurre mollet
Des vaches pris, & des brebis le lait,
Et des aigneaux la delicate graiſſe.
Des gras moutons & boucz eut en viande,
Avec des dains la graiſſe & le froment,
Et le doux jus du raiſin largement,
Dont il beuvoit la boiſſon plus friande.
Cil qui devoit eſtre adroit & utile
S'eſt engreſſé regimbant, or t'es tu
Delaiſſant Dieu fait gros, grand & teſtu,
De ſon ſalut as eu la priere vile.
Provoqué l'ont par eſtrange ſervice
Des dieux gentilz, & l'ont fort irrité
Et à courroux par trop l'ha incité
De telz meſchans l'abominable vice.
Sacrifié n'ont à Dieu, mais aux diables :
Aux dieux leſquels ne leur eſtoient congneuz,
Aux dieux nouveaux prochainement venuz
Qui n'ont eſté aux peres redoutables :
Delaiſſé as celle pierre feconde,
Dont engendré tu fuz & enobly,
Or as tu bien mis le Dieu en oubly,
Qui t'ha formé, duquel tout bien abonde.
Et le Seigneur de ſes hautes baſtilles,
Ha le tout veu & bien conſideré,
Et ha eſté de ce exaſperé,
Car provoqué l'ont ſes filz & ſes filles.
Dont dit d'iceux, je cacheray ma face
Pour veoir qu'elz ſont leurs actes à venir,
Genre pervers qu'on ne peut réünir,
Enfans deſquelz la foy tantoſt ſe paſſe.

Provoqué m'ont & incité à ire,
Par celuy la qui n'eſt de Dieu en rien,
Par folle gent & peuple qui n'eſt mien,
Auſſi les veux provoquer & induire.
Mon feu ireux, qui des enfers horribles
Bruſle le fond, empris devorera
Terre & ſon fruit, ct ſi embraſera
Des montz hautains les fondemens terribles.
J'aſſembleray des maux la grand' cohorte,
Et employray ſur iceux tous mes dardz,
D'ardeur & faim ſeront bruſlez & ardz,
Exterminez ſeront en mainte ſorte.
Si envoyray des beſtes furieuſes,
Les dentz aguz, & le venin minant,
Des animaux, leſquelz ſe vont trainant
Par le poucier, beſtes treſdangereuſes.
Glaive trenchant qui dehors rien ne laiſſe
Les deſſera, & crainte en la maiſon :
Le jeune filz, la vierge de ſaiſon :
Avec l'enfant l'homme plain de vieilleſſe.
Je dy ainſi en ma fureur emprainte,
Tout tant qu'ilz ſont je les aculleray,
Et leur renom des gens ceſſer feray
Mais du deſdaing de l'ennemy euz crainte.
Si qu'il n'advint, que leurs fiers adverſaires,
Ne vinſſent puis à dire eux ſurhauſans :
Ce ſont les mains de nous autres puiſſans :
Le Seigneur : non n'ha point fait ces affaires.
Gens ſans conſeil & ſans intelligence,
Or s'ilz eſtoient ſages, & bien prudentz
Pour en cecy prevoir les accidentz.
Que cy apres ſeroient de conſequence ?
Comment d'iceux un en pourſuyvroit mille,

Et dix milliers d'eux rendroient espanduz,
S'ilz ne sont point de leur pierre venduz,
Et le Seigneur ne serre & estrille,
Comme la leur n'est nostre pierre seure,
Noz ennemis ce sont juges meschantz,
De Sodomach est leur vigne et leur champ,
Sont d'Amorach leur grange fiel de pure.
Et leurs raisins sont raisins d'amertume,
Leur grief venin mortel & dangereux
Est de Dragons le venin chalureux,
Le cruel fiel d'aspic, que la vie hume.
N'est pas cela chez moy en abondance
En lieu obscur caché secretement?
Et enfermé dessouz seel seurement
En mes thresors, dont le drachme & dispense
De tous messaitz est mienne la vengeance.
Et m'appartient ta retribution :
Leur pied faudra, car de perdition
Leur jour est pres, & leur cheutte s'advance.
Or jugera le Seigneur qui preside
Le peuple sien, & se repentira
Sur ses servans car force à bas verras
Et eux defaitz enferrez sans subside.
Et dira lon, Ou sont leurs Dieux propices?
Leur pierre aussi ou leur fiance estoit?
Desquels chacun mengeoit & grignotoit
Les bons morceaux graisses des sacrifices?
Le vin desquelz beuvoient tout d'une traite
Qu'estoit offert pour leurs aspersions :
Viennent telz dieux donc sans dilations
Pour vous aider & estre une retraite.
Or voyez-vous, que moy Dieu seul fay vivre,
Et n'y ha Dieu, que moy qui fait mourir,

Je puis navrer, je puis auſſi guerir,
Et n'y ha nul que de ma main delivre.
  Je leveray au Ciel maugré envie
Ma forte main, & diray hautement,
Moy meſmes vy, voire eternellement :
Et ſans mourir tousjours je ſuis en vie.
  Si le taillant de mon glaive t'aguiſe,
Et qu'en ma main j'aye jugement mis,
Vengeance lors à tous mes ennemis
Retribueray & rendray à ma guiſe,
J'enyvreray mes traitz en ſang rougeaſtre,
Chair mengera le mien glaive à planté,
Pour les occis de la captivité,
Depuis le chef de l'ennemy follaſtre.
  O gens louez le ſien peuple amiable :
Car de ſes ſerfs le ſang il vengera,
Des ennemis la vengeance fera,
Et à ſa gent il ſera favorable.

Fin du Cantique

DU SALUT PAR JÉSUS-CHRIST

M. C.

  Que gaignes tu, dy moy Chreſtien,
De tant travailler ton eſprit ?
Au monde n'y ha qu'un moyen
D'eſtre ſauvé, C'eſt Jeſus Chriſt.
  S'il y avoit plusieurs Chemins,
On ne ſçauroit lequel tenir.
Et croyant donc les motz divins
Par un Sauveur faut parvenir.

A LA LOUANGE DE LA TRADUCTION DES PRECEDENS PSEAUMES

QUAND David revivre voyons,
Et qu'encor aujourd'huy l'oyons
Chanter ſur ſa harpe maint Pſeaume
En vers François par maint Royaume,
A qui en dirons grammercy ?
A Marot, qui feit ce bien cy

Hante le François





ORAISONS

DEVANT LE CRUCIFIX



Las, je ne puis, ne parler, ne crier,
Doux Jefus Chrift, plaife toy deflier
L'eftroit lien de ma langue perie,
Comme jadis feis au vieil Zacharie,
La quantité de mes vieux pechez bouche
Mortellement ma pechereffe bouche :
Puis l'ennemy des humains, en pechant
Eft de ma voix les conduits empefchant :
Si que ne puis poulfer dehors le crime,
Qui en mon cueur par ma faute s'imprime.
Quand le Loup veult (fans le feu du Berger)
Ravir l'Aigneau, & fuir fans danger,
De peur du cry le gofier il luy coupe :
Ainfi quand fuis au remors de ma coulpe,
Le faux Sathan fait mon parler refraindre
Afin qu'à toy je ne me puiffe plaindre :

Afin mon Dieu, qu'à mes maux & perils
N'invoque toy, ne tes ſaints Eſperits :
Et que ma langue, à mal dire appreſtée,
Laquelle m'as pour confeſſer preſtée,
Taiſe du tout mon meſfait inhumain,
Diſant tousjours, attends juſqu'à demain,
Ainſi ſans ceſſe à mal va incitant
Par nouveaux arts mon cueur peu reſiſtant.
O mon Sauveur, trop ma veuë eſt troublée,
Et de te voir j'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité,
Qui te feit prendre habit d'humanité :
Voyant auſſi de mon temps la grand' perte,
Ma conſcience ha ſa puiſſance ouverte,
Pour ſtimuler & poindre ma penſée
De ce que j'oy ta hauteſſe offenſée,
Et dont par trop en pareſſe te ſers,
Mal recordant que t'amour ne deſſers,
Trop mal piteux quand voy ſouffrir mon proche,
Et à gemir plus dur que fer ne roche.
Donč, ô ſeul Dieu, qui tous nos biens accrois,
Deſcen, helas, de celte haute croix
Juſques au bas de ce tien ſacré Temple,
A celle fin que mieux je te contemple.
Pas n'eſt ſi longue icelle voye, comme
Quand deſcendis du Ciel pour te faire homme :
Si te ſupply de me preſter la grace,
Que tes genoux d'affection j'embraſſe,
Et que je ſois de baiſer advoué
Ce divin pied, qui ſur l'autre eſt cloué.
En plus haut lieu te toucher ne m'encline,
Car du plus bas je me ſens trop indigne.
Mais ſi par Foy ſuis digne que me voyes,

Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoyes,
Sans me chaſſer, comme non legitime,
De ſi haut bien, trop heureux je m'eſtime :
Et s'ainſi eſt, que pour ſoy arrouſer
De larmes d'œil, on te puiſſe appaiſer,
Je veux qu'en pleurs tout fondant on me treuve :
Soit le mien chef deſmaintenant un Fleuve :
Soient mes deux bras Ruiſſeaux où eau s'eſpande :
Et ma poitrine une Mer haute & grande :
Mes jambes ſoient Torrent qui coure roide :
Et mes deux yeux, deux Fontaines d'eau froide :
Pour mieux laver la coulpe de moy meſmes.
Et ſi de pleurs, & de ſanglots extremes
Cure tu n'as, deſirant qu'on te ſerve
A genoux ſecs, des or' je me reſerve,
Et ſuis tout preſt (pour plus brieve reſponſe)
D'eſtre plus ſec que la pierre de Ponce,
Et d'autre part, ſi humbles oraiſons
Tu aymes mieux, las par vives raiſons,
Fay que ma voix ſoit plus repercuſſive,
Que celle là d'Echo, qui ſemble vive
Reſpondre aux gens & aux beſtes farouches :
Et que mon corps ſoit tout fendu en bouches,
Pour mieux à plein, & en plus de manieres
Te rendre grace, & chanter mes prieres.
Brief, moyen n'eſt qui appaiſer te face,
Que je ne cherche, afin d'avoir ta grace :
Mais tant y ha, que ſi le mien tourment
Au gré du toy n'eſt aſſez vehement,
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
Je ſouffriray, comme cil qui ſera
Le tien ſubjet, car rien ne veux ſouffrir,
Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,

Et à qui ſeul eſt mon ame ſubjette.
Mon prier donc ennuyeux ne rejette,
Puis que jadis une femme ennuyante
Ne rejettas : qui tant fut ſuppliante,
Et en ſes dits ſi fort importuna,
Qu'à ſon deſir ta bonté ramena,
Pour luy oſter de ſes pechez le nombre,
Qui tant faiſoient à ſa vie d'encombre.
L'eſtroite loy que tu as prononcée
Eſpoventer pourroit bien ma penſée :
Mais je pren cueur en ta douceur immenſe,
A qui ta loy donne lieu par clemence :
Et quoy que j'aye envers toy tant meſfait,
Que ſi aucun m'en avoit autant fait,
Je ne croy pas que pardon luy en feiſſe :
De toy, pourtant, j'atten ſalut propice,
Bien congnoiſſant que ta benignité
Trop plus grande eſt que mon iniquité.
Tu ſavois bien que pecher je devoye :
M'as tu donc fait pour d'Enfer tenir voye ?
Non, mais afin qu'on congneuſt au remede,
Que ta pitié toute rigueur excède.
Veux tu ſouffrir qu'en ma penſée ague,
De droit & loix encontre toy argue ?
Qui d'aucun mal donne l'occaſion,
Luy meſmes fait mal & abuſion :
Ce nonobſtant tu as creé les femmes,
Et nous deffens d'Amour ſuyvre les flammes,
Si l'on ne prend marital Sacrement
Avec l'Amour d'une tant ſeulement :
Certes plus doux tu es aux beſtes toutes,
Quand ſous telz loix ne les contrains & boutes.
Pourquoy as tu produit pour vieil & jeune,

Tant de grans biens, puis que tu veux qu'on jeusne?
Et dequoy sert pain, & vin, & fruitage,
Si tu ne veux qu'on en use en tout aage,
Veu que tu fais Terre fertile & grosse?
Certainement tell' grace n'est point grace.
Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
Mais plustost dam (si ce mot dire j'ose)
Et ressemblons, parmy les biens du Monde,
A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.
Et d'autre part : si aucun est venuste,
Prudent, & beau, gorgias, & robuste,
Plus que nul autre, est ce pas bien raison,
Qu'il en soit fier, puis qu'il ha l'achoison?
Tu nous as fait les nuicts longues et grandes,
Et toutesfois à veiller nous commandes.
Tu ne veux pas que negligence on hante,
Et si as fait mainte chose attrayante
Le cueur des gens à oysive paresse.
Las, qu'ay je dit : quelle fureur me presse?
Perds je le sens? Helas, mon Dieu, retrain
Par ta bonté, de ma bouche le frain :
Le desvoyé vueilles remettre en voye,
Et mon injure au loin de moy envoye :
Car tant sont vains mes arguments obliques,
Qu'il ne leur faut responses ne repliques.
  Tu veux qu'aucuns en povreté mendient :
Mais c'est afin qu'en s'excusant ne nient,
Que la richesse à mal les ha induits :
Et à plusieurs les grans tresors produis,
A celle fin que de dire n'ayent garde,
Que povreté de bien faire les garde.
  Tel est ton droit, voire & si croy que pource
Tu feis Judas gouverneur de ta bourse :

Et au regard du faux Riche inhumain,
Les biens livras en ſon ingrate main,
A celle fin qu'il n'euſt faute de rien,
Quand il voudroit uſer de mal ou bien.
Mais (ô Jeſus) Roy doux & amiable,
Dieu treſclement, & juge pitoyable,
Fay qu'en mes ans ta hauteſſe me donne,
Pour te ſervir, ſaine penſée & bonne :
Ne faire rien, qu'à ton honneur & gloire
Tes mandemens ouir, garder & croire,
Avec ſouſpirs regrets, & repentance
De t'avoir fait par tant de fois offenſe.
Puis quand la vie à mort donnera lieu,
Las, tire moy, mon Rédempteur & Dieu,
Là haut, où joye indicible ſentit
Celuy Larron qui tard ſe repentit :
Pour & afin qu'en laiſſant tout moleſte,
Je ſois remply de lieſſe Celeſte :
Et que t'Amour, dedans mon cueur encrée,
Qui m'ha crée, pres de toy me recrée.

L'ORAISON
DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST

Mathieu VI.

Pere de nous qui es là haut és Cieux,
Sanctifié ſoit ton nom précieux :
Advienne toſt ton ſaint Regne parfait :
Ton vueil en Terre, ainſi qu'au Ciel ſoit fait :
A ce jourdhuy ſois nous tant debonnaire
De nous donner noſtre pain ordinaire :

Pardonne nous les maux vers toy commis,
Comme faifons à tous nos ennemis
Et ne permets en ce bas territoire
Tentation fur nous avoir victoire :
Mais du malin cauteleux & fubtil
Delivre nous. O Pere, Ainfi foit il.

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Luc I.

Benoifte foit celle incarnation
Du haut des Cieux icy bas annoncée
Pour nos faluts, en falutation,
Qui fut ainfi par l'Ange prononcée.

Resjouy toy vierge Marie
Pleine de grace abondamment
Le Seigneur, qui tout feigneurie,
Eft avec toy divinement.
Benoifte, certes, tu es entre
Celles deffous le firmament,
Car le fruict qui eft en ton ventre
Eft beneit eternellement.

LES ARTICLES DE LA FOY

Je croy en Dieu le Pere tout puiffant,
Qui crea Terre, & ciel refplendiffant ·
Et en fon Fils unique Jefuchrift
Noftre Seigneur, conceu du Saint Efprit

Et de Marie entiere Vierge né :
Deſſous Pilate à tort paſſionné:
Crucifié, mort, en Croix eſtendu,
Au tombeau mis, aux Enfers deſcendu :
Et qui de mort reprint vie aux tiers jour :
Monta laſſus au Celeſte ſéjour,
Là où il ſied à la Dextre du Pere.
Pere Eternel, qui tout peult & tempere :
Et doibt encor de là venir icy,
Juger les morts, & les vivans auſſi.
Au Saint Eſprit ma ferme foy eſt miſe :
Je croy la Sainte, & Catholique Egliſe
Eſtre des Saints, & des Fideles une,
Vraye union, entre eux en tout commune:
De nos pechez pleine remiſſion :
Et de la chair la reſurrection :
Finalement croy la vie eternelle,
Telle eſt ma Foy, & veux mourir en elle.

LES COMMANDEMENS DE DIEU

Exode XX.

Leve le cueur, ouvre l'oreille,
Peuple endurcy pour eſcouter
De ton Dieu la voix nompareille,
Et ſes commandemens gouſter.
Je ſuis, dit-il, ton Dieu celeſte,
Qui t'ay retiré hors d'eſmoy,
Et de ſervitude moleſte :
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
De quelque chofe que ce foit :
Si honneur luy fais & hommage,
Ton Dieu jaloufie en reçoit.
En vain fon nom tant venerable
Ne jureras, car c'eft mefpris :
Et Dieu ne tiendra incoulpable
Qui en fon nom aura pris.
Six jours travaille, & au feptiefme
Sois du repos obfervateur,
Toy & les tiens : car ce jour mefme
Se repofa le Createur.
Honneur à Pere & Mere porte,
Afin de tes jours allonger,
Sus la Terre qui tout apporte,
Là où Dieu ta voulu loger.
D'eftre meurdrier ne te hazarde :
Mets toute paillardife au loin :
Ne fois Larron, donne t'en garde :
Ne fois menteur ne faux tefmoin.
De convoiter point ne t'avienne
La maifon & femme d'autruy,
Son fervant, ne la befte fienne,
N'aucune chose eftant à luy,
O Dieu ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin aloy :
En nos cueurs imprime la grace
De t'obeir felon ta Loy.



PRIERE DEVANT LE REPAS

O Souverain Pafteur & Maiftre,
Regarde ce troupeau petit :
Et de tes biens fouffre le paiftre,
Sans defordonné appetit,
Nourriffant petit à petit
A ce jourd'huy ta creature
Par celuy qui pour nous veftit
Un corps fubjet à nourriture.

APRES LE REPAS

Pere Eternel, qui nous ordonnes
N'avoir foucy du lendemain,
Des biens que pour ce jour nous donnes,
Te mercions de cueur humain.
Or puis qu'il t'ha pleu de ta main
Donner au corps manger & boire,
Plaife toy du celefte pain
Paiftre nos ames, à ta gloire. Amen.

GRACES POUR UN ENFANT

VERS ALEXANDRINS

Nous te remercions, noftre Pere celefte,
Du repas qu'avons pris, auffi de tout le refte,

Soit des biens, foit des maux. Meffieurs bon prou
[vous face,
Priez Dieu qu'il me doint de bien croiftre la grace,
A la gloire de luy, au proufit de mon Proche,
Tant que fus mes Parens il n'en tombe reproche.





CHANT ROYAL

DE LA PASSION
DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST

Le Pelican de la foreſt Celique
Entre ſes faitz tant beaux, & nouvelletz
Après les Cieux, & l'ordre Archangelique,
Voulut créer ſes petis Oyſeletz
Puis s'envolla les laiſſa tous ſeuletz
Et leur donna pour mieux ſur la terre eſtre,
La grand foreſt du Paradis terreſtre
D'arbres de vie amplement reveſtuë,
Plantez par luy, qu'on peut dire en tout eſtre
Le Pelican, qui pour les ſiens ſe tuë.

Mais cependant qu'en ramage muſique
Chantent aux bois comme roſſignoletz,
Un oyſelleur cauteleux & inique
Les ha deceuz à gluz, retz & filetz:

Dont font bannis les Jardins verdeletz
Car des hautz fruitz trop voulurent repaiftre.
Pourquoy en lieu fentant poudre et falpeftre
Par plufieurs ans mainte fouffrance ont euẽ,
En attendant de ce beau lieu champeftre
Le Pellican, qui pour les fiens fe tuẽ.

Pour eux mourut ceft Oyfel Deïfique,
Car du haut bois plein de faintz Angeletz
Volla ça bas par charité pudique,
Où il trouva corbeaux trefordz & laidz :
Que de fon fang ont faitz maintz ruiffeletz,
Le tormentant à dextre & à feneftre,
Si que la mort comme lon peut congnoiftre,
A fes petis a la vie renduë.
Ainfi leur feit fa bonté apparoiftre
Le Pellican, qui pour les fiens fe tuẽ.

ENVOY

Les Corbeaux font ces Juifs exillez,
Qui ont à tort les membres mutillez
Du Pellican, c'est du feul Dieu & maiftre,
Les oyfeletz font humains qu'il feit naiftre.
Et l'Oyfeleur, la ferpente tortuë,
Qui les deceut, leur faifant mefcongnoiftre
Le Pellican, qui pour les fiens fe tuẽ.

CHANT ROYAL

N'Eft-il facheux icy longuement vivre?
Je dy aux bons, que rien qu'affection

N'y trouveront : car celuy, qui veult ſuivre
La pieté grand perſecution
Luy faut ſouffrir, & avoir patience :
Mieux donc luy vaut en ſeine conſcience,
Comme ſainct Pol, deſirer de partir
De ce vil corps, où veit certes martir,
Son ame au Ciel avecques Dieu ravie :
Car à ceſtuy pour ſon dueil reſſortir,
La mort eſt fin, & principe de vie.
O le bon gain de mort qui nous delivre
Tout à un coup de tribulation?
Lequel devons diligemment pourſuivre,
Si nous fions en Chriſt ſans fiction
Victorieux par ſa mort, & puiſſance
De mort d'enfer, & peché ſans doutance,
Mort ne ſervant au juſte, que partir
L'eſprit du corps, & ſalut impartir :
Qui derechef malgré mortelle envie,
Vivant revient : car pour vous advertir,
La mort eſt fin & principe de vie.
Mais aux pecheurs voulans peché enſuyvre
Male eſt la mort qui ſuit damnation :
Gardons pourtant qu'aucun de nous ne s'yvre
D'humains plaiſirs, & diſſolution,
Venans apres malheur, & deſplaiſance :
Qui donc ſage eſt, il faſſe penitence,
Et d'humble cueur ſe vueille convertir
Sans plus pecher, ne jamais divertir :
Car maudit eſt, qui de grace devie :
Mais à celuy, qui s'en veult aſſortir,
La mort eſt fin & principe de vie.
Prenons pourtant ſans danger le ſainct livre
De Jeſus Chriſt pour noſtre inſtruction

Entre les mains : car au poix de la livre
Un monde vaut de reprobation.
Là nous oyrrons icelle Sapience
Le filz de Dieu disant la substance
Qui vivre fait, & au Ciel revertir
L'homme ha tousjous, sans jamais departir.
Qui par telz mots doucement nous convie
Croire, qu'aux siens, qu'il ne veut subvertir,
La mort est fin, & principe de vie
Celle mort donc, qui fait ainsi revivre
Après mourir pour resolution.
N'est qu'un dormir, que chacun doit consuivre
Comme dict est en ma narration
Corrigé soit pourtant l'accoustumance
Paindant la mort pleine de malveillance :
Tenant un dard semblant tout neantir :
Ce qui n'est pas : car qui se sçait sortir
De Foy vers Dieu au prochain asservie,
Au Ciel tendant, au Seigneur ressortir :
La mort est fin, & principe de vie.
Prince hautain pour du propos sortir,
A qui Dieu plaist, cil sa chair amortie
Estudira par prudente partie,
Et que nul n'ait le voulant pervertir,
La mort est fin, & principe de vie.

PETIS DEVIS CHRESTIENS

Christ est-il mort? Oüy certainement,
Qui l'ha tué? Parfaite Charité.

L'occaſion? Pour aymer ardamment,
Quoy? Nous pecheurs qui l'avons irrité,
De quoy ſert-il? Il nous ha merité
Son paradis, que ſans luy nullement
Nous euſſions eu : mais par auſterité,
Jeuſner, veiller, honte, croix, & tourment,
Le pauvre Adam damné treſjuſtement
Il ha ſauvé, & ſa poſterité
Luy acquerant le hautain firmament
Dont par peché eſtoit desherité.
Et qui croyra en ceſte verité
Par Foy paſſant ſens, & entendement,
Aymant d'un cueur remply de pureté,
En grand clarté congnoiſtra vivement,
Que par Dieu ſeul il ha ſon ſauvement,
Sans que jamais en rien l'ayt merité.

ARGUMENT

Clercz & Layz nobles & gentilz
Sont de nous deux filles & filz
Et n'y ha point de difference,
Sinon pauvreté, ou chevance.
S'il y a mal, il vient de noſtre part :
S'il y a bien, il vient d'où le bien part.

La Mort n'y mord.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IV

TRADUCTIONS

PSEAUMES DE DAVID

ORAISONS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA LITTÉRATURE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Molière (Œuvres complètes)......	8 volumes.
La Fontaine (Les Contes)........	2 volumes.
Prévost (l'Abbé) (Manon Lescaut)...	1 volume.
Mathurin Régnier (Œuvres complètes).	1 volume.
Longus (Daphnis et Chloé).......	1 volume.
B. de Saint-Pierre (Paul et Virginie).	1 volume.
La Fontaine (Les Fables).......	2 volumes.
Boileau (Œuvres poétiques)......	2 volumes.
Sterne (Voyage sentimental).....	1 volume.
Candide, par Voltaire.........	1 volume.
Racine (Théâtre et poésies)......	4 volumes.
Rabelais (Œuvres complètes).....	6 volumes.
X. de Maistre (Voyage autour de ma chambre)...............	1 volume.
Gœthe (Werther)............	1 volume.
Diderot (Le Neveu de Rameau)....	1 volume.
Beaumarchais (Mariage de Figaro...	1 volume.
Beaumarchais (Barbier de Séville)...	1 volume.
Regnard (Théâtre choisi).......	2 volumes.
La Rochefoucauld (Maximes).....	1 volume.
Gresset (Vert-Vert. — Le Méchant)..	1 volume.
Cazote (Le Diable amoureux).....	1 volume.
Gœthe (Faust)............	1 volume.
Malherbe (Poésie)...........	1 volume.
Le moyen de parvenir.........	3 volumes.
Pensées de Pascal...........	2 volumes.
André Chenier............	1 volume.
Villon..............	1 volume.
Marot...............	4 volumes
Ronsard (Poésies)...........	1 volume.

Imp. . Dumoulin, rue des Grands-Augustins, 5, Paris.



VRES

DE

ROT

ome

V

RIS

RUE

EUR

